ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

DRAME

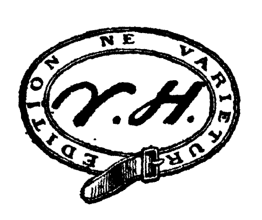
ANGELO

TYRAN DE PADOUE

VICTOR HUGO

ANGELO

TYRAN DE PADOUE



PARIS

J. HETZEL & Cie — 18, RUE JACOB | MAISON QUANTIN — RUE SAINT-BENOIT, 7

Dans l'état où sont aujourd'hui toutes ces questions profondes qu touchent aux racines mêmes de la société, il semblait depuis longtemps à l'auteur de ce drame qu'il pourrait y avoir utilité et grandeur à développer sur le théâtre quelque chose de pareil à l'idée que voici.

Mettre en présence, dans une action toute résultante du cœur, deux graves et douloureuses figures, la femme dans la société, la femme hors de la société; c'est-à-dire, en deux types vivants, toutes les femmes, toute la femme. Montrer ces deux femmes, qui résument tout en elles, généreuses souvent, malheureuses toujours. Défendre l'une contre le despotisme, l'autre contre le mépris. Enseigner à quelles épreuves résiste la vertu de l'une, à quelles larmes se lave la souillure de l'autre. Rendre la faute à qui est la faute, c'est-à-dire à l'homme, qui est fort, et au fait social, qui est absurde. Faire vaincre dans ces deux âmes choisies les ressentiments de la femme par la piété de la fille, l'amour d'un amant par l'amour d'une mère, la haine par le dévouement, la passion par le devoir. En regard de ces deux femmes ainsi faites poser deux hommes, le mari et l'amant, le souverain et le proscrit, et résumer en eux par mille développements secondaires toutes les relations régulières et irrégulières que l'homme peut avoir avec la femme d'une part, et la société de l'autre. Et puis, au bas de ce groupe qui jouit, qui possède et qui souffre, tantôt sombre, tantôt rayonnant, ne pas oublier l'envieux, ce témoin fatal, qui est toujours là, que la providence aposte au bas de toutes les sociétés, de toutes les hiérarchies, de toutes les prospérités, de toutes les passions humaines; éternel ennemi de tout ce qui est en haut; changeant de forme selon le temps et le lieu, mais au fond toujours le même; espion à

Venise, eunuque à Constantinople, pamphlétaire à Paris. Placer donc comme la providence le place, dans l'ombre, grinçant des dents à tous les sourires, ce misérable intelligent et perdu qui ne peut que nuire, car toutes les portes que son amour trouve fermées, sa vengeance les trouve ouvertes. Enfin, au-dessus de ces trois hommes, entre ces deux femmes, poser comme un lien, comme un symbole, comme un intercesseur, comme un conseiller, le dieu mort sur la croix. Clouer toute cette souffrance humaine au revers du crucifix.

Puis, de tout ceci ainsi posé, faire un drame; pas tout à fait royal, de peur que la possibilité de l'application ne disparût dans la grandeur des proportions; pas tout à fait bourgeois, de peur que la petitesse des personnages ne nuisît à l'ampleur de l'idée; mais princier et domestique; princier, parce qu'il faut que le drame soit grand; domestique, parce qu'il faut que le drame soit vrai. Mêler dans cette œuvre, pour satisfaire ce besoin de l'esprit qui veut toujours sentir le passé dans le présent et le présent dans le passé, à l'élément éternel l'élément humain, à l'élément social, un élément historique. Peindre, chemin faisant, à l'occasion de cette idée, non seulement l'homme et la femme, non seulement ces deux femmes et ces trois hommes, mais tout un siècle, tout un climat, toute une civilisation, tout un peuple. Dresser sur cette pensée, d'après les données spéciales de l'histoire, une aventure tellement simple et vraie, si bien vivante, si bien palpitante, si bien réelle, qu'aux yeux de la foule elle pût cacher l'idée elle-même comme la chair cache l'os.

Voilà ce que l'auteur de ce drame a tenté de faire. Il n'a qu'un regret, c'est que cette pensée ne soit pas venue à un meilleur que lui.

Aujourd'hui, en présence d'un succès dû évidemment à cette pensée et qui a dépassé toutes ses espérances, il sent le besoin d'expliquer son idée entière à cette foule sympathique et éclairée qui s'amoncelle chaque soir devant son œuvre avec une curiosité pleine de responsabilité pour lui.

On ne saurait trop le redire, pour quiconque a médité sur les besoins de la société, auxquels doivent toujours correspondre les tentatives de l'art, aujourd'hui plus que jamais le théâtre est un lieu d'enseignement. Le drame, comme l'auteur de cet ouvrage le voudrait faire, et comme le pourrait faire un homme de génie, doit donner à la foule une philosophie, aux idées une formule, à la poésie des muscles, du sang et de la vie, à ceux qui pensent une

explication désintéressée, aux âmes altérées un breuvage, aux plaies secrètes un baume, à chacun un conseil, à tous une loi.

Il va sans dire que les conditions de l'art doivent être d'abord et en tout remplies. La curiosité, l'intérêt, l'amusement, le rire, les larmes, l'observation perpétuelle de tout ce qui est nature, l'enveloppe merveilleuse du style, le drame doit avoir tout cela, sans quoi il ne serait pas le drame; mais pour être complet, il faut qu'il ait aussi la volonté d'enseigner, en même temps qu'il a la volonté de plaire. Laissez-vous charmer par le drame, mais que la leçon soit dedans, et qu'on puisse toujours l'y retrouver quand on voudra disséquer cette belle chose vivante, si ravissante, si poétique, si passionnée, si magnifiquement vêtue d'or, de soie et de velours. Dans le plus beau drame, il doit toujours y avoir une idée sévère, comme dans la plus belle femme il y a un squelette.

L'auteur ne se dissimule, comme on voit, aucun des devoirs austères du poëte dramatique. Il essaiera peut-être quelque jour, dans un ouvrage spécial, d'expliquer en détail ce qu'il a voulu faire dans chacun des divers drames qu'il a donnés depuis sept ans. En présence d'une tâche aussi immense que celle du théâtre au dix-neuvième siècle, il sent son insuffisance profonde, mais il n'en persévérera pas moins dans l'œuvre qu'il a commencée. Si peu de chose qu'il soit, comment reculerait-il, encouragé qu'il est par l'adhésion des esprits d'élite, par l'applaudissement de la foule, par la loyale sympathie de tout ce qu'il y a aujourd'hui dans la critique d'hommes éminents et écoutés? Il continuera donc fermement; et, chaque fois qu'il croira nécessaire de faire bien voir à tous, dans ses moindres détails, une idée utile, une idée sociale, une idée humaine, il posera le théâtre dessus comme un verre grossissant.

Au siècle où nous vivons, l'horizon de l'art est bien élargi. Autrefois le poëte disait : le public; aujourd'hui le poëte dit : le peuple.

7 mai 1835.

PERSONNAGES

ANGELO MALIPIERI, podesta.
CATARINA BRAGADINI.
LA TISBE.
RODOLFO.
HOMODEI.
ANAFESTO GALEOFA.
ORDELAFO.
ORFEO.
GABOARDO.
REGINELLA.
DAFNE.
UN PAGE NOIR.
UN GUETTEUR DE NUIT.
UN HUISSIER.
LE DOYEN DE SAINT-ANTOINE DE PADOUE.
L'ARCHIPRÊTRE.

Padoue, 1549. — Francisco Donato étant doge.

PREMIÈRE JOURNÉE

LA CLEF

Un jardin illuminé pour une fête de nuit. A droite, un palais plein de musique et de lumière, avec une porte sur le jardin et une galerie en arcades au rez-de-chaussée, où l'on voit circuler les gens de la fête. Vers la porte, un banc de pierre A gauche, un autre banc sur lequel on distingue dans l'ombre un homme endormi. Au fond, au-dessus des arbres, la silhouette noire de Padoue au seizième siècle, sur un ciel clair. Vers la fin de l'acte, le jour paraît.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA TISBE, riche costume de fête; ANGELO MALIPIERI, la veste ducale, l'étole d'or; HOMODEI, endormi; longue robe de laine brune fermée par devant, haut-de-chausses rouge; une guitare à côté de lui.

LA TISBE.

Oui, vous êtes le maître ici, monseigneur, vous êtes le magnifique podesta, vous avez droit de vie et de mort, toute puissance, toute liberté. Vous êtes envoyé de Venise, et, partout où l'on vous voit, il semble qu'on voit la face et la majesté de cette république. Quand vous passez dans une rue, monseigneur, les fenêtres se ferment, les passants s'esquivent, et tout le dedans des maisons tremble. Hélas! ces pauvres padouans n'ont guère l'attitude plus fière et plus rassurée devant vous que s'ils étaient les gens de

Constantinople, et vous le Turc. Oui, cela est ainsi. Ah! j'ai été à Brescia. C'est autre chose. Venise n'oserait pas traiter Brescia comme elle traite Padoue. Brescia se défendrait. Quand le bras de Venise frappe, Brescia mord, Padoue lèche. C'est une honte. Eh bien, quoique vous soyez ici le maître de tout le monde, et que vous prétendiez être le mien, écoutez-moi, monseigneur, je vais vous dire la vérité, moi. Pas sur les affaires d'état, n'ayez pas peur, mais sur les vôtres. Eh bien, oui, je vous le dis, vous êtes un homme étrange, je ne comprends rien à vous, vous êtes amoureux de moi et vous êtes jaloux de votre femme!

ANGELO.

Je suis jaloux aussi de vous, madame.

LA TISBE.

Ah! mon Dieu! vous n'avez pas besoin de me le dire. Et pourtant vous n'en avez pas le droit, car je ne vous appartiens pas. Je passe ici pour votre maîtresse, pour votre toute-puissante maîtresse, mais je ne le suis point, vous le savez bien.

ANGELO.

Cette fête est magnifique, madame.

LA TISBE.

Ah! je ne suis qu'une pauvre comédienne de théâtre, on me permet de donner des fêtes aux sénateurs, je tâche d'amuser notre maître, mais cela ne me réussit guère aujourd'hui. Votre visage est plus sombre que mon masque n'est noir. J'ai beau prodiguer les lampes et les flambeaux, l'ombre reste sur votre front. Ce que je vous donne en musique, vous ne me le rendez pas en gaîté, monseigneur. — Allons, riez donc un peu.

ANGELO.

Oui, je ris. — Ne m'avez-vous pas dit que c'était votre frère, ce jeune homme qui est arrivé avec vous à Padoue?

LA TISBE.

Oui. Après?

ANGELO.

Vous lui avez parlé tout à l'heure. Quel est donc cet autre avec qui il était?

LA TISBE.

C'est son ami. Un vicentin nommé Anafesto Galeofa.

ANGELO.

Et comment s'appelle-t-il, votre frère?

LA TISBE.

Rodolfo, monseigneur, Rodolfo. Je vous ai déjà expliqué tout cela vingt fois. Est-ce que vous n'avez rien de plus gracieux à me dire?

ANGELO.

Pardon, Tisbe, je ne vous ferai plus de questions. Savez-vous que vous avez joué hier la Rosmonda d'une grâce merveilleuse, que cette ville est bien heureuse de vous avoir, et que toute l'Italie qui vous admire, Tisbe, envie ces padouans que vous plaignez tant. Ah! toute cette foule qui vous applaudit m'importune. Je meurs de jalousie quand je vous vois si belle pour tant de regards. Ah! Tisbe! — Qu'est-ce donc que cet homme masqué à qui vous avez parlé ce soir entre deux portes?

LA TISBE.

Pardon, Tisbe, je ne vous ferai plus de questions. — C'est fort bien. Cet homme, monseigneur, c'est Virgilio Tasca.

ANGELO.

Mon lieutenant?

LA TISBE.

Votre sbire.

ANGELO.

Et que lui vouliez-vous?

LA TISBE.

Vous seriez bien attrapé, s'il ne me plaisait pas de vous le dire.

ANGELO.

Tisbe!...

LA TISBE.

Non, tenez, je suis bonne, voilà l'histoire. Vous savez qui je suis, rien, une fille du peuple, une comédienne, une chose que vous caressez aujourd'hui et que vous briserez demain. Toujours en jouant. Eh bien, si peu que je sois, j'ai eu une mère. Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère? en avez-vous eu une, vous? Savez-vous ce que c'est que d'être enfant, pauvre enfant, faible, nu, misérable, affamé, seul au monde, et de sentir que vous avez auprès de vous, autour de vous, au-dessus de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous vous arrêtez, souriant quand vous pleurez, une femme... — non, on ne sait pas encore que c'est une femme, — un ange qui est là, qui vous regarde, qui vous apprend à parler, qui vous apprend à rire, qui vous apprend à aimer! qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps dans ses genoux, votre âme dans son cœur! qui vous donne son lait quand vous êtes petit, son pain quand vous êtes grand, sa vie toujours! à qui vous dites ma mère! et qui vous dit mon enfant! d'une manière si douce que ces deux mots-là réjouissent Dieu! — Eh bien, j'avais une mère comme cela, moi. C'était une pauvre femme sans mari, qui chantait des chansons morlaques dans les places publiques de Brescia J'allais avec elle. On nous jetait quelque monnaie. C'est ainsi que j'ai commencé. Ma mère se tenait d'habitude au pied de la statue de Gatta-Melata. Un jour, il paraît que dans la chanson qu'elle chantait sans y rien comprendre il y avait quelque rime offensante pour la seigneurie de Venise, ce qui faisait rire autour de nous les gens d'un ambassadeur. Un sénateur passa. Il regarda, il entendit, et dit au capitaine grand qui le suivait : A la potence, cette femme! Dans l'état de Venise, c'est bientôt fait. Ma mère fut saisie sur-le-champ. Elle ne dit rien, à quoi bon? m'embrassa avec une grosse larme qui tomba sur mon front, prit son crucifix et se laissa garrotter. Je le vois encore, ce crucifix. En cuivre poli. Mon nom, *Tisbe,* est grossièrement écrit au bas avec la pointe d'un stylet. Moi, j'avais seize ans alors,

je regardais ces gens lier ma mère, sans pouvoir parler, ni crier, ni pleurer, immobile, glacée, morte, comme dans un rêve. La foule se taisait aussi. Mais il y avait avec le sénateur une jeune fille qu'il tenait par la main, sa fille sans doute, qui s'émut de pitié tout à coup. Une belle jeune fille, monseigneur. La pauvre enfant! elle se jeta aux pieds du sénateur, elle pleura tant, et des larmes si suppliantes et avec de si beaux yeux, qu'elle obtint la grâce de ma mère. Oui, monseigneur. Quand ma mère fut déliée, elle prit son crucifix, — ma mère, — et le donna à la belle enfant en lui disant : Madame, gardez ce crucifix, il vous portera bonheur! Depuis ce temps, ma mère est morte, sainte femme, moi je suis devenue riche, et je voudrais revoir cet enfant, cet ange qui a sauvé ma mère. Qui sait? elle est femme maintenant, et par conséquent malheureuse. Elle a peut-être besoin de moi à son tour. Dans toutes les villes où je vais je fais venir le sbire, le barigel, l'homme de police, je lui conte l'aventure, et à celui qui trouvera la femme que je cherche je donnerai dix mille sequins d'or. Voilà pourquoi j'ai parlé tout à l'heure entre deux portes à votre barigel Virgilio Tasca. Êtes-vous content?

ANGELO.

Dix mille sequins d'or! Mais que donnerez-vous à la femme elle-même, quand vous la retrouverez?

LA TISBE.

Ma vie, si elle veut.

ANGELO.

Mais à quoi la reconnaîtrez-vous?

LA TISBE.

Au crucifix de ma mère.

ANGELO.

Bah! elle l'aura perdu.

LA TISBE.

Oh non! On ne perd pas ce qu'on a gagné ainsi.

ANGELO, apercevant Homodei.

Madame! madame! il y a un homme là! savez-vous qu'il un homme là? Qu'est-ce que c'est que cet homme?

LA TISBE, éclatant de rire.

Eh! mon Dieu! oui, je sais qu'il y a un homme là! Et qui dort encore! et d'un bon sommeil! N'allez-vous pas vous effaroucher aussi de celui-là? C'est mon pauvre Homodei.

ANGELO.

Homodei! Qu'est-ce que c'est que cela, Homodei?

LA TISBE.

Cela, Homodei, c'est un homme, monseigneur, comme ceci, la Tisbe, c'est une femme. Homodei, monseigneur, c'est un joueur de guitare que monsieur le primicier de Saint-Marc, qui est fort de mes amis, m'a adressé dernièrement avec une lettre, que je vous montrerai, vilain jaloux! Et même à la lettre était joint un présent.

ANGELO.

Comment?

LA TISBE.

Oh! un vrai présent vénitien. Une boîte qui contient simplement deux flacons, un blanc, l'autre noir. Dans le blanc il y a un narcotique très puissant qui endort pour douze heures d'un sommeil pareil à la mort. Dans le noir il y a du poison, de ce terrible poison que Malaspina fit prendre au pape dans une pilule d'aloès, vous savez. Monsieur le primicier m'écrit que cela peut servir dans l'occasion. Une galanterie, comme vous voyez. Du reste, le révérend primicier me prévient que le pauvre homme, porteur de la lettre et du présent, est idiot. Il est ici, et vous auriez dû le voir, depuis quinze jours, mangeant à l'office, couchant dans le premier coin venu, à sa mode, jouant et chantant en attendant qu'il s'en aille à Vicence. Il vient de Venise. Hélas! ma mère a erré ainsi. Je le garderai tant qu'il voudra. Il a quelque temps égayé la com-

pagnie ce soir. Notre fête ne l'amuse pas, il dort. C'est aussi simple que cela.

ANGELO.

Vous me répondez de cet homme?

LA TISBE.

Allons, vous voulez rire! la belle occasion pour prendre cet air effaré! un joueur de guitare, un idiot, un homme qui dort! Ah çà, monsieur le podesta, mais qu'est-ce que vous avez donc? Vous passez votre vie à faire des questions sur celui-ci, sur celui-là Vous prenez ombrage de tout. Est-ce jalousie, ou est-ce peur?

ANGELO.

L'une et l'autre.

LA TISBE.

Jalousie, je le comprends, vous vous croyez obligé de surveiller deux femmes. Mais peur? vous le maître, vous qui faites peur à tout le monde, au contraire!

ANGELO.

Première raison pour trembler.

Se rapprochant d'elle et parlant bas

— Écoutez, Tisbe. Oui, vous l'avez dit, oui, je puis tout ici, je suis seigneur, despote et souverain de cette ville, je suis le podesta que Venise met sur Padoue, la griffe du tigre sur la brebis. Oui, tout-puissant. Mais, tout absolu que je suis, au-dessus de moi, voyez-vous, Tisbe, il y a une chose grande et terrible, et pleine de ténèbres, il y a Venise. Et savez-vous ce que c'est que Venise, pauvre Tisbe? Venise, je vais vous le dire, c'est l'inquisition d'état, c'est le conseil des Dix. Oh! le conseil des Dix! parlons-en bas, Tisbe, car il est peut-être là quelque part qui nous écoute. Des hommes que pas un de nous ne connaît et qui nous connaissent tous, des hommes qui ne sont visibles dans aucune cérémonie et qui sont visibles dans tous les échafauds, des hommes qui ont dans leurs mains toutes les têtes, la vôtre, la mienne, celle du doge, et qui n'ont ni

simarre, ni étole, ni couronne, rien qui les désigne aux yeux, rien qui puisse vous faire dire : celui-ci en est! un signe mystérieux sous leurs robes tout au plus; des agents partout, des sbires partout, des bourreaux partout; des hommes qui ne montrent jamais au peuple de Venise d'autres visages que ces mornes bouches de bronze toujours ouvertes sous les porches de Saint-Marc, bouches fatales que la foule croit muettes, et qui parlent cependant d'une façon bien haute et bien terrible, car elles disent à tout passant : dénoncez! Une fois dénoncé, on est pris; une fois pris, tout est dit. A Venise, tout se fait secrètement, mystérieusement, sûrement. Condamné, exécuté; rien à voir, rien à dire; pas un cri possible, pas un regard utile; le patient a un bâillon, le bourreau un masque. Que vous parlais-je d'échafaud tout à l'heure? je me trompais. A Venise, on ne meurt pas sur l'échafaud, on disparaît. Il manque tout à coup un homme dans une famille. Qu'est-il devenu? Les plombs, les puits, le canal Orfano, le savent. Quelquefois on entend quelque chose tomber dans l'eau la nuit. Passez vite alors. Du reste, bals, festins, flambeaux, musiques, gondoles, théâtres, carnaval de cinq mois, voilà Venise. Vous, Tisbe, ma belle comédienne, vous ne connaissez que ce côté-là; moi, sénateur, je connais l'autre. Voyez-vous, dans tout palais, dans celui du doge, dans le mien, à l'insu de celui qui l'habite, il y a un couloir secret, perpétuel trahisseur de toutes les salles, de toutes les chambres, de toutes les alcôves, un corridor ténébreux dont d'autres que vous connaissent les portes, et qu'on sent serpenter autour de soi sans savoir au juste où il est, une sape mystérieuse où vont et viennent sans cesse des hommes inconnus qui font quelque chose. Et les vengeances personnelles qui se mêlent à tout cela et qui cheminent dans cette ombre! Souvent, la nuit, je me dresse sur mon séant, j'écoute, et j'entends des pas dans mon mur. Voilà sous quelle pression je vis, Tisbe. Je suis sur Padoue, mais ceci est sur moi. J'ai mission de dompter Padoue. Il m'est ordonné d'être terrible. Je ne suis despote qu'à condition d'être tyran. Ne me demandez jamais la grâce de qui que ce soit, à moi qui ne sais rien vous refuser, vous me perdriez. Tout m'est permis pour punir, rien pour pardonner.

Oui, c'est ainsi. Tyran de Padoue, esclave de Venise. Je suis bien surveillé, allez! Oh! le conseil des Dix! Mettez un ouvrier seul dans une cave et faites-lui faire une serrure avant que la serrure soit finie, le conseil des Dix en a la clef dans sa poche. Madame, madame, le valet qui me sert m'espionne, l'ami qui me salue m'espionne, le prêtre qui me confesse m'espionne, la femme qui me dit : je t'aime! — oui, Tisbe, — m'espionne!

LA TISBE.

Ah! monsieur!

ANGELO.

Vous ne m'avez jamais dit que vous m'aimiez, je ne parle pas de vous, Tisbe. Oui, je vous le répète, tout ce qui me regarde est un œil du conseil des Dix, tout ce qui m'écoute est une oreille du conseil des Dix, tout ce qui me touche est une main du conseil des Dix, main redoutable, qui tâte longtemps d'abord et qui saisit ensuite brusquement. Oh! magnifique podesta que je suis, je ne suis pas sûr de ne pas voir demain apparaître subitement dans ma chambre un misérable sbire qui me dira de le suivre, et qui ne sera qu'un misérable sbire, et que je suivrai! Où? dans quelque lieu profond d'où il ressortira sans moi. Madame, être de Venise, c'est pendre à un fil. C'est une sombre et sévère condition que la mienne, madame, d'être là, penché sur cette fournaise ardente que vous nommez Padoue, le visage toujours couvert d'un masque, faisant ma besogne de tyran, entouré de chances, de précautions, de terreurs, redoutant sans cesse quelque explosion, et tremblant à chaque instant d'être tué roide par mon œuvre, comme l'alchimiste par son poison! — Plaignez-moi, et ne me demandez pas pourquoi je tremble, madame!

LA TISBE.

Ah! Dieu! affreuse position que la vôtre, en effet!

ANGELO.

Oui, je suis l'outil avec lequel un peuple torture un autre peuple. Ces outils-là s'usent vite et se cassent souvent, Tisbe. Ah! je suis malheureux! Il n'y a pour moi qu'une

chose douce au monde, c'est vous. Pourtant je sens bien que vous ne m'aimez pas. Vous n'en aimez pas un autre au moins?

LA TISBE.

Non, non. Calmez-vous.

ANGELO.

Vous me dites mal ce non-là.

LA TISBE.

Ma foi! je vous le dis comme je peux.

ANGELO.

Ah! ne soyez pas à moi, j'y consens, mais ne soyez pas à un autre, Tisbe! Que je n'apprenne jamais qu'un autre...

LA TISBE.

Si vous croyez que vous êtes beau quand vous me regardez comme cela!

ANGELO.

Ah! Tisbe, quand m'aimerez-vous?

LA TISBE.

Quand tout le monde ici vous aimera.

ANGELO.

Hélas! — C'est égal, restez à Padoue, je ne veux pas que vous quittiez Padoue, entendez-vous? Si vous vous en alliez, ma vie s'en irait. — Mon Dieu! voici qu'on vient à nous. Il y a longtemps déjà qu'on peut nous voir parler ensemble Cela pourrait donner des soupçons à Venise. Je vous laisse.

S'arrêtant et montrant Homodei.

— Vous me répondez de cet homme?

LA TISBE.

Comme d'un enfant qui dormirait là.

ANGELO.

C'est votre frère qui vient. Je vous laisse avec lui.

Il sort.

SCÈNE II.

LA TISBE; RODOLFO, vêtu de noir, sévère, une plume noire au chapeau; HOMODEI, toujours endormi.

LA TISBE.

Ah! c'est Rodolfo! ah! c'est Rodolfo! Viens, je t'aime, toi!

Se tournant vers le côté par où Angelo est sorti.

— Non, tyran imbécile, ce n'est pas mon frère, c'est mon amant! — Viens. Rodolfo, mon brave soldat, mon noble proscrit, mon généreux homme. Regarde-moi bien en face. Tu es beau, je t'aime!

RODOLFO.

Tisbe...

LA TISBE.

Pourquoi as-tu voulu venir à Padoue? Tu vois bien, nous voilà pris au piége. Nous ne pouvons plus en sortir maintenant. Dans ta position, partout tu es obligé de te faire passer pour mon frère. Ce podesta s'est épris de ta pauvre Tisbe; il nous tient; il ne veut pas nous lâcher. Et puis je tremble sans cesse qu'il ne découvre qui tu es. Ah! quel supplice! Oh! n'importe, il n'aura rien de moi, ce tyran. Tu en es bien sûr, n'est-ce pas, Rodolfo? Je veux pourtant que tu t'inquiètes de cela. Je veux que tu sois jaloux de moi d'abord.

RODOLFO.

Vous êtes une noble et charmante femme.

LA TISBE.

Oh! c'est que je suis jalouse de toi, moi, vois-tu! mais jalouse! Cet Angelo Malipieri, ce vénitien, qui me parlait

de jalousie aussi, lui, qui s'imagine être jaloux, cet homme, et qui mêle toutes sortes d'autres choses à cela. Ah! quand on est jaloux, monseigneur, on ne voit pas Venise, on ne voit pas le conseil des Dix, on ne voit pas les sbires, les espions, le canal Orfano; on n'a qu'une chose devant les yeux, sa jalousie! Moi, Rodolfo, je ne puis te voir parler à d'autres femmes, leur parler seulement, cela me fait mal. Quel droit ont-elles à des paroles de toi? Oh! une rivale! ne me donne jamais une rivale! je la tuerais. Tiens, je t'aime! Tu es le seul homme que j'aie jamais aimé. Ma vie a été triste longtemps, elle rayonne maintenant. Tu es ma lumière. Ton amour, c'est un soleil qui s'est levé sur moi. Les autres hommes m'avaient glacée. Que ne t'ai-je connu il y a dix ans! il me semble que toutes les parties de mon cœur qui sont mortes de froid vivraient encore. Quelle joie de pouvoir être seuls un instant et parler! Quelle folie d'être venus à Padoue! Nous vivons dans une telle contrainte! Mon Rodolfo! Oui, pardieu! c'est mon amant! Ah! bien oui, mon frère! Tiens, je suis folle de joie quand je te parle à mon aise; tu vois bien que je suis folle! M'aimes-tu?

RODOLFO.

Qui ne vous aimerait pas, Tisbe?

LA TISBE.

Si vous me dites encore vous, je me fâcherai. O mon Dieu! il faut pourtant que j'aille me montrer un peu à mes conviés. Dis-moi, depuis quelque temps je te trouve l'air triste. N'est-ce pas, tu n'es pas triste?

RODOLFO.

Non, Tisbe.

LA TISBE.

Tu n'es pas souffrant?

RODOLFO.

Non.

LA TISBE.

Tu n'es pas jaloux?

RODOLFO.

Non.

LA TISBE.

Si! je veux que tu sois jaloux! Ou bien c'est que tu ne m'aimes pas! Allons, pas de tristesse. Ah çà, au fait, moi, je tremble toujours, tu n'es pas inquiet? personne ici ne sait que tu n'es pas mon frère?

RODOLFO.

Personne, excepté Anafesto.

LA TISBE.

Ton ami. Oh! celui-là est sûr.

Entre Anafesto Galeofa.

— Le voici précisément. Je vais te confier à lui pour quelques instants

Riant.

— Monsieur Anafesto, ayez soin qu'il ne parle à aucune femme.

ANAFESTO, souriant.

Soyez tranquille, madame.

La Tisbe sort

SCÈNE III.

RODOLFO, ANAFESTO GALEOFA; HOMODEI, toujours endormi.

ANAFESTO, la regardant sortir

Oh! charmante! — Rodolfo, tu es heureux, elle t'aime.

RODOLFO.

Anafesto, je ne suis pas heureux, je ne l'aime pas.

ANAFESTO.

Comment! que dis-tu?

RODOLFO, apercevant Homodei.

Qu'est-ce que c'est que cet homme qui dort là?

ANAFESTO.

Rien; c'est ce pauvre musicien, tu sais?

RODOLFO.

Ah! oui, cet idiot.

ANAFESTO.

Tu n'aimes pas la Tisbe! est-il possible? que viens-tu de me dire?

RODOLFO.

Ah! je t'ai dit cela? Oublie-le.

ANAFESTO.

La Tisbe? adorable femme!

RODOLFO.

Adorable en effet. Je ne l'aime pas.

ANAFESTO.

Comment !

RODOLFO.

Ne m'interroge point.

ANAFESTO.

Moi, ton ami !

LA TISBE, *rentrant, et courant à Rodolfo, avec un sourire.*

Je reviens seulement pour te dire un mot : Je t'aime ! Maintenant je m'en vais.

Elle sort en courant.

ANAFESTO, *la regardant sortir.*

Pauvre Tisbe !

RODOLFO.

Il y a au fond de ma vie un secret qui n'est connu que de moi seul.

ANAFESTO.

Quelque jour tu le confieras à ton ami, n'est-ce pas ? Tu es bien sombre aujourd'hui, Rodolfo.

RODOLFO.

Oui. Laisse-moi un instant.

Anafesto sort. Rodolfo s'assied sur le banc de pierre près de la porte et laisse tomber sa tête dans ses mains. Quand Anafesto est sorti, Homodei ouvre les yeux, se lève, puis va à pas lents se placer debout derrière Rodolfo absorbé dans sa rêverie.

SCÈNE IV.

RODOLFO, HOMODEI.

Homodei pose la main sur l'épaule de Rodolfo. Rodolfo se retourne et le regarde avec stupeur.

HOMODEI.

Vous ne vous appelez pas Rodolfo. Vous vous appelez Ezzelino da Romana. Vous êtes d'une ancienne famille qui a régné à Padoue, et qui en est bannie depuis deux cents ans. Vous errez de ville en ville sous un faux nom, vous hasardant quelquefois dans l'état de Venise. Il y a sept ans, à Venise même, vous aviez vingt ans alors, vous vîtes un jour dans une église une jeune fille très belle. Dans l'église de Saint-Georges le Grand. Vous ne la suivîtes pas; à Venise, suivre une femme, c'est chercher un coup de stylet; mais vous revîntes souvent dans l'église. La jeune fille y revint aussi. Vous fûtes pris d'amour pour elle, elle pour vous. Sans savoir son nom, car vous ne l'avez jamais su, et vous ne le savez pas encore, elle ne s'appelle pour vous que Catarina, vous trouvâtes moyen de lui écrire elle de vous répondre. Vous obtîntes d'elle des rendez-vous chez une femme nommée la béate Cécilia. Ce fut entre elle et vous un amour éperdu, mais elle resta pure. Cette jeune fille était noble. C'est tout ce que vous saviez d'elle. Une noble vénitienne ne peut épouser qu'un noble vénitien ou un roi. Vous n'êtes pas vénitien et vous n'êtes plus roi. Banni d'ailleurs, vous n'y pouviez aspirer. Un jour elle manqua au rendez-vous. La béate Cécilia vous apprit qu'on l'avait mariée. Du reste, vous ne pûtes pas plus savoir le nom du mari que vous n'aviez su le nom du père. Vous quittâtes Venise. Depuis ce jour, vous vous êtes enfui par toute l'Italie, mais l'amour vous a suivi. Vous avez jeté votre vie aux plaisirs, aux distractions, aux

folles, aux vices. Inutile. Vous avez tâché d'aimer d'autres femmes, vous avez cru même en aimer d'autres, cette comédienne, par exemple, la Tisbe. Inutile encore. L'ancien amour a toujours reparu sous les nouveaux. Il y a trois mois, vous êtes venu à Padoue avec la Tisbe, qui vous fait passer pour son frère. Le podesta, monseigneur Angelo Malipieri, s'est épris d'elle, et vous, voici ce qui vous est arrivé. Un soir, le seizième jour de février, une femme voilée a passé près de vous sur le pont Molino, vous a pris la main, et vous a mené dans la rue Sampiero. Dans cette rue sont les ruines de l'ancien palais Magaruffi, démoli par votre ancêtre Ezzelin III ; dans ces ruines il y a une cabane ; dans cette cabane vous avez trouvé la femme de Venise que vous aimez et qui vous aime depuis sept ans. A partir de ce jour, vous vous êtes rencontré trois fois par semaine avec elle dans cette cabane. Elle est restée tout à la fois fidèle à son amour et à son honneur, à vous et à son mari. Du reste, cachant toujours son nom. Catarina, rien de plus. Le mois passé, votre bonheur s'est rompu brusquement. Un jour, elle n'a point paru à la cabane. Voilà cinq semaines que vous ne l'avez vue, cela tient à ce que son mari se défie d'elle et la garde enfermée. — Nous sommes au matin, le jour va paraître. — Vous la cherchez partout, vous ne la trouvez pas, vous ne la trouverez jamais. — Voulez-vous la voir ce soir ?

RODOLFO, le regardant fixement

Qui êtes-vous?

HOMODEI.

Ah ! des questions. — Je n'y réponds pas. — Ainsi vous ne voulez pas voir aujourd'hui cette femme ?

RODOLFO.

Si ! si ! la voir ! je veux la voir ! Au nom du ciel ! la revoir un instant, et mourir !

HOMODEI.

Vous la verrez.

RODOLFO.

Où ?

HOMODEI.

Chez elle.

RODOLFO.

Mais, dites-moi, elle? qui est-elle? son nom?

HOMODEI.

Je vous le dirai chez elle.

RODOLFO.

Ah! vous venez du ciel!

HOMODEI.

Je n'en sais rien. Ce soir, au lever de la lune, — à minuit, c'est plus simple, — trouvez-vous à l'angle du palais d'Albert de Baon, rue Santo-Urbano. J'y serai. Je vous conduirai. A minuit.

RODOLFO.

Merci! Et vous ne voulez pas me dire qui vous êtes?

HOMODEI.

Qui je suis? Un idiot.

Il sort

RODOLFO, resté seul.

Quel est cet homme? Ah! qu'importe! Minuit! à minuit! Qu'il y a loin d'ici minuit! Oh! Catarina! pour l'heure qu'il me promet, je lui aurais donné ma vie!

Entre la Tisbe.

SCÈNE V.

RODOLFO, LA TISBE.

LA TISBE.

C'est encore moi, Rodolfo. Bonjour! Je n'ai pu être plus longtemps sans te voir. Je ne puis me séparer de toi, je te suis partout, je pense et je vis par toi. Je suis l'ombre de ton corps, tu es l'âme du mien.

RODOLFO.

Prenez garde, Tisbe! ma famille est une famille fatale. Il y a sur nous une prédiction, une destinée qui s'accomplit presque inévitablement de père en fils. Nous tuons qui nous aime.

LA TISBE.

Eh bien, tu me tueras. Après? Pourvu que tu m'aimes!

RODOLFO.

Tisbe...

LA TISBE.

Tu me pleureras ensuite. Je n'en veux pas plus.

RODOLFO.

Tisbe, vous mériteriez l'amour d'un ange.

Il lui baise la main et sort lentement.

LA TISBE, seule.

Eh bien! comme il me quitte! Rodolfo! Il s'en va. Qu'est-ce qu'il a donc?

Regardant vers le banc.

— Ah! Homodei s'est réveillé.

Homodei paraît au fond du théâtre.

SCÈNE VI.

LA TISBE, HOMODEI.

HOMODEI.

Le Rodolfo s'appelle Ezzelino, l'aventurier est un prince, l'idiot est un esprit, l'homme qui dort est un chat qui guette. Œil fermé, oreille ouverte.

LA TISBE.

Que dit-il ?

HOMODEI, montrant sa guitare

Cette guitare a des fibres qui rendent le son qu'on veut. Le cœur d'un homme, le cœur d'une femme ont aussi des fibres dont on peut jouer.

LA TISBE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

HOMODEI.

Madame, cela veut dire que, si, par hasard, vous perdez aujourd'hui un beau jeune homme qui a une plume noire à son chapeau, je sais l'endroit où vous pourrez le retrouver la nuit prochaine.

LA TISBE.

Chez une femme?

HOMODEI.

Blonde.

LA TISBE.

Quoi! que veux-tu dire? qui es-tu?

HOMODEI.

Je n'en sais rien.

LA TISBE.

Tu n'es pas ce que je croyais. Malheureuse que je suis! Ah! le podesta s'en doutait, tu es un homme redoutable! Qui es-tu? oh! qui es-tu? Rodolfo chez une femme! la nuit prochaine! C'est là ce que tu veux dire! hein? est-ce là ce que tu veux dire?

HOMODEI.

Je n'en sais rien.

LA TISBE.

Ah! tu mens! C'est impossible, Rodolfo m'aime.

HOMODEI.

Je n'en sais rien.

LA TISBE.

Ah! misérable! ah! tu mens! Comme il ment! Tu es un homme payé. Mon Dieu! j'ai donc des ennemis, moi! Mais Rodolfo m'aime. Va, tu ne parviendras pas à m'alarmer. Je ne te crois pas. Tu dois être bien furieux de voir que ce que tu me dis ne me fait aucun effet.

HOMODEI.

Vous avez remarqué sans doute que le podesta, monseigneur Angelo Malipieri, porte à sa chaîne de cou un petit bijou en or artistement travaillé. Ce bijou est une clef. Feignez d'en avoir envie comme d'un bijou. Demandez-la-lui sans lui dire ce que nous en voulons faire.

LA TISBE.

Une clef, dis-tu? Je ne la demanderai pas. Je ne demanderai rien. Cet infâme, qui voudrait me faire soupçonner Rodolfo! Je ne veux pas de cette clef! Va-t'en, je ne t'écoute pas.

HOMODEI.

Voici justement le podesta qui vient. Quand vous aurez la clef, je vous expliquerai comment il faudra vous en servir la nuit prochaine. Je reviendrai dans un quart d'heure.

LA TISBE.

Misérable! tu ne m'entends donc pas? je te dis que je ne veux point de cette clef. J'ai confiance en Rodolfo, moi Cette clef, je ne m'en occupe point, je n'en dirai pas un mot au podestà. Et ne reviens pas, c'est inutile! je ne te crois pas.

HOMODEI.

Dans un quart d'heure.

Il sort Entre Angelo

SCÈNE VII.

LA TISBE, ANGELO.

LA TISBE.

Ah! vous voilà, monseigneur. Vous cherchez quelqu'un?

ANGELO.

Oui, Virgilio Tasca, à qui j'avais un mot à dire.

LA TISBE.

Eh bien, êtes-vous toujours jaloux?

ANGELO.

Toujours, madame.

LA TISBE.

Vous êtes fou. A quoi bon être jaloux? Je ne comprends pas qu'on soit jaloux. J'aimerais un homme, moi, que je n'en serais certainement pas jalouse.

ANGELO.

C'est que vous n'aimez personne.

LA TISBE.

Si. J'aime quelqu'un.

ANGELO.

Qui?

LA TISBE.

Vous.

ANGELO.

Vous m'aimez! est-il possible? Ne vous jouez pas de moi, mon Dieu! Oh! répétez-moi ce que vous m'avez dit là.

LA TISBE.

Je vous aime.

Il s'approche d'elle avec ravissement. Elle prend la chaîne qu'il porte au cou.

— Tiens! qu'est-ce donc que ce bijou? Je ne l'avais pas encore remarqué. C'est joli. Bien travaillé. Oh! mais c'est ciselé par Benvenuto. Charmant! Qu'est-ce que c'est donc? C'est bon pour une femme, ce bijou-là.

ANGELO.

Ah! Tisbe, vous m'avez rempli le cœur de joie avec un mot!

LA TISBE.

C'est bon, c'est bon. Mais dites-moi donc ce que c'est que cela.

ANGELO.

Cela, c'est une clef.

LA TISBE.

Ah! c'est une clef. Tiens, je ne m'en serais jamais doutée. Ah! oui, je vois, c'est avec ceci qu'on ouvre. Ah! c'est une clef.

ANGELO.

Oui, ma Tisbe.

LA TISBE.

Ah bien, puisque c'est une clef, je n'en veux pas, gardez-la.

ANGELO.

Quoi! est-ce que vous en aviez envie, Tisbe?

LA TISBE.

Peut-être. Comme d'un bijou bien ciselé.

ANGELO.

Oh! prenez-la.

Il détache la clef du collier

LA TISBE.

Non. Si j'avais su que ce fût une clef, je ne vous en

aurais pas parlé. Je n'en veux pas, vous dis-je. Cela vous sert peut-être.

ANGELO.

Oh! bien rarement. D'ailleurs, j'en ai une autre. Vous pouvez la prendre, je vous jure.

LA TISBE.

Non. Je n'en ai plus envie. Est-ce qu'on ouvre des portes avec cette clef-là? elle est bien petite

ANGELO.

Cela ne fait rien, ces clefs-là sont faites pour des serrures cachées. Celle-ci ouvre plusieurs portes, entre autres celle d'une chambre à coucher.

LA TISBE.

Vraiment! Allons! puisque vous l'exigez absolument, je la prends.

Elle prend la clef.

ANGELO.

Oh! merci! Quel bonheur! vous avez accepté quelque chose de moi! merci!

LA TISBE.

Au fait, je me souviens que l'ambassadeur de France à Venise, M. de Montluc, en avait une à peu près pareille. Avez-vous connu M. le maréchal de Montluc? Un homme de grand esprit, n'est-ce pas? Ah! vous autres nobles, vous ne pouvez parler aux ambassadeurs, je n'y songeais pas. C'est égal, il n'était pas tendre aux huguenots, ce M. de Montluc. Si jamais ils lui tombent dans les mains! C'est un fier catholique! — Tenez, monseigneur, je crois que voilà Virgilio Tasca qui vous cherche, là-bas, dans la galerie.

ANGELO.

Vous croyez?

LA TISBE.

N'aviez-vous pas à lui parler?

ANGELO.

Oh! maudit soit-il de m'arracher d'auprès de vous !

LA TISBE, lui montrant la galerie.

Par là.

ANGELO, lui baisant la main

Ah! Tisbe, vous m'aimez donc!

LA TISBE.

Par là, par là. Tasça vous attend.

Angelo sort. Homodei paraît au fond du théâtre La Tisbe court à lui.

SCÈNE VIII.

LA TISBE, HOMODEI

LA TISBE.

J'ai la clef!

HOMODEI.

Voyons.

Examinant la clef.

— Oui, c'est bien cela. — Il y a, dans le palais du podesta, une galerie qui regarde le pont Molino. Cachez-vous-y ce soir. Derrière un meuble, derrière une tapisserie, où vous voudrez. A deux heures après minuit, je viendrai vous y chercher.

LA TISBE, lui donnant sa bourse.

Je te récompenserai mieux. En attendant, prends cette bourse.

HOMODEI.

Comme il vous plaira. Mais laissez-moi finir. A deux heures après minuit, je viendrai vous chercher. Je vous indiquerai la première porte que vous aurez à ouvrir avec cette clef. Après quoi je vous quitterai. Vous pourrez faire le reste sans moi. Vous n'aurez qu'à aller devant vous.

LA TISBE.

Qu'est-ce que je trouverai après la première porte?

HOMODEI.

Une seconde, que cette clef ouvre également.

LA TISBE.

Et après la seconde?

HOMODEI.

Une troisième. Cette clef les ouvre toutes.

LA TISBE.

Et après la troisième?

HOMODEI.

Vous verrez.

DEUXIÈME JOURNÉE

LE CRUCIFIX

Une chambre richement tendue d'écarlate rehaussé d'or. Dans un angle, à gauche, un lit magnifique sur une estrade et sous un dais porté par des colonnes torses. Aux quatre coins du dais pendent des rideaux cramoisis qui peuvent se fermer et cacher entièrement le lit. A droite, dans l'angle, une fenêtre ouverte. Du même côté, une porte masquée dans la tenture, auprès, un prie-Dieu, au-dessus duquel pend accroché au mur un crucifix en cuivre poli. Au fond, une grande porte à deux battants. Entre cette porte et le lit une autre porte petite et très ornée. Table, fauteuils, flambeaux, un grand dressoir. Dehors, jardins, clochers, clair de lune. Une angélique sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAFNE, REGINELLA, puis HOMODEI.

REGINELLA.

Oui, Dafne, c'est certain. C'est Troïlo, l'huissier de nuit, qui me l'a conté. La chose s'est passée tout récemment, au dernier voyage que madame a fait à Venise. Un sbire, un infâme sbire, s'est permis d'aimer madame, de lui écrire, Dafne, de chercher à la voir. Cela se conçoit-il? Madame l'a fait chasser, et a bien fait.

DAFNE, entr'ouvrant la porte près du prie-Dieu.

C'est bien, Reginella. Mais madame attend son livre d'heures, tu sais.

REGINELLA, *rangeant quelques livres sur la table.*

Quant à l'autre aventure, elle est plus terrible, et j'en suis sûre aussi. Pour avoir averti son maître qu'il avait rencontré un espion dans la maison, ce pauvre Palinuro est mort subitement dans la même soirée. Le poison, tu comprends. Je te conseille beaucoup de prudence. D'abord, il faut prendre garde à ce qu'on dit dans ce palais. Il y a toujours quelqu'un dans le mur qui vous entend.

DAFNE.

Allons, dépêche-toi donc, nous causerons une autre fois. Madame attend.

REGINELLA, *rangeant toujours et les yeux fixés sur la table*

Si tu es si pressée, va devant. Je te suis.

Dafne sort et referme la porte sans que Reginella s'en aperçoive

— Mais, vois-tu, Dafne, je te recommande le silence dans ce maudit palais. Il n'y a que cette chambre où l'on soit en sûreté. Ah! ici, du moins, on est tranquille. On peut dire tout ce qu'on veut. C'est le seul endroit où, quand on parle, on soit sûr de ne pas être écouté.

Pendant qu'elle prononce ces derniers mots, un dressoir adossé au mur à droite tourne sur lui-même, donne passage à Homodei sans qu'elle s'en aperçoive, et se referme.

HOMODEI.

C'est le seul endroit où quand on parle on soit sûr de ne pas être écouté.

REGINELLA, *se retournant.*

Ciel!.

HOMODEI.

Silence!

Il entr'ouvre sa robe et découvre son pourpoint de velours noir, où sont brodées en argent ces trois lettres C D X Reginella regarde les lettres et l'homme avec terreur.

— Lorsqu'on a vu l'un de nous et qu'on laisse deviner à qui que ce soit par un signe quelconque qu'on nous a vus, avant la fin du jour on est mort. — On parle de nous dans le peuple, tu dois savoir que cela se passe ainsi.

REGINELLA.

Jésus! Mais par quelle porte est-il entré?

HOMODEI.

Par aucune.

REGINELLA.

Jésus!

HOMODEI.

Réponds à toutes mes questions, et ne me trompe sur rien. Il y va de ta vie. Où donne cette porte?

Il montre la grande porte du fond.

REGINELLA.

Dans la chambre de nuit de monseigneur.

HOMODEI, montrant la petite porte près de la grande.

Et celle-ci?

REGINELLA.

Dans un escalier secret qui communique avec les galeries du palais. Monseigneur seul en a la clef.

HOMODEI, désignant la porte près du prie-Dieu.

Et celle-ci?

REGINELLA.

Dans l'oratoire de madame.

HOMODEI.

Y a-t-il une issue à cet oratoire?

REGINELLA.

Non. L'oratoire est dans une tourelle. Il n'y a qu'une fenêtre grillée.

HOMODEI, allant à la fenêtre.

Qui est au niveau de celle-ci. C'est bien. Quatrevingts pieds de mur à pic, et la Brenta au bas. Le grillage est du luxe. — Mais il y a un petit escalier dans cet oratoire. Où monte-t-il?

REGINELLA.

Dans ma chambre, qui est aussi celle de Dafne, monseigneur.

HOMODEI.

Y a-t-il une issue à cette chambre?

REGINELLA.

Non, monseigneur. Une fenêtre grillée, et pas d'autre porte que celle qui descend dans l'oratoire.

HOMODEI.

Dès que ta maîtresse sera rentrée, tu monteras dans ta chambre, et tu y resteras sans rien écouter et sans rien dire.

REGINELLA.

J'obéirai, monseigneur.

HOMODEI.

Où est ta maîtresse?

REGINELLA.

Dans l'oratoire. elle fait sa prière.

HOMODEI.

Elle reviendra ici ensuite?

REGINELLA.

Oui, monseigneur.

HOMODEI.

Pas avant une demi-heure.

REGINELLA.

Non, monseigneur.

HOMODEI.

C'est bien. Va-t'en. — Surtout, silence! Rien de ce qui va se passer ici ne te regarde. Laisse tout faire sans rien

dire. Le chat joue avec la souris, qu'est-ce que cela te fait? Tu ne m'as pas vu, tu ne sais pas que j'existe. Voilà. Tu comprends? Si tu hasardes un mot, je l'entendrai; un clin d'œil, je le verrai; un geste, un signe, un serrement de main, je le sentirai. Va, maintenant.

REGINELLA.

Oh! mon Dieu! qui est-ce donc qui va mourir ici?

HOMODEI.

Toi, si tu parles.

Au signe de Homodei, elle sort par la petite porte près du prie-Dieu. Quand elle est sortie, Homodei s'approche du dressoir, qui tourne de nouveau sur lui-même et laisse voir un couloir obscur.

— Monseigneur Rodolfo! vous pouvez venir à présent. Neuf marches à monter.

On entend des pas dans l'escalier que masque le dressoir. Rodolfo paraît.

SCÈNE II.

HOMODEI; RODOLFO, enveloppé d'un manteau

HOMODEI.

Entrez.

RODOLFO.

Où suis-je?

HOMODEI.

Où vous êtes? — Peut-être sur la planche de votre échafaud.

RODOLFO.

Que voulez-vous dire?

HOMODEI.

Est-il venu jusqu'à vous qu'il y a dans Padoue une chambre, chambre redoutable, quoique pleine de fleurs, de parfums et d'amour peut-être, où nul homme ne peut pénétrer, quel qu'il soit, noble ou sujet, jeune ou vieux, car y entrer, en entr'ouvrir la porte seulement, c'est un crime puni de mort?

RODOLFO.

Oui, la chambre de la femme du podesta.

HOMODEI.

Justement.

RODOLFO.

Eh bien, cette chambre?...

HOMODEI.

Vous y êtes.

RODOLFO.

Chez la femme du podesta!

HOMODEI.

Oui.

RODOLFO.

Celle que j'aime?...

HOMODEI.

S'appelle Catarina Bragadini, femme d'Angelo Malipieri, podesta de Padoue.

RODOLFO.

Est-il possible? Catarina Bragadini, la femme du podesta!

HOMODEI.

Si vous avez peur, il est temps encore, voici la porte ouverte, allez-vous-en.

RODOLFO.

Peur pour moi, non; mais pour elle. Qui est-ce qui me répond de vous?

HOMODEI.

Ce qui vous répond de moi, je vais vous le dire, puisque vous le voulez. Il y a huit jours, à une heure avancée de la nuit, vous passiez sur la place de San-Prodocimo. Vous étiez seul. Vous avez entendu un bruit d'épées et des cris derrière l'église. Vous y avez couru.

RODOLFO.

Oui, et j'ai débarrassé de trois assassins qui l'allaient tuer un homme masqué...

HOMODEI.

Lequel s'en est allé sans vous dire son nom et sans vous remercier. Cet homme masqué, c'était moi. Depuis cette nuit-là, monseigneur Ezzolino, je vous veux du bien. Vous ne me connaissez pas, mais je vous connais. J'ai cherché à vous rapprocher de la femme que vous aimez. C'est de la reconnaissance. Rien de plus. Vous fiez-vous à moi, maintenant?

RODOLFO.

Oh! oui! oh! merci! Je craignais quelque trahison pour elle. J'avais un poids sur le cœur, tu me l'ôtes. Ah! tu es mon ami, mon ami à jamais! Tu fais plus pour moi que je n'ai fait pour toi. Oh! je n'aurais pas vécu plus longtemps sans voir Catarina. Je me serais tué, vois-tu, je me serais damné. Je n'ai sauvé que ta vie; toi, tu sauves mon cœur, tu sauves mon âme!

HOMODEI.

Ainsi vous restez?

RODOLFO.

Si je reste! si je reste! je me fie à toi, te dis-je! Oh! la revoir! elle! une heure, une minute, la revoir! Tu ne comprends donc pas ce que c'est que cela, la revoir? — Où est-elle?

HOMODEI.

Là, dans son oratoire.

RODOLFO.

Où la reverrai-je?

HOMODEI.

Ici.

RODOLFO.

Quand?

HOMODEI.

Dans un quart d'heure.

RODOLFO.

O mon Dieu!

HOMODEI, lui montrant toutes les portes l'une après l'autre

Faites attention. Là, au fond, est la chambre de nuit du podesta. Il dort en ce moment, et rien ne veille à cette heure dans le palais, hors madame Catarina et nous. Je pense que vous ne risquez rien cette nuit. Quant à l'entrée qui nous a servi, je ne puis vous en communiquer le secret

qui n'est connu que de moi seul, mais au matin il sera aisé de vous échapper.

Allant au fond.

— Cela donc est la porte du mari. Quant à vous, seigneur Rodolfo, qui êtes l'amant,

Il montre la fenêtre.

— je ne vous conseille pas d'user de celle-ci, en aucun cas. Quatrevingts pieds à pic, et la rivière au fond. A present, je vous laisse.

RODOLFO.

Vous m'avez dit dans un quart d'heure?

HOMODEI.

Oui.

RODOLFO.

Viendra-t-elle seule?

HOMODEI.

Peut-être que non. Mettez-vous à l'écart quelques instants.

RODOLFO.

Où?

HOMODEI.

Derrière le lit. Ah! tenez, sur le balcon. Vous vous montrerez quand vous le jugerez à propos. Je crois qu'on remue les chaises dans l'oratoire. Madame Catarina va rentrer. Il est temps de nous separer. Adieu.

RODOLFO, *près du balcon.*

Qui que vous soyez, après un tel service, vous pourrez désormais disposer de tout ce qui est à moi, de mon bien, de ma vie!

Il se place sur le balcon, ou il disparait.

HOMODEI, *revenant sur le devant du théâtre.*

A part

Elle n'est plus à vous, monseigneur.

Il regarde si Rodolfo ne le voit plus, puis il tire de sa poitrine une lettre qu'il dépose sur la table Il sort par l'entrée secrète, qui se referme sur lui.

Entrent par la porte de l'oratoire Catarina et Dafne. Catarina en costume de femme noble vénitienne.

SCÈNE III.

CATARINA, DAFNE; RODOLFO, caché sur le balcon.

CATARINA.

Plus d'un mois! sais-tu qu'il y a plus d'un mois, Dafne? Oh! c'est donc fini. Encore si je pouvais dormir, je le verrais peut-être en rêve. Mais je ne dors plus. Où est Reginella?

DAFNE

Elle vient de monter dans sa chambre, où elle s'est mise en prière. Vais-je l'appeler pour qu'elle vienne servir madame?

CATARINA.

Laisse-la servir Dieu. Laisse-la prier. Hélas! moi, cela ne me fait rien de prier.

DAFNE.

Fermerai-je cette fenêtre, madame?

CATARINA.

Cela tient à ce que je souffre trop, vois-tu, ma pauvre Dafne. Il y a pourtant cinq semaines, cinq semaines éternelles que je ne l'ai vu! — Non, ne ferme pas la fenêtre. Cela me rafraîchit un peu. J'ai la tête brûlante. Touche. — Et je ne le verrai plus! Je suis enfermée, gardée, en prison. C'est fini. Pénétrer dans cette chambre, c'est un crime de mort. Oh! je ne voudrais pas même le voir. Le voir ici! je tremble rien que d'y songer. Hélas! mon Dieu, cet amour était donc bien coupable, mon Dieu! Pourquoi est-il revenu à Padoue? Pourquoi me suis-je laissé reprendre à ce bonheur qui devait durer si peu? Je le voyais une heure de temps en temps. Cette heure, si étroite et si vite fermée,

c'était le seul soupirail par où il entrait un peu d'air et de soleil dans ma vie. Maintenant tout est muré. Je ne verrai plus ce visage d'où le jour me venait. Oh! Rodolfo! Dafne, dis-moi la vérité, n'est-ce pas que tu crois bien que je ne le verrai plus?

DAFNE.

Madame...

CATARINA.

Et puis, moi, je ne suis pas comme les autres femmes. Les plaisirs, les fêtes, les distractions, tout cela ne me ferait rien. Moi, Dafne, depuis sept ans, je n'ai dans le cœur qu'une pensée, l'amour; qu'un sentiment, l'amour; qu'un nom, Rodolfo. Quand je regarde en moi-même, j'y trouve Rodolfo, toujours Rodolfo, rien que Rodolfo! Mon âme est faite à son image. Vois-tu, c'est impossible autrement. Voilà sept ans que je l'aime. J'étais toute jeune. Comme on vous marie sans pitié! Par exemple, mon mari, eh bien, je n'ose seulement pas lui parler. Crois-tu que cela fasse une vie bien heureuse? Quelle position que la mienne! Encore si j'avais ma mère!

DAFNE.

Chassez donc toutes ces idées tristes, madame.

CATARINA.

Oh! par des soirées pareilles, Dafne, nous avons passé, lui et moi, de bien douces heures. Est-ce que c'est coupable, tout ce que je te dis là de lui? Non, n'est-ce pas? Allons, mon chagrin t'afflige, je ne veux pas te faire de peine. Va dormir. Va retrouver Reginella.

DAFNE.

Est-ce que madame?...

CATARINA.

Oui, je me déferai seule. Dors bien, ma bonne Dafne. Va.

DAFNE.

Que le ciel vous garde cette nuit, madame!

Elle sort par la porte de l'oratoire.

SCÈNE IV.

CATARINA; RODOLFO, d'abord sur le balcon.

CATARINA, seule.

Il y avait une chanson qu'il chantait. Il la chantait à mes pieds avec une voix si douce! Oh! il y a des moments où je voudrais le voir. Je donnerais mon sang pour cela! Ce couplet surtout qu'il m'adressait.

Elle prend la guitare.

— Voici l'air, je crois.

Elle joue quelques mesures d'une musique mélancolique.

— Je voudrais me rappeler les paroles. Oh! je vendrais mon âme pour les lui entendre chanter, à lui, encore une fois! sans le voir, de là-bas, d'aussi loin qu'on voudrait. Mais sa voix! entendre sa voix?

RODOLFO, du balcon où il est caché.

Il chante.

Mon âme à ton cœur s'est donnée,
Je n'existe qu'à ton côté;
Car une même destinée
Nous joint d'un lien enchanté;
Toi l'harmonie, et moi la lyre;
Moi l'arbuste, et toi le zéphire;
Moi la lèvre, et toi le sourire;
Moi l'amour, et toi la beauté!

CATARINA, laissant tomber la guitare.

Ciel!

RODOLFO, continuant, toujours caché.

Tandis que l'heure
S'en va fuyant,
Mon chant qui pleure
Dans l'ombre effleure
Ton front riant.

CATARINA.

Rodolfo!

RODOLFO, *paraissant et jetant son manteau sur le balcon derrière lui.*

Catarina!

Il vient tomber à ses pieds.

CATARINA.

Vous êtes ici? Comment! vous êtes ici? Oh Dieu! je meurs de joie et d'épouvante! Rodolfo! savez-vous où vous êtes? Est-ce que vous vous figurez que vous êtes ici dans une chambre comme une autre, malheureux? vous risquez votre tête!

RODOLFO.

Que m'importe! Je serais mort de ne plus vous voir, j'aime mieux mourir pour vous avoir revue.

CATARINA.

Tu as bien fait. Eh bien, oui, tu as eu raison de venir. Ma tête aussi est risquée. Je te revois, qu'importe le reste! Une heure avec toi, et ensuite que ce plafond croule s'il veut!

RODOLFO.

D'ailleurs le ciel nous protégera, tout dort dans le palais, il n'y a pas de raison pour que je ne sorte pas comme je suis entré.

CATARINA.

Comment as-tu fait?

RODOLFO.

C'est un homme auquel j'ai sauvé la vie. Je vous expliquerai cela. Je suis sûr des moyens que j'ai employés.

CATARINA.

N'est-ce pas? oh! si tu es sûr, cela suffit. Oh! Dieu! mais regarde-moi donc, que je te voie!

RODOLFO.

Catarina!

CATARINA.

Oh! ne pensons plus qu'à nous, toi à moi, moi à toi. Tu me trouves bien changée, n'est-ce pas? Je vais t'en dire la raison, c'est que depuis cinq semaines je n'ai fait que pleurer. Et toi, qu'as-tu fait tout ce temps-là? As-tu été bien triste au moins? Quel effet cela t'a-t-il fait, cette séparation? Dis-moi cela. Parle-moi. Je veux que tu me parles.

RODOLFO.

O Catarina! être séparé de toi, c'est avoir les ténèbres sur les yeux, le vide au cœur! c'est sentir qu'on meurt un peu chaque jour! c'est être sans lampe dans un cachot, sans étoile dans la nuit! c'est ne plus vivre, ne plus penser, ne plus savoir rien! Ce que j'ai fait, dis-tu? Je l'ignore. Ce que j'ai senti, le voilà.

CATARINA.

Eh bien, moi aussi! eh bien, moi aussi! eh bien, moi aussi! Oh! je vois que nos cœurs n'ont pas été séparés. Il faut que je te dise bien des choses. Par où commencer? On m'a enfermée. Je ne puis plus sortir. J'ai bien souffert. Vois-tu, il ne faut pas t'étonner si je n'ai pas tout de suite sauté à ton cou, c'est que j'ai été saisie. Oh! Dieu! quand j'ai entendu ta voix, je ne puis pas te dire, je ne savais plus où j'étais. Voyons, assieds-toi là, tu sais? comme autrefois. Parlons bas seulement. Tu resteras jusqu'au matin. Dafne te fera sortir. Oh! quelles heures délicieuses! Eh bien, maintenant, je n'ai plus peur du tout, tu m'as pleinement rassurée. Oh! je suis joyeuse de te voir. Toi ou le paradis, je choisirai toi. Tu demanderas à Dafne comme j'ai pleuré! Elle a bien eu soin de moi la pauvre fille. Tu la remercieras. Et Reginella aussi. Mais dis-moi, tu as donc découvert mon nom? Oh! tu n'es embarrassé de rien, toi. Je ne sais pas ce que tu ne ferais pas quand tu veux une chose. Oh! dis, auras-tu moyen de revenir?

RODOLFO.

Oui. Et comment vivrais-je sans cela? Catarina, je t'écoute avec ravissement. Oh! ne crains rien. Vois comme cette nuit est calme. Tout est amour en nous, tout est repos

autour de nous. Deux âmes comme les nôtres qui s'épanchent l'une dans l'autre, Catarina, c'est quelque chose de limpide et de sacré que Dieu ne voudrait pas troubler! Je t'aime, tu m'aimes, et Dieu nous voit! Il n'y a que nous trois d'éveillés à cette heure. Ne crains rien.

CATARINA.

Non. Et puis il y a des moments où l'on oublie tout. On est heureux, on est ébloui l'un de l'autre. Vois, Rodolfo; séparés, je ne suis qu'une pauvre femme prisonnière, tu n'es qu'un pauvre homme banni; ensemble, nous ferions envie aux anges! Oh! non, ils ne sont pas tant au ciel que nous. Rodolfo, on ne meurt pas de joie, car je serais morte. Tout est mêlé dans ma tête. Je t'ai fait mille questions tout à l'heure, je ne puis plus me rappeler un mot de ce que je t'ai dit. T'en souviens-tu, toi, seulement? Quoi! ce n'est pas un rêve? Vraiment, tu es là, toi!

RODOLFO

Pauvre amie!

CATARINA.

Non, tiens, ne me parle pas, laisse-moi rassembler mes idées, laisse-moi te regarder, mon âme! laisse-moi penser que tu es là Tout à l'heure je te répondrai. On a des moments comme cela, tu sais, où l'on veut regarder l'homme qu'on aime et lui dire: Tais-toi, je te regarde! tais-toi, je t'aime! tais-toi, je suis heureuse!

Il lui baise la main Elle se retourne et aperçoit la lettre qui est sur la table.

— Qu'est-ce que c'est que cela? O mon Dieu! Voici un papier qui me réveille! Une lettre! Est-ce toi qui as mis cette lettre là?

RODOLFO.

Non. Mais c'est sans doute l'homme qui est venu avec moi.

CATARINA.

Il est venu un homme avec toi! Qui? Voyons! Qu'est-ce que c'est que cette lettre?

Elle décachette avidement la lettre et lit.

— « Il y a des gens qui ne s'enivrent que de vin de Chypre. Il y en a d'autres qui ne jouissent que de la vengeance raffinée. Madame, un sbire qui aime est bien petit, un sbire qui se venge est bien grand. » —

RODOLFO.

Grand Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire?

CATARINA.

Je connais l'écriture. C'est un infâme qui a osé m'aimer, et me le dire, et venir un jour chez moi, à Venise, et que j'ai fait chasser. Cet homme s'appelle Homodei.

RODOLFO.

En effet.

CATARINA.

C'est un espion du conseil des Dix.

RODOLFO.

Ciel !

CATARINA.

Nous sommes perdus ! Il y a un piége, et nous y sommes pris.

Elle va au balcon et regarde.

— Ah ! Dieu !

RODOLFO.

Quoi ?

CATARINA.

Éteins ce flambeau. Vite !

RODOLFO, *éteignant le flambeau.*

Qu'as-tu ?

CATARINA.

La galerie qui donne sur le pont Molino...

RODOLFO.

Eh bien?

CATARINA.

Je viens d'y voir paraître et disparaître une lumière.

RODOLFO.

Misérable insensé que je suis! Catarina, la cause de ta perte, c'est moi!

CATARINA.

Rodolfo, je serais venue à toi comme tu es venu à moi.

Prêtant l'oreille à la petite porte du fond.

— Silence! Écoutons. — Je crois entendre du bruit dans le corridor. Oui, on ouvre une porte, on marche! — Par où es-tu entré?

RODOLFO.

Par une porte masquée, là, que ce démon a refermée.

CATARINA.

Que faire?

RODOLFO.

Cette porte?...

CATARINA.

Donne chez mon mari!

RODOLFO.

La fenêtre?

CATARINA.

Un abîme!

RODOLFO.

Cette porte-ci?

CATARINA.

C'est mon oratoire, où il n'y a pas d'issue. Aucun moyen de fuir. C'est égal, entres-y.

Elle ouvre l'oratoire, Rodolfo s'y précipite. Elle referme la porte.

Restée seule.

— Fermons-la à double tour.

Elle prend la clef, qu'elle cache dans sa poitrine.

— Qui sait ce qui va arriver? Il voudrait peut-être me porter secours. Il sortirait, il se perdrait.

Elle va à la petite porte du fond.

— Je n'entends plus rien. Si, on marche. On s'arrête. Pour écouter sans doute. Ah! mon Dieu! feignons toujours de dormir.

Elle quitte sa robe de surtout et se jette sur le lit.

— Ah! mon Dieu! je tremble. On met une clef dans la serrure. Oh! je ne veux pas voir ce qui va entrer!

Elle ferme les rideaux du lit La porte s'ouvre

SCÈNE V.

CATARINA, LA TISBE.

Entre la Tisbe, pâle, une lampe à la main. Elle avance à pas lents, regardant autour d'elle. Arrivée à la table, elle examine le flambeau qu'on vient d'éteindre.

LA TISBE.

Le flambeau fume encore.

Elle se tourne, aperçoit le lit, y court et tire le rideau.

— Elle est seule. Elle fait semblant de dormir.

Elle se met à faire le tour de la chambre, examinant les portes et le mur.

— Ceci est la porte du mari.

Heurtant du revers de la main sur la porte de l'oratoire qui est masquée dans la tenture.

— Il y a ici une porte.

Catarina s'est dressée sur son séant et la regarde faire avec stupeur.

CATARINA.

Qu'est-ce que c'est que ceci?

LA TISBE.

Ceci ? ce que c'est ? Tenez, je vais vous le dire. C'est la maîtresse du podesta qui tient dans ses mains la femme du podesta.

CATARINA.

Ciel !

LA TISBE.

Ce que c'est que ceci, madame ? C'est une comédienne, une fille de théâtre, une baladine, comme vous nous appelez, qui tient dans ses mains, je viens de vous le dire; une grande dame, une femme mariée, une femme respectée,

une vertu! qui la tient dans ses mains, dans ses ongles, dans ses dents! qui peut en faire ce qu'elle voudra, de cette grande dame, de cette bonne renommée dorée, et qui va la déchirer, la mettre en pièces, la mettre en lambeaux, la mettre en morceaux! Ah! mesdames les grandes dames, je ne sais pas ce qui va arriver, mais ce qui est sûr, c'est que j'en ai une là sous mes pieds, une de vous autres! et que je ne la lâcherai pas! et qu'elle peut être tranquille! et qu'il aurait mieux valu pour elle la foudre sur sa tête que mon visage devant le sien! Dites donc, madame, je vous trouve hardie d'oser lever les yeux sur moi quand vous avez un amant chez vous!

CATARINA.

Madame...

LA TISBE.

Caché!

CATARINA.

Vous vous trompez!

LA TISBE.

Ah! tenez, ne niez pas. Il était là! Vos places sont encore marquées par vos fauteuils. Vous auriez dû les déranger au moins. Et que vous disiez-vous? Mille choses tendres, n'est-ce pas? mille choses charmantes, n'est-ce pas? Je t'aime! je t'adore! je suis à toi!... — Ah! ne me touchez pas, madame!

CATARINA.

Je ne puis comprendre...

LA TISBE.

Et vous ne valez pas mieux que nous, mesdames! Ce que nous disons tout haut à un homme en plein jour, vous le lui balbutiez honteusement la nuit. Il n'y a que les heures de changées! Nous vous prenons vos maris, vous nous prenez nos amants. C'est une lutte. Fort bien. Luttons! Ah! fard, hypocrisie, trahisons, vertus singées, fausses femmes que vous êtes! Non, pardieu! vous ne nous valez

pas! Nous ne trompons personne, nous! Vous, vous trompez le monde, vous trompez vos familles, vous trompez vos maris, vous tromperiez le bon Dieu, si vous pouviez! Oh! les vertueuses femmes qui passent voilées dans les rues! Elles vont à l'église, rangez-vous donc! inclinez-vous donc! prosternez-vous donc! Non, ne vous rangez pas, ne vous inclinez pas, ne vous prosternez pas, allez droit à elles, arrachez le voile, derrière le voile il y a un masque, arrachez le masque, derrière le masque il y a une bouche qui ment! Oh! cela m'est égal, je suis la maîtresse du podesta, et vous êtes sa femme, et je veux vous perdre!

CATARINA.

Grand Dieu! madame...

LA TISBE.

Où est-il?

CATARINA.

Qui?

LA TISBE.

Lui!

CATARINA.

Je suis seule ici. Vraiment seule. Toute seule. Je ne comprends rien à ce que vous me demandez. Je ne vous connais pas, mais vos paroles me glacent d'épouvante, madame! Je ne sais pas ce que j'ai fait contre vous. Je ne puis croire que vous ayez un intérêt dans tout ceci.

LA TISBE.

Si j'ai un intérêt dans ceci! Je le crois bien, que j'en ai un! Vous en doutez, vous! Ces femmes vertueuses sont incroyables! Est-ce que je vous parlerais comme je viens de vous parler, si je n'avais pas la rage au cœur? Qu'est-ce que cela me fait, à moi, tout ce que je vous ai dit? Qu'est-ce que cela me fait que vous soyez une grande dame et que je sois une comédienne! Cela m'est bien égal, je suis aussi belle que vous! J'ai la haine dans le cœur, te dis-je, et je t'insulte comme je peux! Où est cet homme? Le nom de

cet homme? Je veux voir cet homme! Oh! quand je pense qu'elle faisait semblant de dormir! Véritablement c'est infâme!

CATARINA.

Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que je vais devenir? Au nom du ciel, madame! si vous saviez...

LA TISBE.

Je sais qu'il y a là une porte! je suis sûre qu'il est là!

CATARINA.

C'est mon oratoire, madame. Rien autre chose. Il n'y a personne, je vous le jure. Si vous saviez! on vous a trompée sur mon compte. Je vis retirée, isolée, cachée à tous les yeux.

LA TISBE.

Le voile!

CATARINA.

C'est mon oratoire, je vous assure. Il n'y a là que mon prie-Dieu et mon livre d'heures.

LA TISBE.

Le masque!

CATARINA.

Je vous jure qu'il n'y a personne de caché là, madame!

LA TISBE.

La bouche qui ment!

CATARINA.

Madame...

LA TISBE.

C'est bien cela. Mais êtes-vous folle de me parler ainsi et d'avoir l'air d'une coupable qui a peur! Vous ne niez pas avec assez d'assurance. Allons, redressez-vous, madame, mettez-vous en colère, si vous l'osez, et faites donc la femme innocente!

Elle aperçoit tout à coup le manteau, qui est à terre près du balcon, elle y court et le ramasse.

— Ah! tenez, cela n'est plus possible. Voici le manteau.

CATARINA.

Ciel!

LA TISBE.

Non, ce n'est pas un manteau, n'est-ce pas? Ce n'est pas un manteau d'homme? Malheureusement, on ne peut reconnaître à qui il appartient, tous ces manteaux-là se ressemblent. Allons, prenez garde à vous, dites-moi le nom de cet homme!

CATARINA

Je ne sais ce que vous voulez dire.

LA TISBE.

C'est votre oratoire, cela? Eh bien, ouvrez-le-moi.

CATARINA.

Pourquoi?

LA TISBE.

Je veux prier Dieu aussi. Ouvrez!

CATARINA.

J'en ai perdu la clef.

LA TISBE.

Ouvrez donc!

CATARINA.

Je ne sais pas qui a la clef.

LA TISBE.

Ah! c'est votre mari qui l'a! — Monseigneur Angelo Angelo! Angelo!

Elle veut courir à la porte du fond, Catarina se jette devant et la retient.

CATARINA.

Non! vous n'irez pas à cette porte! Non, vous n'irez pas!

ANGELO.

Je ne vous ai rien fait. Je ne vois pas du tout ce que vous avez contre moi. Vous ne me perdrez pas, madame. Vous aurez pitié de moi. Arrêtez un instant. Vous allez voir. Je vais vous expliquer. Un instant, seulement Depuis que vous êtes là, je suis tout étourdie, tout effrayée, et puis vos paroles, tout ce que vous avez dit, je suis vraiment troublée, je n'ai pas tout compris, vous m'avez dit que vous étiez une comédienne, que j'étais une grande dame, je ne sais plus. Je vous jure qu'il n'y a personne là. Vous ne m'avez pas parlé de ce sbire; je suis sûre cependant que c'est lui qui est cause de tout. C'est un homme affreux, qui vous trompe. Un espion. On ne croit pas un espion! Oh! écoutez-moi un instant. Entre femmes, on ne se refuse pas un instant. Un homme que je prierais ne serait pas si bon. Mais vous, ayez pitié. Vous êtes trop belle pour être méchante. Je vous disais donc que c'est ce misérable homme, cet espion, ce sbire. Il suffit de s'entendre, vous auriez regret ensuite d'avoir causé ma mort. N'éveillez pas mon mari. Il me ferait mourir. Si vous saviez ma position, vous me plaindriez. Je ne suis pas coupable, pas très coupable, vraiment. J'ai peut-être fait quelque imprudence, mais c'est que je n'ai plus ma mère. Je vous avoue que je n'ai plus ma mère. Oh! ayez pitié de moi, n'allez pas à cette porte, je vous en prie, je vous en prie, je vous en prie!

LA TISBE.

C'est fini! Non! je n'écoute plus rien! Monseigneur! monseigneur!

CATARINA.

Arrêtez! Ah! Dieu! Ah! arrêtez! Vous ne savez donc pas qu'il va me tuer! Laissez-moi au moins un instant, encore un petit instant, pour prier Dieu! Non, je ne sortirai pas d'ici. Voyez-vous, je vais me mettre à genoux là...

Lui montrant le crucifix de cuivre au-dessus du prie-Dieu

— devant ce crucifix.

L'œil de la Tisbe s'attache au crucifix.

— Oh! tenez, par grâce, priez à côté de moi. Voulez-vous, dites? Et puis après, si vous voulez toujours ma mort, si le bon Dieu vous laisse cette pensée-là, vous ferez ce que vous voudrez.

LA TISBE.

Elle se précipite sur le crucifix et l'arrache du mur.

Qu'est-ce que c'est que ce crucifix? D'où vous vient-il? D'où le tenez-vous? Qui vous l'a donné?

CATARINA.

Quoi? ce crucifix? Oh! je suis anéantie! Oh! cela ne vous sert à rien de me faire des questions sur ce crucifix!

LA TISBE.

Comment est-il en vos mains? dites vite!

Le flambeau est resté sur une crédence près du balcon. La Tisbe s'en approche et examine le crucifix. Catarina la suit.

CATARINA.

Eh bien, c'est une femme. Vous regardez le nom qui est au bas. C'est un nom que je ne connais pas, *Tisbe*, je crois. C'est une pauvre femme qu'on voulait faire mourir. J'ai demandé sa grâce, moi. Comme c'était mon père, il me l'a accordée. A Brescia. J'étais tout enfant. Oh! ne me perdez pas, ayez pitié de moi, madame! Alors la femme m'a donné ce crucifix, en me disant qu'il me porterait bonheur. Voilà tout. Je vous jure que voilà bien tout. Mais qu'est-ce que cela vous fait? A quoi bon me faire dire des choses inutiles? Oh! je suis épuisée!

TISBE, *à part.*

Ciel! O ma mère!

La porte du fond s'ouvre. Angelo paraît, vêtu d'une robe de nuit.

CATARINA, *revenant sur le devant du théâtre.*

Mon mari! Je suis perdue!

SCÈNE VI.

CATARINA, LA TISBE, ANGELO.

ANGELO, *sans voir la Tisbe, qui est restée près du balcon.*

Qu'est-ce que cela signifie, madame? Il me semble que je viens d'entendre du bruit chez vous.

CATARINA.

Monsieur...

ANGELO.

Comment se fait-il que vous ne soyez pas couchée à cette heure?

CATARINA.

C'est que...

ANGELO

Mon Dieu, vous êtes toute tremblante. Il y a quelqu'un chez vous, madame!

LA TISBE, *s'avançant du fond du théâtre.*

Oui, monseigneur. Moi.

ANGELO.

Vous, Tisbe!

LA TISBE.

Oui, moi.

ANGELO.

Vous ici? au milieu de la nuit! Comment se fait-il que vous soyez ici, que vous y soyez à cette heure, et que madame...

LA TISBE.

Soit toute tremblante? Je vais vous dire cela, monseigneur. Écoutez-moi. La chose en vaut la peine.

CATARINA, *à part.*

Allons! c'est fini.

LA TISBE.

Voici, en deux mots. Vous deviez être assassiné demain matin.

ANGELO.

Moi!

LA TISBE.

En vous rendant de votre palais au mien. Vous savez que le matin vous sortez ordinairement seul. J'en ai reçu l'avis cette nuit même, et je suis venue en toute hâte avertir madame qu'elle eût à vous empêcher de sortir demain. Voilà pourquoi je suis ici, pourquoi j'y suis au milieu de la nuit, et pourquoi madame est toute tremblante.

CATARINA, *à part.*

Grand Dieu! qu'est-ce que c'est que cette femme?

ANGELO.

Est-il possible? Eh bien, cela ne m'étonne pas. Vous voyez que j'avais bien raison quand je vous parlais des dangers qui m'entourent. Qui vous a donné cet avis?

LA TISBE.

Un homme inconnu, qui a commencé par me faire promettre que je le laisserais évader. J'ai tenu ma promesse.

ANGELO.

Vous avez eu tort. On promet, mais on fait arrêter. Comment avez-vous pu entrer au palais?

LA TISBE.

L'homme m'y a fait entrer. Il a trouvé moyen d'ouvrir une petite porte qui est sous le pont Molino.

ANGELO.

Voyez-vous cela! Et pour pénétrer jusqu'ici?

LA TISBE.

Eh bien, et cette clef que vous m'avez donnée vous-même?

ANGELO.

Il me semble que je ne vous avais pas dit qu'elle ouvrît cette chambre.

LA TISBE.

Si vraiment. C'est que vous ne vous en souvenez pas.

ANGELO, apercevant le manteau.

Qu'est-ce que c'est que ce manteau?

LA TISBE.

C'est un manteau que l'homme m'a prêté pour entrer dans le palais. J'avais aussi le chapeau, je ne sais plus ce que j'en ai fait.

ANGELO.

Penser que de pareils hommes entrent comme ils veulent chez moi! Quelle vie que la mienne! J'ai toujours un pan de ma robe pris dans quelque piége. Et dites-moi, Tisbe...

LA TISBE.

Ah! remettez à demain les autres questions, monseigneur, je vous prie. Pour cette nuit on vous sauve la vie, vous devez être content. Vous ne nous remerciez seulement pas, madame et moi.

ANGELO.

Pardon, Tisbe.

LA TISBE.

Ma litière est en bas qui m'attend. Me donnerez-vous la main jusque-là? Laissons dormir madame à présent.

ANGELO.

Je suis à vos ordres, dona Tisbe. Passons par mon appartement, s'il vous plaît, que je prenne mon épée.

Allant à la grande porte du fond.

— Holà ! des flambeaux !

LA TISBE.

Elle prend Catarina à part sur le devant du théâtre.

Faites-le évader tout de suite. Par où je suis venue. Voici la clef.

Se tournant vers l'oratoire.

— Oh ! cette porte ! Oh ! que je souffre ! Ne pas même savoir réellement si c'est lui !

ANGELO, *qui revient.*

Je vous attends, madame.

LA TISBE, *à part.*

Oh ! si je pouvais seulement le voir passer ! Aucun moyen ! Il faut s'en aller ! Oh !...

A Angelo.

Allons ! venez, monseigneur.

CATARINA, *les regardant sortir.*

C'est donc un rêve !

TROISIÈME JOURNÉE

LE BLANC POUR LE NOIR

PREMIÈRE PARTIE

L'intérieur d'une masure. Quelques meubles grossiers. Un panier de jonc à demi tressé dans un coin. Au fond, une porte. Dans l'angle à gauche, une fenêtre à demi fermée par un volet vermoulu. Du même côté, une espèce de longue fenêtre tout à fait fermée. Du côté opposé, une porte, une cheminée haute qui occupe l'angle à droite. A côté de la longue ouverture fermée, des cordes, des claies dressées contre le mur, un tas de grosses pierres.

SCÈNE PREMIÈRE.

HOMODEI, ORDELAFO.

ORDELAFO.

Vois-tu, Homodei, c'est par cette fenêtre.

Il lui montre la longue ouverture fermée.

La rivière coule dessous. Toutes les fois que le podesta ou la sérénissime seigneurie veulent se défaire de quelqu'un, on apporte ici le quidam, mort ou vif, on l'attache sur une claie, on met quatre bonnes pierres aux quatre coins, et puis on jette le tout par cette fenêtre. Le fleuve se charge du reste. A Venise vous avez le canal Orfano, à Padoue nous avons la Brenta. Comment ! tu ne connaissais pas cette maison-ci ?

HOMODEI.

Je suis assez nouveau venu en cette ville. Je ne connais pas encore tous les usages. Au reste cette maison est fort

bien située pour ce que je veux faire. Dans un lieu désert, et sur le chemin que la Reginella suivra en retournant au palais.

ORDELAFO.

Qu'est-ce que c'est que la Reginella ?

HOMODEI.

C'est bon ! c'est bon ! réponds seulement. — Qui habite cette maison ?

ORDELAFO.

Deux espèces de dogues à face humaine, qu'on appelle l'un Orfeo, l'autre Gaboardo. Tu vas les voir rentrer tout à l'heure.

HOMODEI.

Que font-ils ici, ces deux hommes ?

ORDELAFO.

Les exécutions de nuit, les disparitions de corps morts, tout ce courant d'affaires secrètes qui suit les eaux de la Brenta. — Mais reprenons. Tu me disais donc que la chose avait manqué.

HOMODEI.

Oui.

ORDELAFO.

Aussi quelle folie d'aller t'imaginer qu'il suffisait de lâcher une femme là dedans !

HOMODEI.

Tu ne sais ce que tu dis. Quand on a une idée qui peut tuer quelqu'un, la meilleure lame qu'on y puisse emmancher, c'est la jalousie d'une femme. Ah ! d'ordinaire les femmes se vengent. Je ne comprends pas ce qui a passé par la tête de celle-ci. Qu'on ne me parle plus des comédiennes pour savoir donner un coup de couteau. Toute leur tragédie s'en va sur le théâtre.

ORDELAFO.

A ta place j'aurais été tout bonnement au podesta et je lui aurais dit : Votre femme...

HOMODEI.

A ma place tu n'aurais pas été tout bonnement au podesta, et tu ne lui aurais pas dit : Votre femme ; car tu sais aussi bien que moi que l'illustrissime conseil des Dix nous interdit à tous tant que nous sommes, à moi aussi bien qu'à toi, d'avoir quelque rapport que ce soit avec le podesta, jusqu'au jour où nous sommes chargés de l'arrêter. Tu sais fort bien que je ne peux ni parler au podesta, ni lui écrire, sous peine de la vie, et que je suis surveillé. Qui sait? c'est peut-être toi qui me surveilles.

ORDELAFO.

Homodei, nous sommes amis!

HOMODEI.

Raison de plus. Je ne suis pas censé me défier de toi.

ORDELAFO.

Oh! mon bon ami Homodei!

HOMODEI.

Mais je m'en défie, vois-tu!

ORDELAFO.

Je ne sais pas ce que je t'ai fait.

HOMODEI.

Rien. De sottes questions, voilà tout. Et puis je ne suis pas de bonne humeur. Allons, nous sommes amis. Donne-moi la main.

ORDELAFO.

Ainsi tu renonces à ta vengeance?

HOMODEI.

A ma vie plutôt! Ordelafo, tu n'as jamais aimé une

femme, toi, tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer une femme, et qu'elle vous chasse, et qu'elle vous humilie, et qu'elle vous soufflette tout haut avec votre nom en vous appelant espion quand vous êtes espion! Oh! alors ce qu'on sent pour cette femme, pour cette Catarina, vois-tu, ce n'est pas de l'amour, ce n'est pas de la haine, c'est un amour qui hait! Passion terrible, ardente, altérée, qui ne boit qu'à une coupe, la vengeance! Je me vengerai de cette femme, je saisirai cette femme, je traînerai cette femme par les pieds dans le sépulcre, je ferai cela, Ordelafo!

ORDELAFO.

Ton plan a manqué. Comment feras-tu?

HOMODEI.

J'ai déjà une autre idée.

Il va à la fenêtre du fond.

Tiens, justement, Ordelafo! tu vas m'aider. Approche ici. — Vois-tu une femme en mante rouge, là-bas, qui se dirige vers nous?

ORDELAFO.

Eh bien?

HOMODEI.

Sors sans faire semblant de rien. Quand tu seras près de cette femme, tu la laisseras passer, et puis tu la suivras tout doucement. Lorsqu'elle sera devant la maison, — tu auras soin de laisser la porte tout contre, tu pousseras brusquement la femme contre la porte. La porte cèdera, et je t'aiderai à faire entrer la femme dans la maison. Le reste me regarde.

ORDELAFO.

C'est dit.

HOMODEI.

Tout est parfaitement désert.

Il regarde.

Non, personne. Si elle crie, elle criera. Va.

Ordelafo sort.

HOMODEI, resté seul.

Cette maison est vraiment bien située. On tuerait le pape ici sans être entendu d'un chrétien.

Bruit de pas à la porte. Elle s'ouvre, et laisse voir Reginella, bâillonnée avec un mouchoir, qu'Ordelafo pousse dans la maison.

SCÈNE II.

HOMODEI, ORDELAFO, REGINELLA.

ORDELAFO.

Je l'ai bâillonnée pour plus de précaution.

HOMODEI, ôtant le bâillon.

Tu as bien fait.

REGINELLA, effarée.

O ciel, messeigneurs !

HOMODEI.

Allons, pas de frayeur. Cela m'ennuie. Calme-toi et réponds. Puisque tu me connais, tu ne peux pas avoir peur. Tu sais bien, je t'ai déjà parlé hier. C'est moi. Je ne t'ai pas fait de mal, ainsi ! — Tu t'appelles Reginella. C'est toi qui conduisais le seigneur Rodolfo aux rendez-vous que lui donnait madame Catarina dans le vieux palais Magaruffi. Ce matin, il y a une heure, le Rodolfo t'a rencontrée près du pont Altina, pas loin d'ici. Il t'a remis une lettre pour ta maîtresse.

REGINELLA.

Monseigneur...

HOMODEI.

Donne-moi cette lettre.

REGINELLA.

La voici.

HOMODEI.

C'est bien.

Il décachette la lettre.

REGINELLA.

Vous brisez le cachet, monseigneur.

HOMODEI.

Je ne sais pas pourquoi tu m'appelles monseigneur. Je suis un espion. C'est de la peur bête, qui ne me flatte pas.

Il lit la lettre.

Cela suffit. — Il n'a pas signé. C'est dommage. Il faudra trouver un moyen de faire savoir le nom au podesta.

Bruit d'une clef dans la serrure. Entre un homme vêtu de gris Cheveux gris, grosses mains, face terreuse Tout l'homme couleur de cendre.

HOMODEI.

Quel est cet homme?

ORDELAFO.

C'est un des deux dogues dont je t'ai parlé. Celui-ci répond au nom d'Orfeo. L'autre ne va pas tarder à rentrer. Comme cela veille la nuit, cela dort le jour.

L'homme s'approche d'Homodei et le regarde d'un air farouche.

Fais-toi reconnaître de lui.

Homodei entr'ouvre sa robe. A la vue des trois lettres, l'homme porte la main à son bonnet.

ORDELAFO, à l'homme.

Va coucher!

L'homme se retire dans un coin sans dire une parole.

HOMODEI.

Y a-t-il une autre sortie à cette maison?

ORDELAFO.

Oui. Par là. Cela donne sur la rue de Scalona.

HOMODEI.

Sors par là avec cette fille, et promène-la toute la journée.

Sortent Ordelafo et Reginella par la porte indiquée.

L'homme est toujours au fond dans l'ombre, assis près d'un panier qu'il tresse.

Homodei, à part.

Voici déjà un grand pas de fait. Mais cette lettre! Comment la faire parvenir au Malipieri? comment lui faire savoir le nom de Rodolfo? En attendant il ne faut pas garder cette lettre sur moi. Où pourrais-je la déposer sûrement?

Apercevant une table à tiroir.

Ce tiroir ferme-t-il? Oui. Bien.

Il met la lettre dans le tiroir et en prend la clef.

Orfeo!

L'homme se lève et s'approche.

Ne t'appelles-tu pas Orfeo? je vais sortir. Veillez bien la nuit prochaine, ton compagnon et toi. Il serait possible qu'on vous apportât quelqu'un à faire disparaître. Une femme.

ORFEO.

La Brenta est là.

Il retourne au fond du théâtre.

HOMODEI, se rasseyant.

Oh! ne pouvoir écrire au podesta, ni lui parler, quelle gêne! Comme cela simplifierait la chose!

Il appuie son coude sur la table et la tête sur sa main, comme un homme qui pense profondément.

A ce moment on voit paraître le visage de Rodolfo à la croisée du fond.

RODOLFO, du dehors, regardant dans la masure.

Il me semble que voilà un homme qui ressemble...

Il entr'ouvre un peu plus le volet.

Je ne me trompe pas. C'est lui. C'est ce misérable Homodei! Ah! il est là!

Il referme le volet et disparaît.

HOMODEI, se levant.

Allons, il faut trouver un moyen de prévenir le podesta. — Ah! la clef du tiroir. L'ai-je? Oui. Bien.

Il sort par la porte du fond qui se referme sur lui.

Bruit de voix au dehors.

PREMIÈRE VOIX.

Défends-toi, misérable!

DEUXIÈME VOIX.

Qu'est-ce que c'est, monsieur?

PREMIÈRE VOIX.

Défends-toi te dis-je!

DEUXIÈME VOIX.

Monsieur Rodolfo! ..

PREMIÈRE VOIX.

Défends-toi donc, infâme! ou je te tue comme un chien!

On entend un choc d'épées.

ORFEO, qui est resté seul dans la masure, levant un peu la tête.

Il me paraît qu'on tue quelqu'un par là.

Il se remet à tresser son panier.

DEUXIÈME VOIX.

Ah!...

PREMIERE VOIX.

Homodei! tu me dois ta vie, paie-la-moi!

DEUXIÈME VOIX.

Ah!

Le bruit cesse. Quelqu'un s'éloigne.

ORFEO, tressant toujours son panier.

Il y en a un de mort.

Plusieurs coups violents à la porte.

ORFEO.

Qui va là?

UNE VOIX, du dehors.

Moi. Ouvre.

ORFEO.

Ah! c'est toi, Gaboardo.

Il va ouvrir. Entre Gaboardo portant Homodei dont les jambes traînent Gaboardo est pareil à Orfeo.

SCÈNE III.

ORFEO, GABOARDO, HOMODEI.

ORFEO, examinant Homodei.

Tiens! c'est celui de tout à l'heure.

GABOARDO.

C'est un jeune gentilhomme qui l'a tué, et qui s'en est allé à grands pas quand je suis arrivé. Un beau jeune homme ma foi.

ORFEO.

Est-il tout à fait mort?

GABOARDO.

Il en a l'air.

ORFEO.

Secoue-le donc un peu. — Mais il n'a presque pas coulé de sang de la blessure.

GABOARDO.

Elle n'en est pas meilleure

HOMODEI, ouvrant les yeux.

Oh! — Où suis-je? Ah! j'étouffe! C'est toi, Orfeo! C'est ton compagnon, cela? — Oh! — Prenez ma bourse, là, dans ma poche. Elle est pour vous.

Orfeo le fouille.

GABOARDO, à Orfeo.

Ne te donne pas la peine. Je l'ai déjà prise.

HOMODEI.

J'entends que tu l'as déjà prise. C'est bien. Tu parais

intelligent. Je vais t'expliquer, à toi, ce qu'il faut faire. Il y a une clef aussi dans ma poche. — Oh! tu me fais mal. — C'est égal, prends-la. Bien. C'est la clef de ce tiroir. Va l'ouvrir. Comment t'appelles-tu?

GABOARDO.

Gaboardo.

HOMODEI.

Gaboardo. Bien. Ouvre le tiroir. Il y a un papier. Apporte-le. Bien. Il faudra l'aller porter au podesta, ce papier. Entends-tu? comprends-tu? Au podesta. Ce papier. Oh! je suis mort. Quelque chose pour écrire.

ORFEO.

Écrire! qu'est-ce que c'est que cela?

GABOARDO.

Nous n'avons rien.

HOMODEI, avec rage.

Rien pour écrire! Ah! —

Il retombe, puis se relève.

Eh bien, écoutez. Écoute, Gaboardo. Vous irez trouver le podesta, monseigneur Malipieri, avec ce papier, qui est une lettre. Vous entendez? Il vous donnera cent sequins d'or. Vous entendez! Vous lui direz, au podesta, que cette lettre est adressée à sa femme, par un amant de sa femme... — oh! j'étouffe! — nommé Rodolfo. Qui s'appelle Rodolfo. Dont le nom est Rodolfo. Retenez bien cela. — Oh! je vais mourir, mais ma vengeance reste dehors. Oh! si c'est vous qui m'enterrez, vous laisserez mon bras hors de terre, droit et levé, pour figurer ma vengeance. — Rodolfo! vous comprenez? Allons! qu'est-ce que je vous ai dit? Répétez-le-moi.

GABOARDO.

Vous avez dit qu'on nous donnerait cent sequins d'or.

HOMODEI.

Non! Ce n'est pas cela. Tenez-moi la tête, que je vous

parle encore. Ecoutez bien. Les cent sequins d'or, le podesta ne vous les donnera que si vous lui dites bien... Ah! — Écoutez. Lui porter la lettre. Au podesta. Sa femme a un amant. Le lui dire. Qui a écrit la lettre. Le lui dire. Qui s'appelle Rodolfo. Le lui dire. Lui dire tout. Allons! je sens que j'étouffe. La mort est là. Levez-moi encore la tête. O misère! mourir, et ne pouvoir confier sa vengeance qu'à ces imbéciles! Vous entendez? Rod..... Rod.... olfo.

Sa tête retombe.

GABOARDO.

Mort. Vite chez le podesta Cent sequins d'or. Diable! J'ai la lettre? Oui. Te souviens-tu bien de tout, Orfeo? Dire au podesta que sa femme a un amant, qui a écrit cette lettre, et qui s'appelle?... Comment a-t-il dit?

ORFEO.

Il a dit Roderigo.

GABOARDO.

Non, il a dit Pandolfo.

DEUXIÈME PARTIE

La chambre de Catarina. Les rideaux de l'estrade qui environne le lit sont fermés.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGELO, DEUX PRÊTRES.

ANGELO, au premier des deux prêtres

Monsieur le doyen de Saint-Antoine de Padoue, faites tendre de noir sur-le-champ la nef, le chœur et le maître-autel de votre église. Dans deux heures, — dans deux heures, — vous y ferez un service solennel pour le repos de l'âme de quelqu'un d'illustre qui mourra en ce moment-là même Vous assisterez à ce service avec tout le chapitre. Vous ferez découvrir la châsse du saint. Vous allumerez trois cents flambeaux de cire blanche, comme pour les reines. Vous aurez six cents pauvres qui recevront chacun un ducaton d'argent et un sequin d'or. Vous ne mettrez sur la tenture noire d'autre ornement que lès armes de Malipieri et les armes de Bragadini. L'écusson de Malipieri est d'or, à la serre d'aigle; l'écusson de Bragadini est coupé d'azur et d'argent, à la croix rouge.

LE DOYEN.

Magnifique podesta...

ANGELO.

Ah! — Vous allez descendre sur-le-champ avec tout votre clergé, croix et bannière en tête, dans le caveau de ce palais ducal, où sont les tombes des Romana. Une dalle y a été levée. Une fosse y a été creusée. Vous bénirez cette fosse. Ne perdez pas de temps. Vous prierez aussi pour moi.

LE DOYEN.

Est-ce que c'est quelqu'un de vos parents, monseigneur?

ANGELO.

Allez!

Le doyen s'incline profondément et sort par la porte du fond. L'autre prêtre se dispose à le suivre. Angelo l'arrête.

— Vous, monsieur l'archiprêtre, restez. — Il y a ici à côté, dans cet oratoire, une personne que vous allez confesser tout de suite.

L'ARCHIPRÊTRE.

Un homme condamné, monseigneur?

ANGELO.

Une femme.

L'ARCHIPRÊTRE.

Est-ce qu'il faudra préparer cette femme à la mort?

ANGELO.

Oui. — Je vais vous introduire.

UN HUISSIER, entrant.

Votre excellence a fait mander doña Tisbe. Elle est là.

ANGELO.

Qu'elle entre, et qu'elle m'attende ici un instant.

L'huissier sort. Le podesta ouvre l'oratoire et fait signe à l'archiprêtre d'entrer Sur le seuil, il l'arrête.

— Monsieur l'archiprêtre, sur votre vie, quand vous sortirez d'ici, ayez soin de ne dire à qui que ce soit au monde le nom de la femme que vous allez voir.

Il entre dans l'oratoire avec le prêtre. La porte du fond s'ouvre, l'huissier introduit la Tisbe.

LA TISBE, *à l'huissier.*

Savez-vous ce qu'il me veut?

L'HUISSIER.

Non, madame.

Il sort.

SCÈNE II.

LA TISBE, seule

Ah! cette chambre! me voilà donc encore dans cette chambre! Que me veut le podesta? Le palais a un air sinistre ce matin Que m'importe? Je donnerais ma vie pour oui ou non. Oh! cette porte! Cela me fait un étrange effet de revoir cette porte le jour! C'est derrière cette porte qu'il était! Qui? Qui est-ce qui était derrière cette porte? Suis-je sûre que ce fût lui, seulement? Je n'ai pas même revu cet espion. Oh! l'incertitude! affreux fantôme qui vous obsède et qui vous regarde d'un œil louche sans rire ni pleurer! Si j'étais sûre que ce fût Rodolfo, — bien sûre, là, de ces preuves!... — Oh! je le perdrais, je le dénoncerais au podesta. Non. Mais je me vengerais de cette femme. Non Je me tuerais. Oh! oui, moi sûre que Rodolfo ne m'aime plus, moi sûre qu'il me trompe, moi sûre qu'il en aime une autre, eh bien, qu'est-ce que j'aurais à faire de la vie? cela me serait bien égal, je mourrais. Oh! sans me venger donc? Pourquoi pas? Oh! oui, je dis cela dans ce moment-ci, mais c'est que je suis bien capable aussi de me venger! Puis-je répondre de ce qui se passerait en moi s'il m'était prouvé que l'homme de cette nuit c'est Rodolfo! O mon Dieu! préservez-moi d'un accès de rage! O Rodolfo! Catarina! Oh! si cela était, qu'est-ce que je ferais! vraiment! qu'est-ce que je ferais? Qui ferais-je mourir? eux ou moi? Je ne sais.

Rentre Angelo.

SCÈNE III.

LA TISBE, ANGELO

LA TISBE.

Vous m'avez fait appeler, monseigneur.

ANGELO.

Oui, Tisbe. J'ai à vous parler. J'ai tout à fait à vous parler. De choses assez graves. Je vous le disais, dans ma vie, chaque jour un piége, chaque jour une trahison, chaque jour un coup de poignard à recevoir ou un coup de hache à donner. En deux mots, voilà. Ma femme a un amant.

LA TISBE.

Qui s'appelle?...

ANGELO.

Qui était chez elle cette nuit quand nous y étions.

LA TISBE.

Qui s'appelle?...

ANGELO.

Voici comment la chose s'est découverte. Un homme, un espion du conseil des Dix... — Il faut vous dire que les espions du conseil des Dix sont vis-à-vis de nous autres podestas de terre ferme dans une position singulière. Le conseil leur défend, sur leur tête, de nous écrire, de nous parler, d'avoir avec nous quelque rapport que ce soit jusqu'au jour où ils sont chargés de nous arrêter. — Un de ces espions, donc, a été trouvé poignardé ce matin au bord de l'eau, près du pont Altina. Ce sont les deux guetteurs de nuit qui l'ont relevé. Était-ce un duel? un guet-apens? On ne sait. Ce sbire n'a pu prononcer que quelques

mots. Il se mourait. Le malheur est qu'il soit mort! Au moment où il a été frappé, il a eu, à ce qu'il paraît, la présence d'esprit de conserver sur lui une lettre qu'il venait sans doute d'intercepter et qu'il a remise pour moi aux guetteurs de nuit. Cette lettre m'a été apportée, en effet, par ces deux hommes. C'est une lettre écrite à ma femme par un amant.

LA TISBE.

Qui s'appelle?...

ANGELO.

La lettre n'est pas signée. Vous me demandez le nom de l'amant? C'est justement ce qui m'embarrasse. L'homme assassiné a bien dit ce nom aux deux guetteurs de nuit. Mais, les imbéciles! ils l'ont oublié. Ils ne peuvent se le rappeler. Ils ne sont d'accord en rien sur ce nom. L'un dit Roderigo, l'autre Pandolfo?

LA TISBE.

Et la lettre, l'avez-vous là?

ANGELO, fouillant dans sa poitrine

Oui, je l'ai sur moi. C'est justement pour vous la montrer que je vous ai fait venir. Si par hasard vous en connaissiez l'écriture, vous me le diriez.

Il tire la lettre

— La voilà.

LA TISBE.

Donnez.

ANGELO, froissant la lettre dans ses mains

Mais je suis dans une anxiété affreuse, Tisbe! Il y a un homme qui a osé — qui a osé lever les yeux sur la femme d'un Malipieri! Il y a un homme qui a osé faire une tache au livre d'or de Venise, à la plus belle page, à l'endroit où est mon nom! ce nom-là! Malipieri! Il y a un homme qui était cette nuit dans cette chambre, qui a marché à la place où je suis peut-être! Il y a un misérable homme qui a écrit la lettre que voici, et je ne saisirai pas cet homme! et je

ne clouerai pas ma vengeance sur mon affront! et cet homme, je ne lui ferai pas verser une mare de sang sur ce plancher-ci, tenez! Oh! pour savoir qui a écrit cette lettre, je donnerais l'épée de mon père, et dix ans de ma vie, et ma main droite, madame!

LA TISBE.

Mais montrez-la-moi, cette lettre.

ANGELO, la lui laissant prendre.

Voyez.

LA TISBE.

Elle déploie la lettre et y jette un coup d'œil.

A part.

C'est Rodolfo!

ANGELO.

Est-ce que vous connaissez cette écriture?

LA TISBE.

Laissez-moi donc lire.

Elle lit.

— « Catarina, ma pauvre bien-aimée, tu vois bien que Dieu « nous protége. C'est un miracle qui nous a sauvés cette « nuit de ton mari et de cette femme... »

A part.

— Cette femme!

Elle continue à lire.

— « Je t'aime, ma Catarina. Tu es la seule femme que j'aie « aimée. Ne crains rien pour moi, je suis en sûreté. »

ANGELO.

Eh bien, connaissez-vous l'écriture?

LA TISBE, lui rendant la lettre.

Non, monseigneur.

ANGELO.

Non, n'est-ce pas? Et que dites-vous de la lettre? Ce ne

peut être un homme qui soit depuis peu à Padoue, c'est le langage d'un ancien amour. Oh! je vais fouiller toute la ville! il faudra bien que je trouve cet homme! Que me conseillez-vous, Tisbe?

LA TISBE.

Cherchez.

ANGELO.

J'ai donné l'ordre que personne ne pût entrer aujourd'hui librement dans le palais, hors vous, et votre frère, dont vous pourriez avoir besoin. Que tout autre fût arrêté et amené devant moi. J'interrogerai moi-même. En attendant, j'ai une moitié de ma vengeance sous la main, je vais toujours la prendre.

LA TISBE.

Quoi?

ANGELO.

Faire mourir la femme.

LA TISBE.

Votre femme!

ANGELO.

Tout est prêt. Avant qu'il soit une heure, Catarina Bragadini sera décapitée comme il convient.

LA TISBE.

Décapitée!

ANGELO.

Dans cette chambre.

LA TISBE.

Dans cette chambre.

ANGELO.

Écoutez. Mon lit souillé se change en tombe. Cette femme doit mourir, je l'ai décidé. Je l'ai décidé trop froidement pour qu'il y ait quelque chose à faire à cela. La prière n'aurait aucune colère à éteindre en moi. Mon meilleur

ami, si j'avais un ami, intercèderait pour elle, que je prendrais en défiance mon meilleur ami. *Voilà tout.* Causons-en si vous voulez. D'ailleurs, Tisbe, je la hais, cette femme! Une femme à laquelle je me suis laissé marier pour des raisons de famille, parce que mes affaires s'étaient dérangées dans les ambassades, pour complaire à mon oncle l'évêque de Castello, une femme qui a toujours eu le visage triste et l'air opprimé devant moi! qui ne m'a jamais donné d'enfants! Et puis, voyez-vous, la haine, c'est dans notre sang, dans notre famille, dans nos traditions. Il faut toujours qu'un Malipieri haïsse quelqu'un. Le jour où le lion de Saint-Marc s'envolera de sa colonne, la haine ouvrira ses ailes de bronze et s'envolera du cœur des Malipieri. Mon aïeul haïssait le marquis Azzo, et il l'a fait noyer la nuit dans les puits de Venise. Mon père haïssait le procurateur Badoër, et il l'a fait empoisonner à un régal de la reine Cornaro. Moi, c'est cette femme que je hais. Je ne lui aurais pas fait de mal. Mais elle est coupable. Tant pis pour elle. Elle sera punie. Je ne vaux pas mieux qu'elle, c'est possible, mais il faut qu'elle meure. C'est une nécessité. Une résolution prise. Je vous dis que cette femme mourra. La grâce de cette femme! les os de ma mère me parleraient pour elle, madame, qu'ils ne l'obtiendraient pas!

LA TISBE.

Est-ce que la sérénissime seigneurie de Venise vous permet?...

ANGELO.

Rien pour pardonner. Tout pour punir.

LA TISBE.

Mais la famille Bragadini, la famille de votre femme?

ANGELO.

Me remerciera.

LA TISBE.

Votre résolution est prise, dites-vous. Elle mourra. C'est bien. Je vous approuve. Mais, puisque tout est secret

encore, puisque aucun nom n'a été prononcé, ne pourriez-vous épargner à elle un supplice, à ce palais une tache de sang, à vous la note publique et le bruit? Le bourreau est un témoin. Un témoin est de trop.

ANGELO.

Oui. Le poison vaudrait mieux. Mais il faudrait un poison rapide, et, vous ne me croirez pas, je n'en ai pas ici.

LA TISBE.

J'en ai, moi.

ANGELO.

Où?

LA TISBE.

Chez moi.

ANGELO.

Quel poison?

LA TISBE.

Le poison Malaspina. Vous savez? cette boîte que m'a envoyée le primicier de Saint-Marc.

ANGELO.

Oui, vous m'en avez déjà parlé. C'est un poison sûr et prompt. Eh bien, vous avez raison. Que tout se passe entre nous, cela vaut mieux. Écoutez, Tisbe. J'ai toute confiance en vous. Vous comprenez que ce que je suis forcé de faire est légitime. C'est mon honneur que je venge, et tout homme agirait de même à ma place. Eh bien, c'est une chose sombre et difficile que celle où je suis engagé. Je n'ai ici d'autre ami que vous. Je ne puis me fier qu'à vous. La prompte exécution, le secret, sont dans l'intérêt de cette femme comme dans le mien. Assistez-moi. J'ai besoin de vous. Je vous le demande. Y consentez-vous?

LA TISBE.

Oui.

ANGELO.

Que cette femme disparaisse sans qu'on sache comment,

sans qu'on sache pourquoi. Une fosse se creuse, un service se chante, mais personne ne sait pour qui. Je ferai enlever le corps par ces deux mêmes hommes, les guetteurs de nuit, que je garde sous clef. Vous avez raison, mettons de l'ombre sur tout ceci. Envoyez chercher ce poison.

LA TISBE

Je sais seule où il est. J'y vais aller moi-même.

ANGELO.

Allez, je vous attends.

Sort la Tisbe.

— Oui, c'est mieux. Il y a eu des ténèbres sur le crime, qu'il y en ait sur le châtiment.

La porte de l'oratoire s'ouvre. L'archiprêtre en sort, les yeux baissés et les bras en croix sur la poitrine. Il traverse lentement la chambre. Au moment où il va sortir par la porte du fond, Angelo se tourne vers lui.

— Est-elle prête?

L'ARCHIPRÊTRE.

Oui, monseigneur.

Il sort. Catarina paraît sur le seuil de l'oratoire.

SCÈNE IV.

ANGELO, CATARINA.

CATARINA.

Prête à quoi?

ANGELO.

A mourir.

CATARINA.

Mourir! C'est donc vrai? c'est donc possible? Oh! je ne puis me faire à cette idée-là! Mourir! Non, je ne suis pas prête. Je ne suis pas prête. Je ne suis pas prête du tout, monsieur!

ANGELO.

Combien de temps vous faut-il pour vous préparer?

CATARINA.

Oh! je ne sais pas, beaucoup de temps!

ANGELO.

Allez-vous manquer de courage, madame?

CATARINA.

Mourir tout de suite comme cela! Mais je n'ai rien fait qui mérite la mort, je le sais bien, moi! Monsieur, monsieur, encore un jour! Non, pas un jour, je sens que je n'aurais pas plus de courage demain. Mais la vie! Laissez-moi la vie! Un cloître! La, dites, est-ce que c'est vraiment impossible que vous me laissiez la vie?

ANGELO.

Si. Je puis vous la laisser, je vous l'ai déjà dit, à une condition.

CATARINA.

Laquelle? Je ne m'en souviens plus.

ANGELO.

Qui a écrit cette lettre? dites-le-moi. Nommez-moi l'homme! Livrez-moi l'homme!

CATARINA, se tordant les mains.

Mon Dieu!

ANGELO.

Si vous me livrez cet homme, vous vivrez. L'échafaud pour lui, le couvent pour vous, cela suffira. Décidez-vous.

CATARINA.

Mon Dieu!

ANGELO.

Eh bien, vous ne me répondez pas?

CATARINA.

Si. Je vous réponds : mon Dieu!

ANGELO.

Oh! décidez-vous, madame!

CATARINA.

J'ai eu froid dans cet oratoire. J'ai bien froid.

ANGELO.

Écoutez Je veux être bon pour vous, madame. Vous avez devant vous une heure. Une heure qui est encore à vous, pendant laquelle je vais vous laisser seule. Personne n'entrera ici. Employez cette heure à réfléchir. Je mets la lettre sur la table. Écrivez au bas le nom de l'homme, et vous êtes sauvée. Catarina Bragadini, c'est une bouche de marbre qui vous parle, il faut livrer cet homme, ou mourir. Choisissez. Vous avez une heure.

CATARINA.

Oh!... un jour.

ANGELO.

Une heure.

Il sort

SCÈNE V.

CATARINA, restée seule.

Cette porte...

Elle va à la porte.

— Oh! je l'entends qui la referme au verrou!

Elle va à la fenêtre.

— Cette fenêtre...

Elle regarde.

— Oh! que c'est haut!

Elle tombe sur un fauteuil.

— Mourir! Oh! mon Dieu! c'est une idée qui est bien terrible quand elle vient vous saisir ainsi tout à coup au moment où l'on ne s'y attend pas! N'avoir plus qu'une heure à vivre et se dire : Je n'ai plus qu'une heure! Oh! il faut que ces choses-là vous arrivent à vous-même pour savoir jusqu'à quel point c'est horrible! J'ai les membres brisés. Je suis mal sur ce fauteuil.

— Mon lit me reposerait mieux, je crois. Si je pouvais avoir un instant de trêve!

Elle va à son lit.

— Un instant de repos!

Elle tire le rideau et recule avec terreur. A la place du lit il y a un billot couvert d'un drap noir et une hache.

— Ciel! qu'est-ce que je vois là? Oh! c'est épouvantable!

Elle referme le rideau avec un mouvement convulsif.

— Oh! je ne veux plus voir cela! Oh! mon Dieu! c'est

pour moi, cela! Oh! mon Dieu! je suis seule avec cela ici!

Elle se traîne jusqu'au fauteuil.

— Derrière moi! c'est derrière moi! Oh! je n'ose plus tourner la tête. Grâce! grâce! Ah! vous voyez bien que ce n'est pas un rêve, et que c'est bien réel ce qui se passe ici, puisque voilà des choses là derrière le rideau!

La petite porte du fond s'ouvre. On voit paraître Rodolfo.

SCÈNE VI.

CATARINA, RODOLFO.

CATARINA, à part

Ciel! Rodolfo!

RODOLFO, accourant.

Oui, Catarina, c'est moi. Moi pour un instant. Tu es seule. Quel bonheur!... — Eh bien! tu es toute pâle? Tu as l'air troublée?

CATARINA.

Je le crois bien. Les imprudences que vous faites. Venir ici en plein jour à présent!

RODOLFO.

Ah! c'est que j'étais trop inquiet. Je n'ai pas pu y tenir.

CATARINA.

Inquiet de quoi?

RODOLFO.

Je vais vous dire, ma Catarina bien-aimée... — Ah! vraiment, je suis bien heureux de vous trouver ici aussi tranquille!

CATARINA.

Comment êtes-vous entré!

RODOLFO.

La clef que tu m'as remise toi-même.

CATARINA.

Je sais bien; mais dans le palais?

RODOLFO.

Ah! voilà précisément une des choses qui m'inquiètent. Je suis entré aisément, mais je ne sortirai pas de même.

CATARINA.

Comment?

RODOLFO.

Le capitaine-grand m'a prévenu à la porte du palais que personne n'en sortirait avant la nuit.

CATARINA.

Personne avant la nuit!

A part.

— Pas d'évasion possible! Oh! Dieu!

RODOLFO.

Il y a des sbires en travers de tous les passages. Le palais est gardé comme une prison. J'ai réussi à me glisser dans la grande galerie, et je suis venu. Vraiment, tu me jures qu'il ne se passe rien ici?

CATARINA.

Non. Rien. Rien, sois tranquille, mon Rodolfo. Tout est comme à l'ordinaire ici. Regarde. Tu vois bien qu'il n'y a rien de dérangé dans cette chambre. Mais va-t'en vite. Je tremble que le podesta ne rentre.

RODOLFO.

Non, Catarina. Ne crains rien de ce côté. Le podesta est en ce moment sur le pont Molino, là, en bas. Il interroge des gens qu'on vient d'arrêter. Oh! j'étais inquiet, Catarina. Tout a un air étrange aujourd'hui, la ville comme le palais. Des bandes d'archers et de cernides vénitiens parcourent les rues. L'église Saint-Antoine est tendue de noir, et l'on y chante l'office des morts. Pour qui? On l'ignore. Le savez-vous?

CATARINA.

Non.

RODOLFO.

Je n'ai pu pénétrer dans l'église. La ville est frappée de stupeur. Tout le monde parle bas. Il se passe à coup sûr une chose terrible quelque part. Où? Je ne sais. Ce n'est pas ici, c'est tout ce qu'il me faut. Pauvre amie, tu ne te doutes pas de tout cela dans ta solitude!

CATARINA.

Non.

RODOLFO.

Que nous importe, au reste! Dis, es-tu remise de l'émotion de cette nuit? Oh! quel événement! Je n'y comprends rien encore. Catarina, je t'ai délivrée de ce sbire Homodei. Il ne te fera plus de mal.

CATARINA.

Tu crois?

RODOLFO.

Il est mort. Catarina! tiens, décidément tu as quelque chose, tu as l'air triste. Catarina! tu ne me caches rien? Il ne t'arrive rien, au moins? Oh! c'est qu'on aurait ma vie avant la tienne!

CATARINA.

Non, il n'y a rien. Je te jure qu'il n'y a rien. Seulement je te voudrais dehors. Je suis effrayée pour toi.

RODOLFO.

Que faisais-tu quand je suis entré?

CATARINA.

Ah! mon Dieu! tranquillisez-vous, mon Rodolfo, je n'étais pas triste, bien au contraire. J'essayais de me rappeler cet air que vous chantez si bien. Tenez, vous voyez, j'ai encore là ma guitare.

RODOLFO.

Je t'ai écrit ce matin. J'ai rencontré Reginella, à qui j'ai remis la lettre. La lettre n'a pas été interceptée? Elle t'est bien arrivée?

CATARINA.

La lettre m'est si bien arrivée, que la voilà.

Elle lui présente la lettre.

RODOLFO.

Ah! tu l'as! C'est bien. On est toujours inquiet quand on écrit.

CATARINA.

Oh! toutes les issues de ce palais gardées! personne ne sortira avant la nuit!

RODOLFO.

Personne, je l'ai déjà dit. C'est l'ordre.

CATARINA.

Allons, maintenant vous m'avez parlé, vous m'avez vue, vous êtes rassuré, vous voyez que, si la ville est en rumeur, tout est tranquille ici. Partez, mon Rodolfo, au nom du ciel! Si le podesta entrait! Vite, partez. Puisque tu es obligé de rester dans ce palais jusqu'au soir, voyons, je vais te fermer moi-même ton manteau. Comme cela. Ton chapeau sur ta tête. Et puis, devant les sbires, aie l'air naturel, à ton aise, pas d'affectation à les éviter, pas de précautions, la précaution dénonce. Et puis, si l'on voulait te faire écrire quelque chose par hasard, un espion, quelqu'un qui te tendrait un piége, trouve un prétexte, n'écris pas.

RODOLFO.

Pourquoi cette recommandation, Catarina?

CATARINA.

Pourquoi? Je ne veux pas qu'on voie de ton écriture, moi. C'est une idée que j'ai. Mon ami, vous savez bien que les femmes ont des idées. Je te remercie d'être venu, d'être entré, d'être resté, j'ai eu la joie de te voir! La, tu vois bien que je suis tranquille, gaie, contente, que j'ai ma guitare là, et ta lettre. Maintenant va-t'en vite. Je veux que tu t'en ailles. — Encore un mot seulement.

RODOLFO.

Quoi?

CATARINA.

Rodolfo, vous savez que je ne vous ai jamais rien accordé. Tu le sais bien, toi!

RODOLFO.

Eh bien?

CATARINA.

Aujourd'hui c'est moi qui vais te demander. Rodolfo, un baiser!

RODOLFO, *la serrant dans ses bras.*

Oh! c'est le ciel!

CATARINA.

Je le vois qui s'ouvre!

RODOLFO.

O bonheur!

CATARINA.

Tu es heureux?

RODOLFO.

Oui!

CATARINA.

A présent sors, mon Rodolfo!

RODOLFO.

Merci!

CATARINA.

Adieu! — Rodolfo!

Rodolfo, qui est à la porte, s'arrête.

Je t'aime!

Rodolfo sort.

SCÈNE VII

CATARINA, seule

Fuir avec lui! oh! j'y ai songé un moment. Oh! Dieu! fuir avec lui! impossible! je l'aurais perdu inutilement. Oh! pourvu qu'il ne lui arrive rien! pourvu que les sbires ne l'arrêtent pas! pourvu qu'on le laisse sortir ce soir! Oh! oui, il n'y a pas de raison pour que le soupçon tombe sur lui. Sauvez-le, mon Dieu!

Elle va écouter à la porte du corridor

— J'entends encore son pas. Mon bien-aimé! Il s'éloigne. Plus rien. C'est fini. Va en sûreté, mon Rodolfo!

La grande porte s'ouvre

— Ciel!

Entrent Angelo et la Tisbe

SCENE VIII.

CATARINA, ANGELO, LA TISBE.

CATARINA, à part

Quelle est cette femme? La femme de la nuit!

ANGELO.

Avez-vous fait vos réflexions, madame?

CATARINA.

Oui, monsieur.

ANGELO.

Il faut mourir ou me livrer l'homme qui a écrit la lettre. Avez-vous pensé à me livrer cet homme, madame?

CATARINA.

Je n'y ai pas pensé seulement un instant, monsieur.

LA TISBE, à part

Tu es une bonne et courageuse femme, Catarina!

Angelo fait signe à la Tisbe, qui lui remet une fiole d'argent. Il la pose sur la table

ANGELO.

Alors, vous allez boire ceci

CATARINA.

C'est du poison?

ANGELO.

Oui, madame.

CATARINA.

O mon Dieu! vous jugerez un jour cet homme. Je vous demande grâce pour lui!

ANGELO.

Madame, le provéditeur Urseolo, un des Bragadini, un de vos pères, a fait périr Marcella Galbaï, sa femme, de la même façon, pour le même crime.

CATARINA.

Parlons simplement. Tenez, il n'est pas question des Bragadini. Vous êtes infâme! Ainsi vous venez froidement là, avec le poison dans les mains! Coupable? Non, je ne le suis pas. Pas comme vous le croyez, du moins Mais je ne descendrai pas à me justifier. Et puis, comme vous mentez toujours, vous ne me croiriez pas. Tenez, vraiment, je vous méprise! Vous m'avez épousée pour mon argent, parce que j'étais riche, parce que ma famille a un droit sur l'eau des citernes de Venise. Vous avez dit: Cela rapporte cent mille ducats par an, prenons cette fille. Et quelle vie ai-je eu avec vous depuis cinq ans? dites! Vous ne m'aimez pas. Vous êtes jaloux cependant. Vous me tenez en prison. Vous, vous avez des maîtresses, cela vous est permis. Tout est permis aux hommes. Toujours dur, toujours sombre avec moi. Jamais une bonne parole. Parlant sans cesse de vos pères, des doges qui ont été de votre famille. M'humiliant dans la mienne. Si vous croyez que c'est là ce qui rend une femme heureuse! Oh! il faut avoir souffert ce que j'ai souffert pour savoir ce que c'est que le sort des femmes. Eh bien, oui, monsieur, j'ai aimé avant de vous connaître un homme que j'aime encore: Vous me tuez pour cela. Si vous avez ce droit-là, il faut convenir que c'est un horrible temps que le nôtre. Ah! vous êtes bien heureux, n'est-ce pas? d'avoir une lettre, un chiffon de papier, un prétexte! Fort bien. Vous me jugez, vous me condamnez, et vous m'exécutez. Dans l'ombre. En secret. Par le poison. Vous avez la force. — C'est lâche!

Se tournant vers la Tisbe.

— Que pensez-vous de cet homme, madame?

ANGELO.

Prenez garde!

CATARINA, à la Tisbe.

Et vous, qui êtes-vous? qu'est-ce que vous me voulez?

ANGELO.

C'est beau, ce que vous faites là! Vous êtes la maîtresse publique de mon mari, vous avez intérêt à me perdre, vous m'avez fait espionner, vous m'avez prise en faute, et vous me mettez le pied sur la tête. Vous assistez mon mari dans l'abominable chose qu'il fait. Qui sait même, c'est peut-être vous qui fournissez le poison!

A Angelo.

— Que pensez-vous de cette femme, monsieur?

ANGELO.

Madame!...

CATARINA.

En vérité, nous sommes tous les trois d'un bien exécrable pays! C'est une bien odieuse république que celle où un homme peut marcher impunément sur une malheureuse femme, comme vous faites, monsieur! et où les autres hommes lui disent : Tu fais bien. Foscari a fait mourir sa fille; Loredano sa femme; Bragadini... — Je vous demande un peu si ce n'est pas infâme! Oui, tout Venise est dans cette chambre en ce moment! tout Venise en vos deux personnes! Rien n'y manque!

Montrant Angelo.

— Venise despote, la voilà.

Montrant la Tisbe.

— Venise courtisane, la voici.

A la Tisbe.

— Si je vais trop loin dans ce que je dis, madame, tant pis pour vous! pourquoi êtes-vous là?

ANGELO, lui saisissant le bras.

Allons, madame, finissons-en!

CATARINA.

Elle s'approche de la table où est le flacon.

Allons, je vais accomplir ce que vous voulez,

Elle avance la main vers le flacon.

— puisqu'il le faut...

Elle recule.

— Non! c'est affreux! je ne veux pas! je ne pourrai jamais! Mais pensez-y donc encore un peu, tandis qu'il en est temps. Vous qui êtes tout-puissant, réfléchissez. Une femme, une femme qui est seule, abandonnée, qui n'a pas de force, qui est sans défense, qui n'a pas de parents ici, pas de famille, pas d'amis, qui n'a personne! l'assassiner! l'empoisonner misérablement dans un coin de sa maison! — Ma mère! ma mère! ma mère!

LA TISBE.

Pauvre femme!

CATARINA.

Vous avez dit pauvre femme, madame! vous l'avez dit! Oh! je l'ai bien entendu! Oh! ne me dites pas que vous ne l'avez pas dit! Vous avez donc pitié, madame? Oh! oui, laissez-vous attendrir! Vous voyez bien qu'on veut m'assassiner! Est-ce que vous en êtes, vous? Oh! ce n'est pas possible! Non, n'est-ce pas? Tenez, je vais vous expliquer, vous conter la chose, à vous. Vous parlerez au podesta après. Vous lui direz que ce qu'il fait là est horrible. Moi, c'est tout simple que je dise cela. Mais vous, cela fera plus d'effet. Il suffit quelquefois d'un mot dit par une personne étrangère pour ramener un homme à la raison. Si je vous ai offensée tout à l'heure, pardonnez-le-moi. Madame, je n'ai jamais rien fait qui fût mal, vraiment mal. Je suis toujours restée honnête. Vous me comprenez, vous, je le vois bien. Mais je ne puis dire cela à mon mari. Les hommes ne veulent jamais nous croire, vous savez? Cependant nous leur disons quelquefois des choses bien vraies. Madame, ne me dites pas d'avoir du courage, je vous en prie. Est-ce que je suis forcée d'avoir du courage, moi? Je n'ai pas honte de n'être qu'une femme bien faible et dont il faudrait avoir pitié. Je pleure parce que la mort me fait peur. Ce n'est pas ma faute.

ANGELO.

Madame, je ne puis attendre plus longtemps.

CATARINA.

Ah! vous m'interrompez.

ANGELO.

A la Tisbe.

— Vous voyez bien qu'il m'interrompt. Ce n'est pas juste. Il a vu que je vous disais des choses qui allaient vous émouvoir. Alors il m'empêche d'achever, il me coupe la parole.

A Angelo.

— Vous êtes un monstre!

ANGELO.

C'en est trop! Catarina Bragadini, le crime fait veut un châtiment, la fosse ouverte veut un cercueil, le mari outragé veut une femme morte. Tu perds toutes les paroles qui sortent de ta bouche, j'en jure par Dieu qui est au ciel!

Montrant le poison

— Voulez-vous, madame?

CATARINA.

Non!

ANGELO

Non? — J'en reviens à ma première idée alors Les épées! les épées! Troilo! Qu'on aille me chercher... J'y vais.

Il sort violemment par la porte du fond, qu'on l'entend refermer en dehors

SCÈNE X.

CATARINA, LA TISBE.

LA TISBE.

Écoutez! Vite! nous n'avons qu'un instant. Puisque c'est vous qu'il aime, ce n'est plus qu'à vous qu'il faut songer. Faites ce qu'on veut, ou vous êtes perdue. Je ne puis pas m'expliquer plus clairement. Vous n'êtes pas raisonnable. Tout à l'heure il m'est échappé de dire : Pauvre femme! Vous l'avez répété tout haut comme une folle, devant le podesta, à qui cela pouvait donner des soupçons. Si je vous disais la chose, vous êtes dans un état trop violent, vous feriez quelque imprudence, et tout serait perdu. Laissez-vous faire, buvez. Les épées ne pardonnent pas, voyez-vous. Ne résistez plus Que voulez-vous que je vous dise? C'est vous qui êtes aimée, et je veux que quelqu'un m'ait une obligation. Vous ne comprenez pas ce que je vous dis là, eh bien, de vous le dire cela m'arrache le cœur pourtant!

CATARINA.

Madame...

LA TISBE.

Faites ce qu'on vous dit. Pas de résistance. Pas une parole. Surtout n'ébranlez pas la confiance que votre mari a eu moi. Entendez-vous? Je n'ose vous en dire plus, avec votre manie de tout redire. Oui, il y a dans cette chambre une pauvre femme qui doit mourir, mais ce n'est pas vous. Est-ce dit?

CATARINA.

Je ferai ce que vous voulez, madame.

LA TISBE.

Bien. Je l'entends qui revient.

La Tisbe se jette sur la porte du fond au moment où elle s'ouvre

— Seul! seul! entrez seul?

On entrevoit des sbires, l'epée nue, dans la chambre voisine. Angelo entre. La porte se referme.

SCÈNE X.

CATARINA, LA TISBE, ANGELO.

LA TISBE.

Elle se résigne au poison.

ANGELO, à Catarina

Alors tout de suite, madame.

CATARINA, prenant la fiole.

A la Tisbe.

Je sais que vous êtes la maîtresse de mon mari. Si votre pensée secrète était une pensée de trahison, le besoin de me perdre, l'ambition de prendre ma place, que vous auriez tort d'envier, ce serait une action abominable, madame, et, quoiqu'il soit dur de mourir à vingt-deux ans, j'aimerais encore mieux ce que je fais que ce que vous faites.

Elle boit.

LA TISBE, à part.

Que de paroles inutiles, mon Dieu!

ANGELO, allant à la porte du fond, qu'il entr'ouvre.

Allez-vous-en!

CATARINA.

Ah! ce breuvage me glace le sang!

Regardant fixement la Tisbe.

— Ah! madame!

A Angelo.

— Êtes-vous content, monsieur? Je sens bien que je vais mourir. Je ne vous crains plus. Eh bien, je vous le dis

maintenant, à vous qui êtes mon démon, comme je le dirai tout à l'heure à mon Dieu : j'ai aimé un homme, mais je suis pure!

ANGELO.

Je ne vous crois pas, madame.

LA TISBE, à part.

Je la crois, moi.

CATARINA.

Je me sens défaillir... Non, pas ce fauteuil-là. Ne me touchez point. Je vous l'ai déjà dit, vous êtes un homme infâme!

Elle se dirige en chancelant vers son oratoire.

— Je veux mourir à genoux, devant l'autel qui est là. Mourir seule, en repos, sans avoir vos deux regards sur moi.

Arrivée à la porte, elle s'appuie sur le rebord.

— Je veux mourir en priant Dieu.

A Angelo.

— Pour vous, monsieur.

Elle entre dans l'oratoire.

ANGELO.

Troïlo.

Entre l'huissier.

— Prends dans mon aumônière la clef de ma salle secrète. Dans cette salle tu trouveras deux hommes. Amène-les-moi sans leur dire un mot.

L'huissier sort.

A la Tisbe.

— Il faut maintenant que j'aille interroger les hommes arrêtés. Quand j'aurai parlé aux deux guetteurs de nuit, Tisbe, je vous confierai le soin de veiller sur ce qui reste à faire. Le secret, surtout!

Entrent les deux guetteurs de nuit, introduits par l'huissier, qui se retire.

SCÈNE XI.

ANGELO, LA TISBE, ORFEO, GABOARDO.

ANGELO, *aux guetteurs de nuit.*

Vous avez été souvent employés aux exécutions de nuit dans ce palais. Vous connaissez la cave où sont les tombes?

GABOARDO.

Oui, monseigneur.

ANGELO.

Y a-t-il des passages tellement cachés, qu'aujourd'hui, par exemple, que ce palais est plein de soldats, vous puissiez descendre dans ce caveau, y entrer et puis sortir du palais sans être vus de personne?

GABOARDO.

Nous entrerons et nous sortirons sans être vus de personne, monseigneur.

ANGELO.

C'est bien.

Il entr'ouvre la porte de l'oratoire.

Aux deux guetteurs.

— Il y a là une femme qui est morte. Vous allez descendre cette femme secrètement dans le caveau. Vous trouverez dans ce caveau une dalle du pavé qu'on a déplacée et une fosse qu'on a creusée. Vous mettrez la femme dans la fosse et puis la dalle à sa place. Vous entendez?

GABOARDO.

Oui, monseigneur.

ANGELO.

Vous êtes forcés de passer par mon appartement. Je vais en faire sortir tout le monde.

A la Tisbe.

— Veillez à ce que tout se fasse en secret.

Il sort.

LA TISBE, tirant une bourse de son aumonière.

Aux deux hommes.

Deux cents sequins d'or dans cette bourse. Pour vous. Et demain matin le double, si vous faites bien tout ce que je vais vous dire.

GABOARDO, prenant la bourse.

Marché conclu, madame. Où faut-il aller?

LA TISBE.

Au caveau d'abord.

TROISIÈME PARTIE

Une chambre de nuit. Au fond, une alcôve à rideaux avec un lit. De chaque côté de l'alcôve, une porte; celle de droite est masquée dans la tenture. Tables, meubles, fauteuils, sur lesquels sont épars des masques, des éventails, des écrins à demi ouverts, des costumes de théâtre.

SCÈNE PREMIERE.

LA TISBE, GABOARDO, ORFEO, UN PAGE NOIR. CATARINA, enveloppée d'un linceul, est posée sur le lit. On distingue sur sa poitrine le crucifix de cuivre

La Tisbe prend un miroir et découvre le visage pâle de Catarina

LA TISBE, au page noir.

Approche avec ton flambeau.

Elle place le miroir devant les lèvres de Catarina

— Je suis tranquille!

Elle referme les rideaux de l'alcôve.

Aux deux guetteurs de nuit.

— Vous êtes sûrs que personne ne vous a vus dans le trajet du palais ici?

GABOARDO.

La nuit est très noire. La ville est déserte à cette heure. Vous savez bien que nous n'avons rencontré personne,

madame. Vous nous avez vus mettre le cercueil dans la fosse et le recouvrir avec la dalle. Ne craignez rien. Nous ne savons pas si cette femme est morte; mais, ce qui est certain, c'est que pour le monde entier elle est scellée dans la tombe. Vous pouvez en faire ce que vous voudrez.

LA TISBE.

C'est bien.

Au page noir.

— Où sont les habits d'homme que je t'ai dit de tenir prêts?

LE PAGE NOIR, montrant un paquet dans l'ombre.

Les voici, madame.

LA TISBE.

Et les deux chevaux que je t'ai demandés, sont-ils dans la cour?

LE PAGE NOIR.

Sellés et bridés.

LA TISBE.

De bons chevaux?

LE PAGE NOIR.

J'en réponds, madame.

LA TISBE.

C'est bien.

Aux guetteurs de nuit

— Dites-moi, vous, combien faut-il de temps, avec de bons chevaux, pour sortir de l'état de Venise?

GABOARDO.

C'est selon. Le plus court, c'est d'aller tout de suite à Montebacco, qui est au pape. Il faut trois heures. Beau chemin.

LA TISBE.

Cela suffit. Allez maintenant. Le silence sur tout ceci! Et revenez demain matin chercher la récompense promise.

Les deux guetteurs de nuit sortent.

Au page noir.

— Toi, va fermer la porte de la maison. Sous quelque prétexte que ce soit, ne laisse entrer personne.

LE PAGE NOIR.

Le seigneur Rodolfo a son entrée particulière, madame. Faut-il la fermer aussi?

LA TISBE.

Non, laisse-la libre. S'il vient, qu'il entre. Mais lui seul, et personne autre. Aie soin que qui que ce soit au monde ne puisse pénétrer ici, surtout si Rodolfo venait. Toi-même, fais attention à n'entrer que si je t'appelle. A présent, laisse-moi.

Sort le page noir.

SCÈNE II.

LA TISBE, CATARINA, dans l'alcôve.

LA TISBE.

Je pense qu'il n'y a plus très longtemps à attendre. — Elle ne voulait pas mourir. Je le comprends. Quand on sait qu'on est aimé! — Mais autrement, plutôt que de vivre sans son amour,

Se tournant vers le lit.

— Oh! tu serais morte avec joie, n'est-ce pas? — Ma tête brûle! Voilà pourtant trois nuits que je ne dors pas. Avant-hier, cette fête; hier, ce rendez-vous où je les ai surpris; aujourd'hui... — Oh! la nuit prochaine, je dormirai!

Elle jette un coup d'œil sur les toilettes de théâtre éparses autour d'elle.

— Oh! oui, nous sommes bien heureuses, nous autres! On nous applaudit au théâtre. Que vous avez bien joué la Rosmonda, madame! Les imbéciles! Oui, on nous admire, on nous trouve belles, on nous couvre de fleurs; mais le cœur saigne dessous. Oh! Rodolfo! Rodolpho! Croire à son amour, c'était une idée nécessaire à ma vie! Dans le temps où j'y croyais, j'ai souvent pensé que si je mourais je voudrais mourir près de lui, mourir de telle façon qu'il lui fût impossible d'arracher ensuite mon souvenir de son âme, que mon ombre restât à jamais à côté de lui, entre toutes les autres femmes et lui! Oh! la mort, ce n'est rien. L'oubli, c'est tout. Je ne veux pas qu'il m'oublie. Hélas! voilà donc où j'en suis venue! Voilà où je suis tombée! Voilà ce que le monde a fait pour moi! Voilà ce que l'amour a fait de moi!

Elle va au lit, écarte les rideaux, fixe quelques instants son regard sur Catarina immobile, et prend le crucifix.

— Oh! si ce crucifix a porté bonheur à quelqu'un dans ce monde, ce n'est pas à votre fille, ma mère!

Elle pose le crucifix sur la table La petite porte masquée s'ouvre. Entre Rodolfo.

SCÈNE III.

LA TISBE, RODOLFO; CATARINA, *toujours dans l'alcôve fermée.*

LA TISBE.

C'est vous, Rodolfo! Ah! tant mieux! j'ai à vous parler, justement. Écoutez-moi.

RODOLFO.

Et moi aussi j'ai à vous parler, et c'est vous qui allez m'écouter, madame!

LA TISBE.

Rodolfo!...

RODOLFO.

Êtes-vous seule, madame?

LA TISBE.

Seule.

RODOLFO.

Donnez l'ordre que personne n'entre.

LA TISBE.

Il est déjà donné.

RODOLFO.

Permettez-moi de fermer ces deux portes.

Il va fermer les deux portes au verrou.

LA TISBE.

J'attends ce que vous avez à me dire.

RODOLFO.

D'où venez-vous? De quoi êtes-vous pâle? Qu'avez-vous

fait aujourd'hui? dites! Qu'est-ce que ces mains-là ont fait? dites! Où avez-vous passé les exécrables heures de cette journée? dites! Non, ne le dites pas, je vais le dire. Ne répondez pas, ne niez pas, n'inventez pas, ne mentez pas. Je sais tout! je sais tout, vous dis-je! Vous voyez bien que je sais tout, madame! Il y avait là Dafne, à deux pas de vous, séparée seulement par une porte, dans l'oratoire, il y avait Dafne qui a tout vu, qui a tout entendu, qui était là, à côté, tout près, qui entendait, qui voyait! — Tenez, voilà des paroles que vous avez prononcées. Le podesta disait : Je n'ai pas de poison; vous avez dit : J'en ai, moi! — J'en ai, moi! j'en ai, moi! L'avez-vous dit, oui ou non? Mentez un peu, voyons! Ah! vous avez du poison, vous! Eh bien, moi, j'ai un couteau!

Il tire un poignard de sa poitrine.

LA TISBE

Rodolfo!

RODOLFO.

Vous avez un quart d'heure pour vous préparer à la mort, madame!

LA TISBE.

Ah! vous me tuez! Ah! c'est la première idée qui vous vient! Vous voulez me tuer ainsi, vous-même, tout de suite, sans plus attendre, sans être bien sûr? Vous pouvez prendre une résolution pareille aussi facilement? Vous ne tenez pas à moi plus que cela? Vous me tuez pour l'amour d'une autre! Oh! Rodolfo, c'est donc bien vrai, dites-le-moi de votre bouche, vous ne m'avez donc jamais aimée?

RODOLFO.

Jamais!

LA TISBE.

Eh bien, c'est ce mot-là qui me tue, malheureux! ton poignard ne fera que m'achever.

RODOLFO.

De l'amour pour vous, moi! Non, je n'en ai pas! je n'en

ai jamais eu! Je puis m'en vanter! Dieu merci! De la pitié tout au plus!

LA TISBE.

Ingrat! Et, encore un mot, dis-moi, elle, tu l'aimais donc bien?

RODOLFO.

Elle! si je l'aimais! Elle! Oh! écoutez cela, puisque c'est votre supplice, malheureuse! Si je l'aimais! une chose pure, sainte, chaste, sacrée, une femme qui est un autel, ma vie, mon sang, mon trésor, ma consolation, ma pensée, la lumière de mes yeux, voilà comme je l'aimais!

LA TISBE.

Alors j'ai bien fait.

RODOLFO.

Vous avez bien fait?

LA TISBE.

Oui, j'ai bien fait. Es-tu sûr seulement de ce que j'ai fait?

RODOLFO.

Je ne suis pas sûr, dites-vous! Voilà la seconde fois que vous le dites. Mais il y avait là Dafne, je vous répète qu'il y avait là Dafne, et ce qu'elle m'a dit, je l'ai encore dans l'oreille: — Monsieur, monsieur, ils n'étaient qu'eux trois dans cette chambre, elle, le podesta et une autre femme, une horrible femme que le podesta appelait Tisbe. Monsieur, deux grandes heures, deux heures d'agonie et de pitié, monsieur, ils l'ont tenue là, la malheureuse, pleurant, priant, suppliant, demandant grâce, demandant la vie, — tu demandais la vie, ma Catarina bien-aimée! à genoux, les mains jointes, se traînant à leurs pieds, et ils disaient non! Et le poison, c'est la femme Tisbe qui l'a été chercher! et c'est elle qui a forcé madame de le boire! et le pauvre corps mort, monsieur, c'est elle qui l'a emporté, cette femme, ce monstre, la Tisbe! — Où l'avez-vous mis, madame? — Voilà ce qu'elle a fait, la Tisbe! Si j'en suis sûr!

ANGELO.

Tirant un mouchoir de sa poitrine.

— Ce mouchoir que j'ai trouvé chez Catarina, à qui est-il? à vous!

Montrant le crucifix.

Ce crucifix, que je trouve chez vous, à qui est-il, à elle! — Si j'en suis sûr! Allons, priez, pleurez, criez, demandez grâce, faites promptement ce que vous avez à faire, et finissons!

LA TISBE.

Rodolfo!

RODOLFO.

Qu'avez-vous à dire pour vous justifier? Vite! Parlez vite! Tout de suite!

LA TISBE.

Rien, Rodolfo. Tout ce qu'on t'a dit est vrai. Crois tout. Rodolfo, tu arrives à propos, je voulais mourir. Je cherchais un moyen de mourir près de toi, à tes pieds. Mourir de ta main! oh! c'est plus que je n'aurais osé espérer! Mourir de ta main! oh! je tomberai peut-être dans tes bras! Je te rends grâce! Je suis sûre au moins que tu entendras mes dernières paroles. Mon dernier souffle, quoique tu n'en veuilles pas, tu l'auras. Vois-tu, je n'ai pas du tout besoin de vivre, moi. Tu ne m'aimes pas, tue-moi. C'est la seule chose que tu puisses faire à présent pour moi, mon Rodolfo. Ainsi tu veux bien te charger de moi. C'est dit. Je te rends grâce.

RODOLFO.

Madame...

LA TISBE.

Je vais te dire. Écoute-moi seulement un instant. J'ai toujours été bien à plaindre, va. Ce ne sont pas là des mots, c'est un pauvre cœur gonflé qui déborde. On n'a pas beaucoup de pitié de nous autres, on a tort. On ne sait pas tout ce que nous avons souvent de vertu et de courage. Crois-tu que je doive tenir beaucoup à la vie? Songe donc que je mendiais tout enfant, moi. Et puis, à seize ans, je me suis

trouvée sans pain. J'ai été ramassée dans la rue par des grands seigneurs. Je suis tombée d'une fange dans l'autre. La faim ou l'orgie. Je sais bien qu'on vous dit : mourez de faim ! mais j'ai bien souffert, va ! Oh ! oui, toute la pitié est pour les grandes dames nobles. Si elles pleurent, on les console. Si elles font mal, on les excuse. Et puis, elles se plaignent ! Mais nous, tout est trop bon pour nous. On nous accable. Va, pauvre femme ! marche toujours. De quoi te plains-tu ? Tous sont contre toi. Eh bien, est-ce que tu n'es pas faite pour souffrir, fille de joie ? — Rodolfo, dans ma position, est-ce que tu ne sens pas que j'avais besoin d'un cœur qui comprît le mien ? Si je n'ai pas quelqu'un qui m'aime, qu'est-ce que tu veux que je devienne, là, vraiment ? Je ne dis pas cela pour t'attendrir, à quoi bon ? Il n'y a plus rien de possible maintenant. Mais je t'aime, moi ! O Rodolfo ! à quel point cette pauvre fille qui te parle t'a aimé, tu ne le sauras qu'après ma mort ! quand je n'y serai plus ! Tiens, voilà six mois que je te connais, n'est-ce pas ? six mois que je fais de ton regard ma vie, de ton sourire ma joie, de ton souffle mon âme ! Eh bien, juge ! depuis six mois je n'ai pas eu un seul instant l'idée, l'idée nécessaire à ma vie, que tu m'aimais. Tu sais que je t'ennuyais toujours de ma jalousie, j'avais mille indices qui me troublaient. Maintenant cela m'est expliqué. Je ne t'en veux pas, ce n'est pas ta faute. Je sais que ta pensée était à cette femme depuis sept ans. Moi, j'étais pour toi une distraction, un passe-temps. C'est tout simple. Je ne t'en veux pas. Mais que veux-tu que je fasse ? Aller devant moi comme cela, vivre sans ton amour, je ne le peux pas. Enfin il faut bien respirer. Moi, c'est par toi que je respire ! Vois, tu ne m'écoutes seulement pas ! Est-ce que cela te fatigue que je te parle ! Ah ! je suis si malheureuse, vraiment, que je crois que quelqu'un qui me verrait aurait pitié de moi !

RODOLFO.

Si j'en suis sûr ! le podesta est allé chercher quatre sbires, et pendant ce temps-là vous avez dit à elle tout bas des choses terribles qui lui ont fait prendre le poison ! Madame, est-ce que vous ne voyez pas que ma raison s'égare ? Madame, où est Catarina ? Répondez ! Est-ce que c'est vrai,

madame, que vous l'avez tuée. que vous l'avez empoisonnée? Où est-elle? dites! Où est-elle? Savez-vous que c'est la seule femme que j'aie jamais aimée, madame! la seule, la seule, entendez-vous? la seule!

LA TISBE.

La seule! la seule! Oh! c'est mal de me donner tant de coups de poignard! Par pitié!

Elle lui montre le couteau qu'il tient.

— vite le dernier avec ceci!

RODOLFO.

Où est Catarina? la seule que j'aime! oui, la seule!

LA TISBE.

Ah! tu es sans pitié! tu me brises le cœur! Eh bien, oui, je la hais, cette femme, entends-tu? je la hais! Oui, on t'a dit vrai, je me suis vengée, je l'ai empoisonnée, je l'ai tuée!

RODOLFO.

Ah! vous le dites donc! Ah! vous voyez bien que c'est vous qui le dites! Par le ciel! je crois que vous vous en vantez, malheureuse!

LA TISBE.

Oui, et ce que j'ai fait, je le ferais encore! Frappe!

RODOLFO, terrible.

Madame...

LA TISBE.

Je l'ai tuée, te dis-je! Frappe donc!

RODOLFO.

Misérable!

Il la frappe.

LA TISBE. Elle tombe

Ah! au cœur! tu m'as frappée au cœur! C'est bien. — Mon Rodolfo, ta main!

Elle lui prend la main et la baise.

— Merci! Tu m'as délivrée! Laisse-la-moi, ta main. Je ne veux pas te faire du mal, tu vois bien. Mon Rodolfo bien-aimé, tu ne te voyais pas quand tu es entré, mais de la manière dont tu as dit : Vous avez un quart d'heure! en levant ton couteau, je ne pouvais plus vivre après cela. Maintenant que je vais mourir, sois bon, dis-moi un mot de pitié. Je crois que tu feras bien.

RODOLFO.

Madame...

LA TISBE.

Un mot de pitié! Veux-tu?

On entend une voix sortir de derrière les rideaux de l'alcôve.

CATARINA.

Où suis-je? Rodolfo!

RODOLFO.

Qu'est-ce que j'entends? Quelle est cette voix.

Il se retourne et voit la figure blanche de Catarina, qui a entr'ouver les rideaux.

CATARINA.

Rodolfo!

RODOLFO. Il court à elle et l'enlève dans ses bras.

Catarina! Grand Dieu! Tu es ici! vivante! Comment cela se fait-il? Juste ciel!

Se retournant vers la Tisbe.

— Ah! qu'ai-je fait?

LA TISBE, se traînant vers lui avec un sourire.

Rien. Tu n'as rien fait. C'est moi qui ai fait tout. Je voulais mourir. J'ai poussé ta main.

RODOLFO.

Catarina! tu vis, grand Dieu! Par qui as-tu été sauvée?

LA TISBE.

Par moi, pour toi!

RODOLFO.

Tisbe! Du secours! Misérable que je suis!

LA TISBE.

Non. Tout secours est inutile, je le sens bien. Merci! Ah! livre-toi à la joie comme si je n'étais pas là. Je ne veux pas te gêner. Je sais bien que tu dois être content. J'ai trompé le podesta. J'ai donné un narcotique au lieu d'un poison. Tout le monde l'a crue morte. Elle n'était qu'endormie. Il y a là des chevaux tout prêts. Des habits d'homme pour elle. Partez tout de suite. En trois heures, vous serez hors de l'état de Venise. Soyez heureux. Elle est déliée. Morte pour le podesta. Vivante pour toi. Trouves-tu cela bien arrangé ainsi?

RODOLFO.

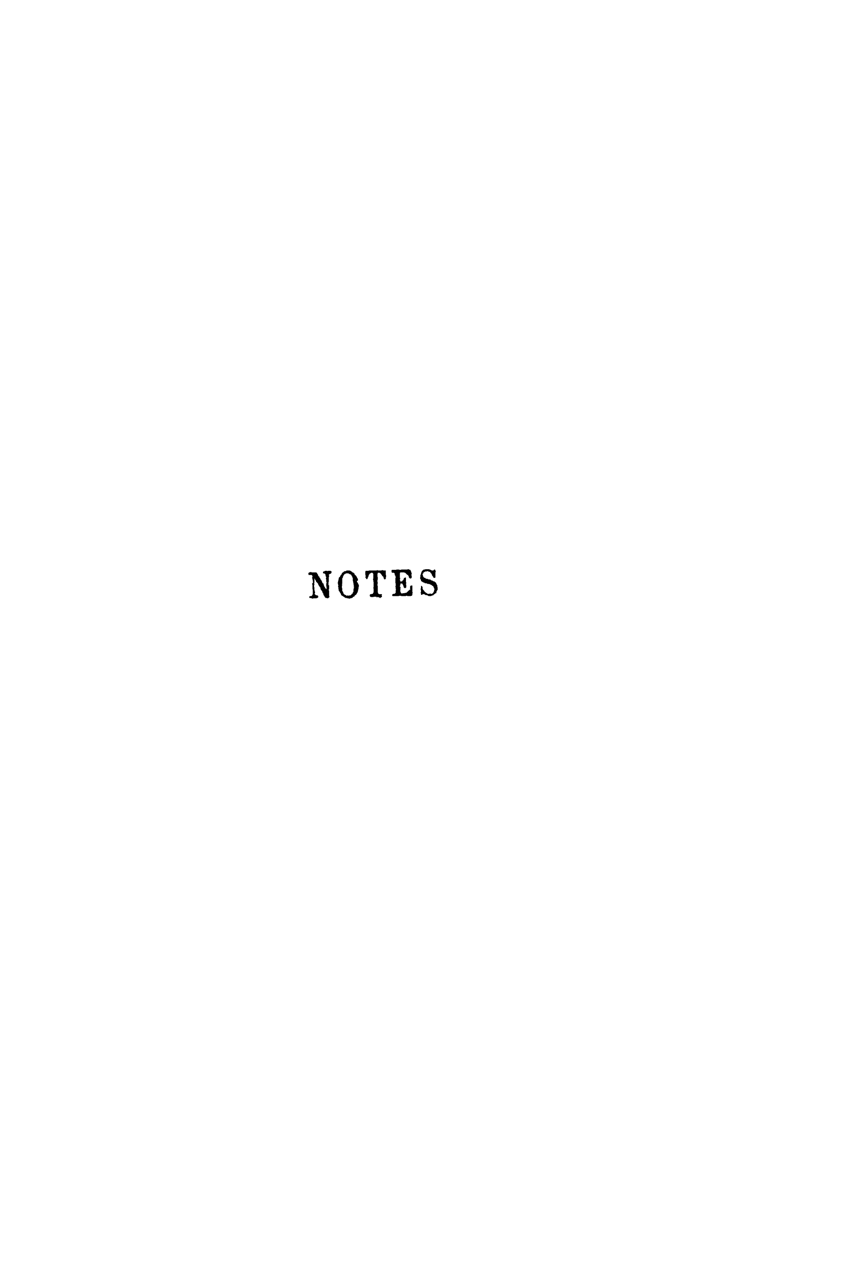
Catarina!... Tisbe!...

Il tombe à genoux, l'œil fixé sur la Tisbe expirante.

LA TISBE, *d'une voix qui va s'éteignant*

Je vais mourir, moi. Tu penseras à moi quelquefois, n'est-ce pas? et tu diras : Eh bien, après tout, c'était une bonne fille, cette pauvre Tisbe. Oh! cela me fera tressaillir dans mon tombeau! Adieu!... Madame, permettez-moi de lui dire encore une fois mon Rodolfo! Adieu, mon Rodolfo! Partez vite à présent. Je meurs. Vivez. Je te bénis!

Elle meurt.



NOTES

NOTES

—

1835

— —

La loi d'optique du théâtre, qui oblige souvent à ne présenter que des raccourcis, surtout vers les dénoûments, exige impérieusement que le rideau tombe au mot : *Par moi, pour toi!* La vraie fin de la pièce n'est pourtant pas là, comme on peut s'en convaincre en lisant. Il est évident aussi que lorsque Angelo Malipieri, à la première scène de la troisième journée, explique aux prêtres le blason des Bragadini, il devrait dire : *la croix de gueules* et non *la croix rouge*. Espérons qu'un jour un seigneur vénitien pourra dire tout bonnement sans péril son blason sur le théâtre. C'est un progrès qui viendra. A l'heure qu'il est, il n'est guère permis à un gentilhomme de se targuer sur le théâtre d'autre chose que d'un champ d'*azur*. *Sinople* ne serait pas compris, *gueules* ferait rire, *azur* est charmant.

Pour tout ce qui regarde la mise en scène, MM. les directeurs de province ne peuvent mieux faire que de se modeler sur le Théâtre-Français, où la pièce a été montée avec un soin extrême. Ajoutons que la pièce est jouée, dans ses moindres détails, avec un ensemble et une dignité qui rappellent les plus belles époques de la vieille Comédie-Française. M. Provost a reproduit avec une fermeté sculpturale le profil sombre et mystérieux d'Homodei. M. Geffroy réalise avec un talent plein de nerf et de chaleur ce Rodolfo mélancolique et violent, passionné et fatal, frappé comme homme par l'amour, comme prince par l'exil. M. Beauvallet, qui peut mettre une belle voix au service d'une belle intelligence, a posé puissam-

prime la figure haute et sévère de cet Angelo, tyran de la ville, maître de la maison. La création de ce rôle place pour tout le monde M. Beauvallet au rang des meilleurs acteurs qu'il y ait au théâtre en ce moment. Quant à mademoiselle Mars, si charmante, si spirituelle, si pathétique, si profonde par éclairs, si parfaite toujours, quant à madame Dorval, si vraie, si gracieuse, si pénétrante, si poignante, que pourrions-nous dire après ce que dit, au milieu des bravos, des acclamations, des applaudissements et des larmes, cette foule immense et émerveillée qu'éblouit chaque soir le choc étincelant des deux sublimes actrices?

1837

—

NOTE I.

L'auteur a dit ailleurs : *confirmer ou réfuter des critiques, c'est la besogne du temps*. C'est pour cela qu'il s'est toujours abstenu et qu'il s'abstiendra toujours de toute réponse aux diverses objections qui accueillent d'ordinaire à leur apparition les ouvrages, d'ailleurs si incomplets, qu'il publie ou qu'il fait représenter. Il ne veut pas cependant qu'on suppose que, s'il se tait, c'est qu'il n'a rien à dire; et, pour prouver, une fois pour toutes, que ce ne sont pas les raisons qui lui manqueraient dans une polémique à laquelle sa dignité se refuse, il répondra ici, par exception et seulement pour donner un exemple, à l'une des critiques les plus radicales, les plus accréditées et les plus fréquemment répétées qu'*Angelo* ait eu à subir. La partie du public qui fait attention à tout se souvient peut-être qu'à l'époque où *Angelo* fut représenté une des principales objections, sinon la principale, qu'éleva contre ce drame la critique parisienne presque unanime, avait pour base l'*invraisemblance* et l'*impossibilité* de ces corridors secrets, de ces couloirs à espions, de ces portes masquées, de ces clefs mystérieuses, moyens absurdes et faux, disait-on, inventés par l'auteur, et non puisés dans les mœurs réelles de Venise, commodes pour faire jaillir de quelques scènes un effet mélodramatique, et non la vraie terreur historique, etc. — Or voici ce qu'on lit dans Amelot : *Histoire du gouvernement de Venise*, t. Ier, p. 245:

« Les inquisiteurs d'état font des visites nocturnes dans le palais de Saint-Marc, où ils entrent et d'où ils sortent par des endroits secrets dont ils ont la clef; et il est aussi dangereux de les voir que d'en être vu. Ils iraient, s'ils voulaient, jusqu'au lit du doge, entreraient dans son cabinet, ouvriraient ses cassettes, et feraient son inventaire, sans que ni lui ni toute sa famille osât témoigner de s'en apercevoir. »

Qu'ajouter après cela?

Observons en passant que cette jalouse et insolente puissance de l'espionnage n'est pas chose nouvelle dans l'histoire. Toutes les tyrannies aboutissent à se ressembler. Un despote vaut une oligarchie. Tibère vaut Venise. *Præcipua miseriarum pars*, dit Tacite, *erat videre et aspici.*

L'auteur, appuyé, à défaut de talent, sur des études sérieuses, pourrait démontrer par des preuves non moins concluantes la réalité de tous les autres aspects historiques de ce drame, et ce qu'il dit pour *Angelo*, il pourrait le dire pour toutes ses pièces. Selon lui, les œuvres de théâtre doivent toujours être, par les mœurs, sinon par les événements, des œuvres d'histoire. A ceux qui, non sans quelque étourderie, ou sans quelque ignorance, reprochent à ses drames italiens l'usage, et, ajoute-t-on communément, l'abus du poison, il pourrait faire lire, par exemple, entre autres choses curieuses, cette page du voyage de Burnet, évêque de Salisbury :

« Une personne de considération m'a dit qu'il y avait à Venise un empoisonneur général qui avait des gages, lequel était employé par les inquisiteurs pour dépêcher secrètement ceux dont la mort publique aurait pu causer quelque bruit. Il me protesta que c'était la pure vérité, et qu'il la tenait d'une personne dont le frère avait été sollicité de prendre cet emploi. »

M. Daru, qui avait été au fond des documents dans lesquels l'auteur a tâché de ne pas fouiller moins avant que lui, dit, au tome VI de son histoire, page 219 :

« C'était une opinion répandue dans Venise que, lorsque le baile de la république partait pour Constantinople, on lui remettait une cassette et une boîte de poisons. Cet usage s'était perpétué, dit-on, jusqu'à ces derniers temps, non qu'il faille en conclure que l'atrocité des mœurs était la même, mais les formes de la république ne changeaient jamais. »

Enfin, l'auteur ne croit pas inutile de terminer cette longue note par quelques extraits étranges et authentiques de ces célèbres *Statuts de l'inquisition d'état*, restés secrets jusqu'au jour où la république française, en dissolvant par son seul contact la république vénitienne, a soufflé sur les poudreuses archives du conseil des Dix, et en a éparpillé les mille feuillets au grand jour. C'est ainsi qu'est venu mourir en pleine lumière ce code monstrueux, qui, depuis trois cent cinquante ans, rampait dans les ténèbres. Éclos dans l'ombre à côté du fatal doge Foscari en 1454, il a expiré sous les huées de nos caporaux en 1797. Nous recommandons aux esprits réfléchis ces extraits pleins d'explications et d'enseignements. C'est dans ces sombres *statuts* que l'auteur a puisé son drame; c'est là que Venise puisait sa puissance. *Dominationis arcana.*

STATUTS DE L'INQUISITION D'ÉTAT

(12 juin 1454.)

6° Sia procurado da noi, e dà nostri successori de haver più numero de raccordanti che sia possibile, tanto del ordene nobile quanto de' cittadini, e popolari, come anco de' religiosi

. . . .

12° Per haver questa intratura se puol servire de qualche raccordante religioso ò de qualche zudio, che sono persone che facilmente trattano con tutti.

. . . .

16° Se occoresse che per el nostro magistrato se dovesse dar la morte ad alcun, non se faccia mai dimostration pubblica, mà questa secretamente si adempisca, co mandarlo ad annegar in canal Orfano di notte tempo.

. . . .

28° Se qualche nobile nostro venisse ad avvertirci di esser sta tentado per parte de alcun ambassador, sia procurado che el continua la pratica, tanto che se possa concertar de mandar a retenir la persona in fragrante e quando se possa in quello istante verificar el dito di quel nobile nostro, quella persona sia mandada subito ad annegar, mentre però non sia l'ambassador istesso et anco il suo secretario, perchè ij altri se può finzer de non conoscerli

29° ... E quando non se possa far altro, ij siano fatta ammazzar privatamente.

. . . .

40° Sia procurado dal magistrato nostro di aver raccordanti, non solo in Venetia, mà anco nelle nostre città principali, massime de confin,

6° Le tribunal aura le plus grand nombre possible d'observateurs choisis, tant dans l'ordre de la noblesse que parmi les citadins, les populaires et les religieux.

. . . .

12° On fera faire les ouvertures par quelque moine ou par quelque juif, ces sortes de gens s'introduisant partout

. . . .

16° Quand le tribunal aura jugé nécessaire la mort de quelqu'un, l'exécution ne sera jamais publique. Le condamné sera noyé secrètement, la nuit, dans le canal Orfano.

. . . .

20° Si quelque noble vénitien révèle au tribunal des propositions qui lui auraient été faites de la part de quelque ambassadeur, il sera autorisé à continuer cette pratique; et, quand on aura acquis la certitude du fait, l'agent intermédiaire de cette intelligence sera enlevé et noyé, pourvu que ce ne soit ni l'ambassadeur lui-même, ni le secrétaire de la légation, mais une personne que l'on puisse feindre de ne pas reconnaître.

29° ... On emploiera tous les moyens pour l'arrêter, et si, enfin, on ne peut faire autrement, on le fera assassiner secrètement.

. . . .

40° Il y aura des surveillants, non-seulement à Venise, mais encore dans les principales villes de l'état, et principalement sur les frontières, les-

li quali doi volte l'anno debbano personalmente comparir al tribunal, per riferir se li rettori nostri havessero qualche commercio con i principi confinanti, come anco altri particolari importanti circa i loro portamenti. E quando se intendesse cosa alcuna contro il stato, sia provisto da noi vigorosamente

quels devront se presenter en personne deux fois l'an devant le tribunal, pour y déclarer s'il est à leur connaissance que les gouverneurs, ou d'autres personnages marquants, aient quelques intelligences avec les princes voisins, ou qu'ils se conduisent mal. Au moindre avis de quelque désordre nuisible au service public, le tribunal y remédiera avec vigueur.

AGGIUNTA FATTA AL CAPITOLARE DELLI INQUISITORI DI STATO

1° Siano incaricati tutti li raccordanti, di qual si voglia condition, ad invigilar a questa sorte di discorsi, e di tutti darne parte al magistrato nostro, e doveremo noi e li successori nostri, in ogni tempo che ciò succeda, far chiamar quelli che havessero havuto hardimento di proferir concetti si licentiosi, e farli risoluta ammonition che mai piu ardiscano proferir cose simili in pena della vita, e quando pure se facessero tanto licentiosi et disobedienti di rinovar questi discorsi, provata che sia giudiciaramente, ò vero estragiudiciaramente la recita, siane con ogni prestezza mandato uno ad annegar per esempio dell' altri, accio se estirpi a fatto questa arroganza.

. . . .

3° A tra questi che vivono più presenti sceglierne uno che habbi conditione di buon zelo verso la patria, di ingegno habile à maneggiare un negocio, e bisogno di migliorare le sue fortune, come sarebbe inquesta consideratione, per esempio un vescovo di titolo Scetta che sij la persona, faro che con ogni riguardo s'abbochi prima con alcuno di noi inquisitori, et per ultimo con tutti trè; et à questo prelato restri offerito un premor sicuro di cento ducati al meso.

. . . .

17° Si anco in avvantaggio scritto all' ambasciador nostro in Spagna,

SUPPLÉMENT AUX CAPITULAIRES DES INQUISITEURS D'ÉTAT

1° Les surveillants de toutes conditions sont chargés d'écouter attentivement et de rapporter au tribunal les discours absurdes qui pourraient mettre le trouble dans la république. Il est arrêté que, dans toute occurrence semblable, ceux qui auraient proféré des paroles si audacieuses seront mandés, on leur intimera l'ordre de ne pas se permettre de pareils discours, sous peine de la vie, et, s'ils étaient assez hardis pour recommencer, et qu'on pût en acquérir la preuve judiciaire ou extra-judiciaire, on en ferait noyer un pour l'exemple.

. . . .

3° Parmi les prélats qui résident plus habituellement à Venise, on en choisira un dont le zèle pour la patrie soit bien connu, l'esprit habile à manier les affaires, et la fortune assez médiocre pour qu'il ait besoin de l'augmenter, comme pourrait être un évêque de titre (*in partibus*). Le choix fait, un des inquisiteurs d'abord, et ensuite tous les trois, s'aboucheront avec ce prélat pour lui offrir un traitement de cent ducats par mois (afin d'en faire un espion).

. . . .

17° Il sera écrit à l'ambassadeur de la république en Espagne de cher-

che applichi l'ingegno per contaminare alcun huomo della natione loro, acciò fingendo qualche negotio particolari in Italia, si porti in Venetia, et con lettere di raccommandatione di alcun soggetto autorevole di quei contorni, procuri adito et hospitio in casa dell' ambasciadore Spagnuolo residente appresso di noi, ove fermandosi qualche tempo, come forestiere, non darà sospetto alcuno alla corte, et ne meno ad altri che pratticassero nella medesima, col supposto di essere persona sconoscente, applicato solo a servigio particolare, in tal modo potrebbe questo tale referire tutti li andomenti della corte stessa a chi sarà poi appostato da noi.

. . . .

28º Formato il processo, et conosciuto in conscienza che sij reo di morte, s'operi con puntualissimo riguardo che alcun carcerio, mostrando affetto di guadagno, le offerisca modo di romper la carcere, et di notte tempo fugirsi, et il giorno antecedente alla fuga le sij nel cibo dato il veleno, che operi come insensibilmente et non lassi segno di violenza. in tal modo sarà suplito al riguardo publico et al rispetto privato, et sarà uno stesso il fine della giustitia, perchè il viaggio un pocco più longo, ma più sicuro

cher un homme de cette nation qui, sous le prétexte de ses affaires particulières, fasse un voyage en Italie, et, arrivé à Venise avec des lettres de recommandation de personnes considérables de son pays, se procure un accès facile chez l'ambassadeur espagnol résidant auprès de nous. Cet étranger s'y fixera pendant quelque temps, sans être suspect ni au ministre ni aux autres habitués de la cour, parce qu'il passera pour n'être point au courant des affaires et occupé uniquement des siennes, il pourra par conséquent observer facilement tout ce qui se passe dans le palais de l'ambassadeur, et communiquer ses observations à un agent que nous aurons aposté près de lui

. . . .

28º Si l'instruction du procès donne la conviction de la culpabilité du détenu et le fait juger digne de mort, on aura soin que quelque geôlier, feignant d'avoir été gagné pour de l'argent, lui offre les moyens de s'enfuir la nuit, et, la veille du jour où il devra s'évader, on lui fera donner parmi ses aliments un poison qui n'agisse que lentement et ne laisse point de trace, de cette manière on n'offensera pas le regard public et le respect privé, et le but de la justice sera atteint par un chemin un peu plus long, mais plus sûr.

1882

—

NOTE I.

La première Journée d'*Angelo*, commencée le 2 février 1835, a été terminée le 6 février à midi.
La deuxième Journée, commencée le 6 février, a été terminée le 11 février.
La troisième Journée, commencée le 12 février, a été achevée le 19 février, à dix heures du matin.

NOTE II.

VARIANTES DU MANUSCRIT ORIGINAL.

JOURNÉE I.

SCÈNE II.

RODOLFO, LA TISBE.

LA TISBE.

... Ah! quel supplice! me voilà dans la même cage que ce podesta! Te rappelles-tu cette chienne enfermée avec ce

tigre que nous avons vue à Florence? Rodolfo, cette pauvre chienne, c'est moi.

JOURNÉE II.

SCÈNE V.

CATARINA, LA TISBE.

Entre la Tisbe, un flambeau à la main.

LA TISBE, à part.

La lumière est éteinte. Personne.

Elle va au lit.

Elle est seule. — D'après ce que cet homme m'a expliqué, ce qui est sûr, c'est qu'on ne peut pas sortir.

Haut.

Allons, madame, ne faites donc pas semblant de dormir. A quoi bon? Est-ce que vous croyez que j'en suis la dupe? Ouvrez les yeux. J'ai à vous parler.

CATARINA, se dressant sur son séant.

Une femme! Quelle est cette femme? Qui êtes-vous. madame?

LA TISBE.

Votre ennemie.

CATARINA.

Que prétendez-vous dire? Qui vous a conseillé d'entrer dans cette chambre? Savez-vous que quiconque y entre, homme ou femme, hasarde sa tête? Votre vie est dans mes mains.

LA TISBE.

Et la vôtre dans les miennes.

CATARINA.

Savez-vous à qui vous parlez? Je suis la femme du podesta.

LA TISBE.

Et moi, sa maîtresse.

JOURNÉE III. — PARTIE II.

SCÈNE VI.

RODOLFO, CATARINA.

. . . .

RODOLFO.

... Tu vois bien que Dieu est pour nous. J'ai une clef de chez toi; quand je pense que je pourrai peut-être te voir ainsi tous les jours! quelle joie! Dieu nous protége, va!

CATARINA.

Tu crois?

RODOLFO.

Comme tout est calme et charmant autour de toi! A quelque chose de sacré qui est répandu dans l'air de cette chambre, Catarina, on sent que tu l'habites jour et nuit. Cette chambre est pleine de tous les parfums de ton âme. Les beaux arbres de la fenêtre! le beau printemps! le beau soleil! Tout est paisible et pur ici. C'est le seul coin béni dans cette ville maudite! Oh! oui, bien maudite, en effet! Aujourd'hui, par exemple, tu ne te doutes pas de cela, Padoue ou Venise commettent dans l'enceinte de ces murs quelque grand crime. Il y a quelque chose. La ville est morne. Les archers battent les rues. Tout le monde parle bas. A l'heure où nous parlons il se passe à coup sûr une chose terrible quelque part.

SCÈNE VIII.

CATARINA, ANGELO, LA TISBE.

. . . .

ANGELO.

Vous allez boire ceci.

CATARINA.

C'est du poison?

ANGELO.

Oui, madame.

CATARINA.

Combien avez-vous de soldats dans l'antichambre? combien dans le palais? Combien dans la rue? combien dans toute la ville? Combien êtes-vous d'hommes .

Regardant la Tisbe.

— et de femmes — contre moi? Ah! ceci est du poison! et il faut que je le boive! — Une femme seule dans une chambre avec deux bourreaux. Le poison est là. Le mari dit: buvez! — Oh! ce qui se passe ici, on ne le croirait pas, et cela est pourtant!

. . . .

Vous aviez d'abord une autre idée, mais vous préférez le poison. C'est plus secret Ainsi, je vais disparaître, disparaître dans l'ombre, sans qu'on sache jamais ce que je suis devenue. Je suis une pierre que vous jetez dans l'eau. Tout va se refermer sur moi.

. . . .

CATARINA, à la Tisbe

Mourir à mon âge! est-ce que cela ne vous fait pas pitié?

Je n'ai pas de courage d'abord, je ne m'en cache pas, est-ce que vous en auriez. vous, à ma place? O mon Dieu! parlez au podesta! Vraiment, parlez-lui. Je ne vous ai pas nommé la personne qui a écrit la lettre. Est-ce que vous le feriez, vous? Madame, Écoutez-moi. Quand je vous aurai expliqué la chose, vous verrez comme c'est une histoire triste. Je n'ai jamais été heureuse. Il y a sept ans que j'aime quelqu'un, en effet. Bien avant d'être mariée. On ne m'aurait pas mariée si j'avais eu ma mère!

JOURNÉE III. — PARTIE III.

SCÈNE I.

LA TISBE, CATARINA, endormie

LA TISBE, se tournant vers le lit.

... Plutôt que de vivre sans son amour, tu serais morte avec joie, n'est-ce pas? Si tu avais senti que ta vie n'avait de racines dans le cœur de personne, qu'aurais-tu fait? Oh! tu n'aurais pas eu le courage d'achever ta journée, tu te serais declarée fatiguée d'avance d'une si longue route à faire toute seule, tu aurais dit à la tombe: J'ai envie de dormir!

Entr'ouvrant un petit coffret sur une table.

Oui, des deux choses qu'il y avait dans cette boîte, un puissant narcotique et un poison terrible, il n'en reste qu'une maintenant. Demain il n'y restera rien.

NOTE III.

LES REPRÉSENTATIONS

Angelo a été représenté pour la première fois, au Théâtre-Français, le 28 avril 1835.

Repris au même théâtre le 18 mai 1850.

La première partie de la Journée III, publiée ici pour la première fois, n'a pas encore été représentée.

	1835		1850	
PERSONNAGES	*ACTEURS*		*ACTEURS*	
ANGELO MALIPIERI, PODESTA .	M.	BEAUVALLET.	M	BEAUVALLET.
CATARINA BRAGADINI...... .	Mme	DORVAL.	Mlle	REBECCA-FÉLIX.
LA TISBE	Mlle	MARS.	Mlle	RACHEL.
RODOLFO.	MM	GEFFROY.	MM	MAILLART.
HOMODEI.		PROVOST.		MAUBANT.
ANAFESTO GALEOFA.. . . .		MATHIEU.		CHÉRI.
REGINELLA	Mmes	TOUSEZ	Mmes	THÉNARD.
DAFNE		THIERRET-GEORGIN.		FAVART.
UN PAGE NOIR		AGLAÉ.		WORMS
UN GUETTEUR DE NUIT .	MM	ARSÈNE.	MM.	MATHIEU.
UN HUISSIER		FAURE.		BERTIN.
LE DOYEN DE ST ANTOINE DE PADOUE		ALBERT.		TRONCHET.
L'ARCHIPRÊTRE		MONTLAUR		ROSAMBEAU.

PROCÈS

D'ANGELO ET D'HERNANI

Comme *le Roi s'amuse*, *Hernani*, *Marion de Lorme* et *Angelo* ont eu leur procès. Au fond, c'est toujours la même affaire. Contre *le Roi s'amuse*, c'était une persécution littéraire cachée sous une tracasserie politique; contre *Hernani*, *Marion de Lorme* et *Angelo*, c'était une persécution littéraire cachée sous des chicanes de coulisse.

Il faut le dire, nous sentons quelque hésitation et quelque pudeur en prononçant ce mot ridicule : *persécution littéraire*, car il est étrange qu'au temps où nous vivons les préjugés littéraires, les animosités littéraires, les intrigues littéraires, aient encore assez de consistance et de solidité pour qu'on puisse, en les amoncelant, en faire une barricade devant la porte d'un théâtre.

L'auteur a dû briser cette barricade. Censure littéraire, interdit politique, empêchement de coulisses, il a dû faire solennellement justice et des motifs secrets et des prétextes publics. Il a dû traîner au grand jour et les petites cabales et les grosses haines. La triple muraille des coteries, depuis si longtemps maçonnée dans l'ombre, se dressait devant lui, il a dû ouvrir dans cette muraille une brèche assez large pour que tout le monde y pût passer. Si peu de chose qu'il soit, cette mission lui était donnée par les circonstances; il l'a acceptée. Il n'est, il le sait, qu'un simple et obscur soldat de la pensée; mais le soldat a sa fonction comme le capitaine. Le soldat combat, le capitaine triomphe. Depuis quinze ans qu'il est au plus fort de la mêlée, dans cette grande bataille que les idées propres à ce siècle soutiennent si fièrement contre les idées des autres temps,

l'auteur n'a d'autre prétention que celle d'avoir combattu. Quand les vainqueurs se compteront, il sera peut-être parmi les morts. Qu'importe! on peut a la fois être mort et vainqueur.

Qu'on ne s'étonne donc pas si, au milieu de ce procès, l'affaire étant déjà engagée, il s'est levé tout à coup, et a parlé. C'est qu'il venait d'en sentir subitement le besoin; c'est qu'il venait d'apercevoir soudain, au tournant de la plaidoirie de ses adversaires, un grand intérêt de morale publique et de liberté littéraire qui le sollicitait d'élever la voix; c'est qu'il venait de voir surgir brusquement la question générale du milieu de la question privée. Et il fera toujours ainsi. En quelque situation de la vie que le devoir vienne le saisir a l'improviste, il suivra le devoir.

Ce procès sera un jour de l'histoire littéraire; non, certes, à cause des trois pièces quelconques qui en étaient l'occasion, mais à cause du procès lui-même, a cause des révélations étranges qui en ont jailli, à cause de la lumière qu'il a jetée dans certaines cavernes, à cause des théâtres, dont il a dévoilé les plaies, à cause de la littérature, dont il a consacré les droits, a cause du public, dont il a si profondément éveillé l'attention et remué la sympathie.

Ce que nous avons fait pour *le Roi s'amuse*, nous le faisons pour *Hernani*. Nous joignons le procès au drame, la lutte a l'œuvre. Désormais, aucune edition ne sera complète si ce procès n'en fait partie. Nous imprimons les quatre audiences devant les deux juridictions d'après la *Gazette des Tribunaux*, qui les a fidèlement rapportées. Il y aura toujours dans cette lecture, nous le pensons, plus d'un genre d'enseignement et plus d'un genre d'intérêt. Il est bon que le public qui viendra après nous puisse savoir un jour, si par hasard les pages que nous écrivons arrivent jusqu'à lui, à quelles aventures les tragédies étaient exposées au dix-neuvième siècle.

Et maintenant que l'auteur a expliqué toute sa pensée, qu'il lui soit permis de remercier ici, pas en son nom, mais au nom de la littérature entière, les juges consulaires dont l'admirable bon sens a si bien compris que dans une petite question il y en avait une grande, et que, dans l'intérêt du poëte, il y avait l'intérêt de tout le monde. Qu'il lui soit permis de remercier la cour souveraine, dont l'austère équité s'est si complétement associée a la probité intelligente des premiers juges. Qu'il lui soit permis de remercier enfin le jeune et honorable avocat pour lequel cette cause n'a été qu'un continuel triomphe, M. Paillard de Villeneuve, esprit incisif et noble cœur, beau talent dans lequel toutes les qualités ingénieuses et fines se corrigent et se complètent par toutes les qualités élevées et généreuses.

20 décembre 1837.

TRIBUNAL DE COMMERCE DE LA SEINE

(PRÉSIDENCE DE M. PIERRUGUES)

Audience du 6 novembre

M. VICTOR HUGO CONTRE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Un public nombreux, et qui se compose en grande partie d'hommes de lettres et d'acteurs, est réuni dans la salle d'audience du Tribunal de commerce. M. Victor Hugo est assis au bureau.

Me Paillard de Villeneuve, avocat de M. Victor Hugo, expose ainsi la demande :

« M. Victor Hugo demande que la Comédie-Française soit condamnée vis-à-vis de lui en des dommages intérêts pour n'avoir pas représenté les ouvrages dont il est auteur, il demande, en outre, pour l'avenir, que vous ordonniez, sous une sanction pénale, la représentation de ces ouvrages. De son côté, la Comédie-Française vient lutter contre l'exécution des obligations qu'à trois reprises différentes elle a consenties, et que depuis cinq ans elle a constamment méconnues.

« Est-ce à dire que M. Victor Hugo soit un de ces hommes qui, pour s'imposer à la solitude d'un théâtre, ont besoin de se placer sous la sauvegarde d'un mandement de justice? Est-ce à dire que la Comédie-Française, dans cette lutte qu'elle soutient contre ses propres engagements, puisse s'en excuser par les sacrifices qu'ils lui imposeraient et rejeter en quelque sorte sur le public lui-même la solidarité d'une résistance et d'un abandon dont il se rend complice? Non, telle n'est pas, de part ni d'autre, la position des parties; et nos adversaires eux-mêmes n'essaieront pas, à cet égard, de vous donner le change.

« M. Victor Hugo est un de ceux auxquels la Comédie-Française doit ses plus brillants et ses plus profitables succès, un de ceux que, dans ses moments de détresse, elle vient supplier de songer à elle, et autour desquels la foule se presse encore avec un avide enthousiasme. Ces engagements contre lesquels le théâtre vient plaider aujourd'hui, c'est lui-même qui les a sollicités. Il sait, il savait encore, qu'il n'y a pour lui aucun péril à s'y soumettre; et ce n'est pas là une des moindres bizarreries de cette cause qu'à côté de l'intérêt privé de M. Hugo se trouve aussi l'intérêt de la Comédie-Française.

« Quel est donc le mot de ce procès? Quelle circonstance nous a donc fait à tous deux cette étrange position? C'est ici, messieurs, que la cause prend un caractère de généralité qui l'élève au-dessus des intérêts d'un débat privé et qui la recommande puissamment à vos méditations. Au fond de tout cela, en effet, il y a une question de liberté littéraire, une question de monopole théâtral. Il s'agit de savoir si un théâtre que l'état subventionne,

qui vit aux dépens du budget, doit être ouvert à tous, ou s'il n'est que le monopole exclusif de quelques-uns; s'il est dévolu à tel système dramatique plutôt qu'à tel autre, et si des engagements cessent d'être sacrés parce qu'ils peuvent blesser ce qu'on appelle des scrupules littéraires. Bizarre position que celle-là, qui semble nous rejeter au temps où les arrêts de la justice venaient prêter main-forte aux enseignements d'Aristote, mais cette position, ce n'est pas nous qui l'avons faite, et vous l'allez voir se développer avec chacun des faits de ce procès.

« A l'époque où M. Victor Hugo composa *Marion de Lorme* et *Hernani*, deux systèmes littéraires se trouvaient en présence. Les uns, admirateurs exclusifs du passé, n'imaginaient pas que l'esprit humain pût aller à côté ni au delà, dans leur impuissance de produire, ils s'étaient dévoués à n'être que d'inhabiles imitateurs, et s'étaient condamnés à tourner perpétuellement autour d'un grand siècle dont ils s'étaient faits les pâles satellites. D'autres, jeunes, ardents, consciencieux, et à leur tête M. Victor Hugo, avaient cru, au contraire, que, tout en admirant les chefs-d'œuvre du passé, il pouvait y avoir une nouvelle carrière à frayer, ils s'étaient dit que, dans les arts comme dans la politique, dans la morale comme dans les sciences, chaque époque devait avoir une mission qui lui fût propre, qu'à des mœurs nouvelles, qu'à des besoins nouveaux, il fallait de nouvelles formes, de nouveaux aliments; ils avaient pensé enfin que notre siècle n'était pas tellement déshérité, qu'il dût n'être qu'un écho du passé, et qu'il ne pût avoir, lui aussi, son cachet original, son horizon de gloire et d'immortalité.

« Qui se trompait? Qu'importe! A tous la carrière était ouverte, l'opinion publique était là pour voir et pour juger. Vous vous rappelez ces luttes si vives, si acharnées, qui éclatèrent alors. On attendait avec impatience que la scène française fût enfin ouverte à ce qu'on appelait la nouvelle école.

« Mais cette épreuve devait, à ce qu'il paraît, effrayer ceux qui jusqu'alors étaient en possession de cette scène, qu'ils regardaient comme inféodée à eux seuls, et il fallait à tout prix fermer à de hardis novateurs le seul théâtre sur lequel ils pussent se rencontrer avec leurs adversaires. C'est alors que commença à se manifester contre M. Victor Hugo, et contre ce qu'on appelle son école, cette série d'intrigues, qui depuis n'ont cessé de l'envelopper, qui pendant sept années l'ont poursuivi, harcelé, et dont enfin sa patience lassée vient vous demander aujourd'hui réparation.

« C'était dans le mois de mars 1829, une pétition fut adressée au roi; elle était signée par sept académiciens, fournisseurs habituels du Théâtre-Français, vieux débris de cette littérature impériale qui se vantait d'avoir eu des parterres de rois, et qui, dans son orgueilleuse naïveté, se figurait ne devoir qu'à son génie l'éclat éphémère qu'avait rejeté sur elle son public couronné. Cette pétition demandait que le Théâtre-Français fût fermé aux productions de l'école nouvelle, et que, notamment, les représentations d'*Hernani* fussent interdites. Vous savez, messieurs, la réponse que fit le roi Charles X à ces singuliers pétitionnaires. « En fait de littérature, leur « dit-il, je n'ai, comme chacun de vous, messieurs, que ma place au par- « terre. » Et *Hernani* obtint cinquante représentations consécutives. Ce furent pour le théâtre les recettes les plus brillantes.

« Lorsque survint la révolution de juillet et avec elle l'abolition de la censure, le Théâtre-Français voulut reprendre *Marion de Lorme*. M. Victor Hugo s'y opposa. Celui que tout à l'heure on vous représentera peut-être

comme un auteur insatiable ne voulut pas consentir aux représentations qu'on sollicitait de lui. *Marion de Lorme* avait été interdite par la censure comme pouvant être attentatoire par allusion à la majesté royale; il y avait pourtant alors une réaction favorable au succès, à l'enthousiasme... Mais M. Victor Hugo n'est pas de ceux qui pensent que le scandale est une bonne chose quand il peut se résoudre en applaudissements et en droits d'auteurs. Il se rappela que la dynastie déchue avait droit à cette compassion respectueuse que tout homme de cœur doit à des proscrits, et qu'il ne lui convenait pas, à lui, de spéculer un succès sur l'effervescence qui alors se ruait contre Charles X, et sur des allusions auxquelles il n'avait jamais songé. Il se borna a demander à la Comédie-Française la reprise d'*Hernani*. Mais les intrigues dont vous avez vu le germe dans la pétition de 1829 se réveillèrent, et il fut impossible d'obtenir cette reprise. »

Ici l'avocat passe en revue les différents traités qui ont été passés avec M. Victor Hugo et la Comédie Française. Le premier, du 12 août 1832, relatif au drame célèbre intitulé *le Roi s'amuse*, stipulait qu'*Hernani* serait repris en janvier 1833 Ce premier traité fut violé Un second intervint le 10 avril 1835, à l'occasion d'*Angelo*, et il fut stipulé qu'*Hernani* et *Marion de Lorme* seraient repris dans le courant de l'année. Cette double cause fut encore violée, malgré les vives réclamations de M Hugo. Enfin un troisième engagement de M. Védel, du 12 avril 1837, relatif a la reprise d'*Angelo* et d'*Hernani*, est encore inexécuté. Le défenseur, rappelant les divers arrêtés de censure pris contre *le Roi s'amuse* et *Antony*, rapprochant les motifs de ces arrêtés de la pétition de 1829 et des discussions littéraires qui s'élèvent chaque année dans les chambres à l'occasion du budget du Théâtre-Français et de la menace faite à plusieurs reprises de retirer au Théâtre-Français une subvention qu'il profane au contact des novateurs littéraires, s'attache à démontrer que tous ces actes se lient à un système général de monopole et d'exclusion contre une doctrine littéraire qui blesse certaines répugnances et porte ombrage à certaines célébrités

« Quel serait, en effet, continue le défenseur, le motif de cette violation perpétuelle des contrats? un intérêt d'argent, une question de recettes? A cela nous répondrons, chiffres en mains, que les recettes de M. Victor Hugo sont égales, supérieures à celles que le théâtre considère comme les plus fructueuses, celles de mademoiselle Mars. Ainsi la moyenne des quatrevingt-cinq représentations de M. Hugo est de deux mille neuf cent quatorze francs vingt-cinq centimes. La moyenne de mademoiselle Mars, dans l'hiver de 1835, est de deux mille six cent dix-huit francs.

« Faut-il d'autres preuves de ce système dont je vous parlais? Pourquoi ne pas vous les donner encore? car ici M. Hugo ne parle pas seulement au nom de son intérêt privé, il parle au nom de tous ceux qui marchent avec lui dans la même carrière, au nom d'une question d'art et de liberté théâtrale; et il faut bien que vous sachiez jusqu'où peut aller l'abus contre lequel nous venons protester aujourd'hui.

« Parmi les hommes que la faveur publique accompagne de son estime et de ses applaudissements, mais qui ne se rencontrent pas avec M Victor Hugo dans les mêmes voies littéraires, et qui ne sont pas comme lui sous l'embargo censorial, il en est deux surtout, au talent, à l'habileté desquels plus que personne nous rendons hommage, dont les succès ont été grands et le seront encore. Certes, ce n'est pas d'eux que nous vient la position qui nous est faite. L'exclusion qui pèse sur certains auteurs, qui les repousse

malgré des engagements sacrés, est loin de leur pensée; et, si un monopole en découle, ils le subissent plutôt qu'ils ne le préparent. Je suis convaincu même que les deux personnes dont je parle ne se sont point encore aperçues de tout cela. Je veux seulement montrer que la Comédie-Française ne tend à rien moins qu'à déshériter de sa publicité tous ceux dont les doctrines ne sympathisent pas avec la littérature officielle qui leur est imposée. »

L'avocat met sous les yeux du tribunal une statistique des diverses représentations du Théâtre-Français, et il examine dans quelle position se trouvent les quarante ou cinquante auteurs dont les ouvrages sont au répertoire. Voici un extrait de ce curieux document, qui excite quelques marques d'étonnement dans l'auditoire :

« En 1834, sur trois cent soixante-deux représentations, et déduction faite des représentations du vieux répertoire, les deux auteurs dont il s'agit en obtiennent cent quatrevingts, pour tous les autres auteurs il ne reste que quarante-cinq jours. En 1835 et 1836, ces deux auteurs ont cent treize, cent quinze jours, tous les autres n'ont que cinquante et cinquante-quatre jours. Enfin, du 1er janvier 1837 jusqu'à ce moment, ces deux auteurs ont obtenu cent douze représentations; trente-quatre seulement ont été accordées aux autres. »

Après avoir fait ressortir tout ce qu'il y a de grave dans un pareil abus de la part d'un théâtre que son institution même doit ouvrir à tous les travaux, à tous les succès, après avoir ajouté d'ailleurs que rien ne serait plus légitime que de jouer souvent des auteurs qui réussissent beaucoup, à la condition seulement de ne pas exclure d'autres auteurs qui ne réussissent pas moins, Me Paillard de Villeneuve arrive à l'examen des traités en eux-mêmes, et s'attache à justifier, dans une discussion lumineuse, les conclusions prises au nom de M. Victor Hugo

« Cette cause, dit-il en terminant, ne vous offre-t-elle pas un étrange spectacle? Depuis huit années, malgré de nombreux et éclatants succès, malgré la foi due à des engagements sacrés, M. Hugo n'a pu s'ouvrir les portes de ce théâtre, sur lequel cependant il avait jeté quelque gloire; et, tandis que la Comédie-Française luttait ainsi pour le condamner au silence et à l'oubli, M. Victor Hugo pouvait voir ses œuvres traduites dans toutes les langues; il pouvait apprendre que sur les divers théâtres de l'Europe, à Londres, à Vienne, à Madrid, à Moscou, ses ouvrages étaient glorieusement représentés, couronnés d'applaudissements .... C'est seulement en France, dans son pays, qu'il ne lui a pas été donné d'en entendre l'écho »

Me Delangle, avocat de la Comédie-Française, prend la parole :

« Messieurs, dit-il, je ne m'attendais pas à voir la question placée sur le terrain que mon adversaire a choisi. Je ne voyais dans cette affaire qu'une question d'intérêt privé, qu'une appréciation d'actes, et non une question d'art, de monopole littéraire. N'attendez donc pas de moi que je suive l'avocat de M. Hugo dans la discussion qu'il vient d'entamer; qu'il me suffise de vous dire que notre adversaire est assez mal venu dans ses plaintes et ses récriminations ; car, sur six drames dont l'illustre poëte est auteur, quatre ont été reçus par l'administration de la rue Richelieu; trois, *Hernani, le Roi s'amuse, Angelo,* ont été joués par les comédiens français. Si *Marion de Lorme* n'a pas eu le même sort, il ne faut en attribuer la faute qu'au *veto* de la censure.

« En droit, les traités dont M. Victor Hugo réclame l'exécution sont

entachés de nullité radicale. Effectivement, d'après un arrêté des consuls, de nivôse an XIII, le décret impérial de Moscou et une ordonnance royale de 1816, l'administration de la compagnie qui exploite le Théâtre-Français ne peut engager cette même compagnie qu'autant que le conseil judiciaire a donné son approbation et le commissaire royal apposé son visa sur les traités. Sans doute, à l'époque où les règlements dont s'agit ont été rendus, la Comédie-Française était régie par des administrateurs qu'elle choisissait elle-même parmi ses sociétaires, et, depuis lors, la gérance a été confiée par l'autorité administrative à un directeur rétribué et qui n'a d'autre responsabilité que celle de ses faits personnels. Mais l'attribution de la gérance à un tiers, étranger à la société de la Comédie-Française, n'a dérogé en rien aux règlements antérieurs de cette société, règlements qui sont d'ordre public, et que nul n'est censé ignorer. Or M. Victor Hugo a traité d'abord avec M. Desmousseaux, sociétaire administrateur, et ensuite avec M. Jouslin de Lasalle, directeur, sans avoir obtenu le visa de M. le commissaire royal baron Taylor, ni l'approbation du conseil établi près de la Comédie-Française, indépendant de l'administration théâtrale, et qui se compose d'un avocat, d'un agréé, d'un notaire, d'un avoué, etc.

« Le demandeur est donc dans la même position que s'il avait traité avec un fils de famille en état de minorité, avec une femme mariée non assistée de son mari. Indépendamment de cette fin de non-recevoir insurmontable, il en existe d'autres encore. Ainsi M. Victor Hugo n'a fait aucune mise en demeure, aucunes diligences pour obtenir l'exécution des prétendues obligations qu'on nous oppose aujourd'hui.

« Il y a plus, en admettant la validité des actes en eux-mêmes, que peut demander M. Hugo? Rien évidemment, si nous démontrons qu'il n'a, de son côté, rempli aucune des conditions qui lui étaient imposées. Ainsi, d'après un des articles du décret que j'ai cité, « les auteurs sont tenus de distribuer « *en double* tous les rôles de leurs ouvrages ». Or, à l'égard d'*Hernani*, M. Hugo ne l'a pas fait. Une première distribution fut faite en 1829, mais Michelot, qui remplissait le rôle de Charles-Quint, s'est retiré, mademoiselle Mars a renoncé au rôle de doña Sol. Depuis, M. Victor Hugo n'a fait aucune distribution nouvelle. »

M. VICTOR HUGO : « Vous vous trompez. La distribution a été faite en 1834. Elle est écrite sur les registres du théâtre, de la main même de M. Jouslin de Lasalle. Le rôle de Charles-Quint était donné à M. Ligier, qui me l'avait vivement demandé. »

Me DELANGLE : « J'ignorais le fait. Mais, fût-il exact, il n'y avait là qu'une distribution de rôles seulement aux chefs d'emploi, et non en double, comme l'exige le décret.

« En effet, l'un est tout aussi important que l'autre; car, si le chef d'emploi est empêché, il faut qu'on puisse avoir *le double* tout prêt, pour que les représentations ne soient pas arrêtées tout à coup, au détriment des intérêts du théâtre. La nécessité d'une distribution de rôles *en second* a été reconnue formellement par la cour royale dans l'affaire Vander-Burch.

« Relativement à *Angelo*, ajoute Me Delangle, la Comédie-Française a accompli toutes ses obligations; elle a donné les dix représentations stipulées dans le traité de 1835, et, si elle a cru devoir interrompre les représentations de cet ouvrage, c'est qu'apparemment le public commençait à

s'en éloigner, car la dernière recette ayant été au-dessous de quinze cents francs, somme à laquelle s'élèvent les frais de chaque jour, les règlements en autorisent le retrait.

« Quant à *Marion de Lorme*, la position de la Comédie-Française est également justifiée par les règlements du théâtre. Cet ouvrage fut, il est vrai, en 1829, soumis au comité de lecture du théâtre, et reçu par acclamation. Vous savez que la censure en arrêta les représentations. En 1831, après l'abolition de la censure, la Comédie-Française voulut représenter cet ouvrage; mais M. Victor Hugo l'avait retiré et donné au théâtre de la Porte-Saint-Martin, pour lequel il avait alors une vive prédilection. Cette pièce fut donc soumise au public. Mais, que M. Victor Hugo me permette de le lui dire, car il est un de ces hommes dont le talent, dont le génie n'est méconnu de personne, et auxquels on peut dire la vérité, *Marion de Lorme* n'a pas eu un grand succès. »

M. Victor Hugo : « Elle a eu soixante-huit représentations. » (*Mouvement.*)

Me Delangle : « Je n'en persiste pas moins dans ma pensée. (*On rit.*) Cependant, je le sais, il fut convenu, dans le traité de 1835, que *Marion de Lorme* serait reprise, mais il était sous-entendu que cet ouvrage serait de nouveau soumis à l'approbation du comité de lecture. La réception de 1829 était considérée comme non avenue, par suite du retrait qu'en avait fait M. Hugo; c'était, en quelque sorte, une pièce nouvelle qui devait être soumise aux mêmes conditions. Or, tant que *Marion de Lorme* n'aura pas été soumise à la lecture, M. Victor Hugo ne peut réclamer l'exécution du traité. Est-il donc de ces auteurs qui doivent avoir à redouter une pareille épreuve? et comment nous expliquer son refus de s'y soumettre?

« Ainsi j'ai démontré qu'à l'égard de *Marion de Lorme* la Comédie-Française n'a aucune obligation à remplir tant que M. Hugo n'aura pas rempli les siennes. Pour *Angelo*, nous sommes dans les termes de l'équité, de la loi, qui ne peuvent nous forcer à remplir un engagement préjudiciable. Enfin, quant à *Hernani*, si le tribunal croyait que le traité est valable, et qu'il y a lieu d'en ordonner la représentation, nous demanderons un délai suffisant pour effectuer la reprise. Dans tous les cas, aucuns dommages-intérêts ne sauraient être accordés, car, d'une part, il n'y a pas eu de mise en demeure, et, d'autre part, M. Hugo n'a rempli aucune des obligations que, de son côté, il avait à exécuter. »

Me Paillard de Villeneuve réplique avec force et examine successivement les fins de non-recevoir apportées par la Comédie-Française. Quant à la nullité des traités pour défaut de capacité du directeur, l'avocat soutient que c'est là un moyen de mauvaise foi que le tribunal ne peut admettre. Trois traités ont été faits par les divers directeurs. Tant qu'il s'agissait d'obliger M. Hugo, on les trouvait capables d'agir, et leur prétendue incapacité n'est invoquée que lorsqu'il s'agit de leurs propres obligations. L'avocat soutient d'ailleurs que les prétendues exigences du règlement de Moscou n'ont jamais été exécutées, pas plus en ce qui touche les droits du comité d'administration que la nécessité de distribution des rôles en double, etc. Après avoir discuté en droit la validité des traités, le défenseur établit qu'à l'égard d'*Hernani*

M. Hugo a fait tout ce qui dépendait de lui pour obtenir l'exécution du traité; et qu'à l'égard de *Marion de Lorme*, le traité de 1835 n'exige pas la nécessité d'une lecture, qui n'a jamais lieu d'après les usages du théâtre pour les ouvrages déjà représentés.

L'avocat repousse ensuite le moyen qu'on cherche à tirer des recettes d'*Angelo* en reproduisant un état des chiffres auxquels elles se sont élevées, et qui donnent une moyenne de deux mille trois cents francs. L'avocat termine en demandant une condamnation qui soit tout à la fois une réparation pour M. Hugo et un châtiment pour l'insigne mauvaise foi de la Comédie-Française.

Me Delangle insiste sur les arguments qu'il a déjà développés au nom du Théâtre-Français, et revient avec de nouveaux développements sur les fins de non-recevoir qui s'opposent à la demande de M. Victor Hugo.

M. Victor Hugo se lève. (*Vif mouvement de curiosité.*)

« Messieurs, dit-il, je ne m'attendais pas à parler dans cette affaire. Mon avocat a complétement ruiné, dans son argumentation, tout à la fois si éloquente et si précise, l'étrange système adopté par l'avocat du Théâtre-Français, et, s'il ne s'agissait que de moi dans ce procès, je ne prendrais pas la parole; mais ce n'est pas seulement de moi qu'il s'agit, c'est de la littérature, dont la cause est en ce moment mêlée à la mienne. Je dois donc élever la voix. Parler pour son intérêt privé, c'est un droit, j'aurais facilement renoncé à un droit, parler pour l'intérêt de tous, c'est un devoir, je ne recule jamais devant un devoir.

« Et, en effet, messieurs, l'attitude que prend le Théâtre-Français dans cette affaire est un grave avertissement pour la littérature dramatique tout entière. Il y a là un système qu'il faut signaler, une leçon dont il importe que tous les auteurs prennent leur part. La loyauté de la Comédie-Française mérite d'être connue. Mettons-la au grand jour.

« De la singulière défense à laquelle le Théâtre-Français a eu recours, il résulte deux choses. La première, la voici : c'est que le directeur du Théâtre-Français est un homme double. Le directeur du Théâtre-Français a deux visages, l'un pour nous, auteurs; l'autre pour vous, tribunal.

« Le directeur du Théâtre-Français... (Ici M. Victor Hugo se retourne vers le barreau, et dit : « Et je regrette de ne pas le trouver à cette barre pour confirmer mes paroles. » Puis il continue :) Le directeur du Théâtre-Français a besoin de moi; il vient me trouver. Ses recettes baissent, me dit-il, il compte sur moi pour relever son théâtre; il me demande une pièce; il m'offre toutes les conditions que je pourrai désirer; il me propose un traité; il a pleins pouvoirs; il est le directeur du Théâtre-Français. J'accepte. Je consens à donner la pièce qu'on me demande. Le directeur écrit le traité en entier de sa main; je le signe, puis il le signe aussi. Voilà un enga-

gement formel, complet, sacré, dites-vous. Non, messieurs, c'est une tromperie.

« Vous l'avez entendu, je ne l'invente pas, c'est l'avocat du théâtre qui vous l'a dit lui-même, le directeur, qu'il s'appelle Védel ou Jouslin de Lasalle, peu importe, le directeur n'avait pas qualité pour traiter; le directeur est venu chez moi sachant cela; et pourquoi est-il venu chez moi? pour traiter avec moi. J'étais de bonne foi, moi, auteur; lui, directeur, mentait et me trompait. Il y avait derrière lui un décret de Moscou, un règlement des consuls, une ordonnance de 1816, que sais-je! J'ignorais ce décret, ce règlement. cette ordonnance Le directeur savait que je l'ignorais, il a profité de mon ignorance Grâce à mon ignorance, il a obtenu de moi des pièces pour lesquelles d'autres théâtres me faisaient des offres sincères. Quoique sans pouvoir pour traiter, il a traité avec moi; il m'a trompé, dis-je, et, vous venez de l'entendre, c'est de cela que la Comédie-Française se vante.

« Qu'est-il arrivé? Moi, auteur, j'ai exécuté religieusement les conventions; j'ai donné, aux époques convenues, les pièces promises; le théatre, lui, n'a été fidèle qu'a violer ses engagements; il les a violés trois fois de suite. J'ai eu beau réclamer, je ne sais si c'est là ce qu'on appelle *mettre en demeure*, j'ai eu beau réclamer, le théâtre n'a fait que des réponses évasives, le théâtre a éludé, le théâtre a promis, le théâtre m'a trompé et promené d'année en année par des commencements d'exécution. Bref, le théâtre n'a pas exécuté. Pourtant, je dois le déclarer, aucun directeur n'avait jamais osé me faire entrevoir même l'ombre de ce système que l'avocat du théâtre vient d'exposer tout à l'heure, — exposer, c'est le mot, — à la face de la justice.

« Après sept ans d'attente, de bons procédés, de patience, de silence, de graves dommages et dans mes ouvrages et dans mes intérêts, je me décide a en appeler aux tribunaux, j'ai recours à la protection de la loi, qui ne doit pas moins couvrir la propriété littéraire que les autres propriétés; j'appelle à votre barre, qui? le directeur du Théâtre-Français. Alors, qu'arrive-t-il? Messieurs, devant vous le directeur du Théâtre-Français s'évanouit. L'homme que j'ai vu, qui m'a écrit, qui m'a parlé, qui est venu chez moi, qui avait tout pouvoir, qui a traité et qui a signé, cet homme-là n'est plus qu'une ombre. C'est un être invalide, c'est un individu sans qualité, c'est un mineur. Il a traité, c'est vrai; mais il ne pouvait pas traiter, il y a le décret de Moscou. Il a signé, c'est vrai; mais il ne devait pas signer, il y a le règlement des consuls. Il a donné sa parole, c'est vrai; mais comment ai-je pu croire à sa parole? c'est son avocat qui le dit. Voila la défense du Théâtre-Français. N'avais-je pas raison de vous le dire en commençant, messieurs? le directeur du Théâtre-Français a deux visages. Ces deux visages sont

deux masques; avec l'un on trompe les auteurs; avec l'autre on trompe la justice. (*Sensation.*)

« Encore une fois, messieurs, quand je dis le directeur du Théâtre-Français, je n'entends désigner personne, pas plus monsieur tel que monsieur tel. Ce n'est pas l'homme qui a occupé, qui occupe ou qui occupera la position de directeur que j'accuse; c'est la position elle-même, c'est cette situation ambiguë et inqualifiable que je vous signale. D'ailleurs, vous le voyez bien, le directeur du Théâtre-Français est une ombre qui échappe aux auteurs d'une part, et à la justice de l'autre.

« Ce qui résulte encore de la plaidoirie du théâtre, le voici : c'est que si vous êtes auteur, si vous avez produit à la Comédie-Française quatrevingt-cinq recettes; si, en présence des frais du théâtre, qui sont de quinze cents francs par jour, ces recettes ont donné une moyenne de deux mille neuf cent quatorze francs, c'est-à-dire quatrevingt-cinq fois mille quatre cent quatorze francs de bénéfice pour le théâtre, cela ne signifie rien, absolument rien. Il y a dans vos quatrevingt-cinq représentations bien des recettes qui dépassent trois mille, quatre mille, cinq mille francs; qu'importe! S'il s'en trouve dans le nombre une ou deux qui soient au-dessous de quinze cents francs, voila celles que le theâtre déclarera, voila celles qu'il dénoncera à la justice, et il poussera sur ces pertes de grands gémissements! En vérité, cela ne fait-il pas pitié?

« Je n'en dirai pas davantage sur ces chiffres, sur ces chicanes, sur ces misères. Je ne suivrai pas l'avocat du théâtre dans l'inextricable dédale d'arguties où il a essayé d'enfermer mon bon droit. Je dédaigne, messieurs, toute cette discussion qui est complétement inattendue pour moi, je le déclare, et que M. Védel désavouerait tout le premier, je l'espère pour lui, s'il était présent à cette audience.. »

Me Delangle : « Je n'ai plaidé que d'après les instructions de mon client. »

M. Victor Hugo : « Je le crois, mais cela m'étonne, car je connais la loyauté de M Védel; il m'est pénible de penser qu'il ait pu consentir à invoquer contre moi à l'audience des arguments dont il paraissait si éloigné dans ses conversations particulières.

« Il est un autre point, messieurs, je le dis en passant, sur lequel je m'étonne que l'avocat de la Comédie-Française n'ait pas de lui-même appelé votre attention. La moyenne des recettes d'*Hernani* est de trois mille trois cent douze francs. »

Me Delangle : « Je n'ai pas ce chiffre. »

M. Victor Hugo . « Trois mille trois cent douze francs, le chiffre

est exact... et douze centimes, si vous le voulez absolument. (*Sourires.*)

« Je n'ai plus qu'un mot à ajouter, messieurs, j'ai été de bonne foi dans cette affaire; la Comédie a été de mauvaise foi. Chose rare! c'est elle-même qui le déclare et qui fait de sa mauvaise foi son système de défense. J'ai signé des traités qui étaient sérieux pour moi, et que j'ai exécutés; les directeurs successifs du théâtre ont signé des traités qui étaient dérisoires pour eux, et qu'ils ont violés. Ce théâtre a eu souvent besoin de moi; il est venu me trouver, je ne cite ici que des faits, des faits que personne n'ignore. Je lui ai rendu des services qu'il ne nie pas; il m'a répondu par des déceptions qu'il ne nie pas non plus. Vous êtes des juges d'equité, vous apprécierez cette façon d'agir et cette façon de se défendre. Vous apprendrez à ce théâtre, par une condamnation sévère, qu'il est immoral de faire des traités et de les faire invalides exprès pour pouvoir les violer ensuite. Vous briserez le monopole qui confisque ce théâtre au détriment de toute la littérature, à laquelle deux Théâtres-Français suffiraient à peine. Vous n'admettrez pas le système de la Comédie-Française, par pudeur pour elle-même; vous lui apprendrez, puisqu'elle a besoin que la justice le lui apprenne, que la signature de ses directeurs est une signature valable, que la parole de ses directeurs est une parole sérieuse. Vous ne ferez pas à ces directeurs l'injure de leur donner gain de cause en déclarant leur signature nulle et leur parole menteuse. Et moi, messieurs, j'aurai à me féliciter de vous avoir donné une nouvelle occasion de prouver que vos jugements sont tout à la fois l'écho de vos consciences et l'écho de la conscience publique. »

Après cette brillante improvisation, qui est suivie d'un murmure général d'approbation, M. le président annonce que la cause est mise en délibéré pour le jugement être prononcé à quinzaine

Audience du 20 novembre 1837.

Une foule nombreuse, impatiente de connaître le résultat de cette affaire, était encore réunie aujourd'hui dans l'enceinte du tribunal de commerce.

Voici le texte exact du jugement qui a été rendu, et qui, indépendamment des questions spéciales élevées sur la nature des divers traités invoqués par M. Hugo, pose d'importants principes en matière de littérature dramatique :

« Le tribunal,

« En ce qui touche les représentations d'*Hernani :*

« Attendu que, par les conventions verbales du 12 août 1832, Victor Hugo d'une part, et, d'autre part, Desmousseaux représentant la Comédie-Française, se sont engagés, le premier à livrer à la Comédie-Française un drame intitulé *le Roi s'amuse;* le second, à faire jouer le drame, et, de plus,

à préparer la reprise d'*Hernani* pour le courant du mois de janvier 1833;

« Attendu que Victor Hugo a satisfait à cette convention par la livraison du drame *le Roi s'amuse*, tandis que la Comédie-Française s'est bornée à jouer ce drame, et a négligé de remplir l'obligation relative à la reprise d'*Hernani*;

« Attendu qu'à la date du 25 janvier 1835, par un autre traité verbal, intervenu entre Victor Hugo et Jouslin de Lasalle, alors directeur du Théâtre-Français, traitant au nom de la Comédie-Française, il a été stipulé de nouveau qu'*Hernani* serait repris, et ce dans les six mois qui suivraient le 10 avril lors prochain, sans que la Comédie-Française ait rempli ce nouvel engagement;

« Attendu qu'il résulte de la correspondance entre Victor Hugo et Vedel, directeur actuel du Théâtre-Français, que, le 2 avril 1837, celui-ci s'est engagé à son tour à effectuer la reprise d'*Hernani*, et que ce troisième engagement n'a point reçu jusqu'à aujourd'hui l'exécution promise;

« Que c'est à tort que l'on reproche à Victor Hugo de n'avoir point distribué, conformément aux règlements, les rôles d'*Hernani* en premier et en double, parce que, dans l'usage, cette distribution se fait de concert par l'auteur et le directeur, et que, dans l'espèce, il y a eu une distribution de ces rôles;

« En ce qui touche la représentation de *Marion de Lorme :*

« Attendu que, dans le traité verbal ci-dessus mentionné entre Victor Hugo et Jouslin de Lasalle, Victor Hugo, en promettant de livrer à la Comédie-Française un nouveau drame intitulé *Angelo ou Padoue en* 1549, ce qu'il a exécuté, a stipulé en sa faveur, non seulement qu'*Hernani* serait repris, mais encore que *Marion de Lorme* serait joué deux fois au moins par la Comédie-Française, dans l'année, à compter du mois de novembre 1835, lors prochain,

« Attendu que jusqu'à ce jour aucune diligence n'a été faite par la Comédie-Française pour représenter *Marion de Lorme;* que si cette pièce, après avoir été reçue au Théâtre-Français en 1829, a été retirée et portée au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où elle a eu soixante-huit représentations, on ne peut trouver, dans cette circonstance, un motif suffisant pour la Comédie-Française de se soustraire à ses obligations, puisque c'était longtemps après, et nonobstant les représentations de *Marion de Lorme* sur un autre théâtre, que Jouslin de Lasalle avait pris l'engagement de la faire jouer par la Comédie-Française; que vainement on objecte contre Victor Hugo sa négligence à provoquer une lecture de *Marion de Lorme* devant le comité compétent, que ce préliminaire, indispensable dans la nouveauté d'une œuvre dramatique, peut être omis dans l'espèce, puisque, dès l'année 1829, *Marion de Lorme* a été lue et reçue au Théâtre-Français; que, d'ailleurs, il n'est pas sans exemple, à ce théâtre, que des pièces représentées d'abord sur d'autres scènes aient été jouées ensuite sur la scène française sans lecture préalable;

« En ce qui touche la reprise d'*Angelo :*

« Attendu qu'il a été convenu, entre Victor Hugo et Vedel, qu'*Angelo* serait repris et joué quinze fois au moins, du 2 avril au 22 septembre 1837; que, malgré cette convention, *Angelo* n'a été représenté que cinq fois dans l'intervalle du temps susmentionné; que la médiocrité de certaines recettes, dont on excipe pour justifier la négligence de la Comédie-Française, peut avoir eu pour cause des circonstances étrangères au mérite de la pièce, que d'ailleurs, et quelles qu'en soient les causes, l'engagement est pris par Védel sans réserves ni restrictions, et que, s'il a fait un mauvais calcul, il

n'en est pas moins obligé par son engagement, et ne peut ni ne doit en imputer qu'à lui-même les conséquences, surtout lorsque ces conséquences pèsent sur un théâtre subventionné par l'état,

« Attendu que, si les diverses conventions verbales invoquées par Victor Hugo n'ont pas été accompagnées de l'approbation du commissaire royal attaché au théâtre, il est constant pour le tribunal que cette approbation n'était pas indispensable pour valider lesdites conventions, que l'usage prouve qu'on ne s'y conforme pas toujours,

« Attendu, d'ailleurs, que l'approbation est devenue superflue là où il y a eu exécution commencée, et que la Comédie-Française, ayant laissé exécuter les traites dont il s'agit dans la partie qui paraissait la plus favorable à ses intérêts, n'est que plus mal fondée à en invoquer la nullité lorsqu'il s'agit des clauses stipulées en faveur de l'auteur,

« Attendu que, si Victor Hugo n'a pas mis la Comédie-Française en demeure d'accomplir ses obligations, il résulte des faits de la cause que des réclamations nombreuses ont été faites par lui dans ce but, et que d'ailleurs chacun des traités verbaux qui se sont succédé portent en eux-mêmes la preuve de l'inexécution des conditions imposées à la Comédie-Française, que, dès lors, il n'y a lieu d'invoquer ni la nullité ni la péremption de ces traités, ni le défaut d'une mise en demeure par huissier,

« Attendu que la propriété littéraire, qui est le produit des plus nobles facultés de l'homme, doit trouver devant les tribunaux une protection équitable contre la violation des conventions où elle est intéressée;

« Attendu qu'il est digne d'un peuple qui doit à la culture du drame tragique et comique une de ses gloires les plus belles d'ouvrir à tous les systèmes de littérature, à tous les talents, un théâtre national où ils puissent, à leurs risques et périls, se produire devant un public éclairé, et, par une lutte de gloire plutôt que d'argent, concourir tous ensemble à l'illustration des lettres françaises,

« Attendu que, par suite de l'inexécution de ses obligations, la Comédie-Française a causé à Victor Hugo un préjudice dont elle lui doit la réparation, que, de plus, il est juste que les engagements pris reçoivent pleine et entière exécution,

« Par ces motifs,

« Le tribunal, admettant, d'après les informations de la cause, le tort souffert par Victor Hugo, et jugeant en dernier ressort,

« Condamne Védel, et par corps, à payer à Victor Hugo six mille francs à titre de dommages-intérêts,

« Ordonne que, dans le délai de deux mois, à compter de ce jour, Védel, en sa qualité de directeur de la Comédie-Française, sera tenu de représenter *Hernani*;

« Que, dans le délai de trois mois, aussi à compter de ce jour, ledit Védel sera tenu de représenter *Marion de Lorme;*

« Que, dans le délai de cinq mois, Védel complétera les quinze représentations d'*Angelo;*

« Sinon, et faute par lui de le faire dans lesdits délais, condamne, dès à présent, Védel, par les voies de droit et même par corps, à payer à Victor Hugo cent cinquante francs par chaque jour de retard,

« Condamne Védel aux dépens; ordonne l'exécution provisoire sans caution »

COUR ROYALE DE PARIS

(PRÉSIDENCE DE M. SÉGUIER, PREMIER PRÉSIDENT)

Audience du 5 décembre 1837

A l'ouverture des portes, une foule considérable se précipite dans la salle. On remarque dans les rangs du public un grand nombre de littérateurs et d'artistes dramatiques.

M. Victor Hugo a quelque peine à se placer dans la tribune particulière qui lui a été reservée et qui est déjà envahie par des avocats.

Me Delangle prend la parole en ces termes :

« En 1829, M. Victor Hugo presenta à la Comédie *Marion de Lorme;* il était le chef de cette ecole qui, se traçant des routes nouvelles, annonçait la prétention et manifestait l'espérance de raviver la littérature. L'ouvrage fut lu, reçu, le contrat était formé, mais la censure empêcha la représentation, cette intervention établissait la force majeure, et la pièce fut retirée.

« En 1830, *Hernani* fut accepté et monté avec soin; mademoiselle Mars y remplissait le principal rôle, tout fut mis en œuvre pour exciter la curiosité. Un journal, donnant son opinion sur ma plaidoirie devant le tribunal de commerce, a dit que je n'étais pas un homme littéraire. Je n'ai pas de prétention à ce titre, mais il me sera permis de rappeler, comme un fait notoire, que certains spectateurs, à l'occasion de la pièce nouvelle, dépassèrent toutes les limites connues de l'admiration, et que, dans leur enthousiasme, ils voulurent imposer leur sentiment d'une façon peu littéraire; il faut le dire, on se battit au parterre; ce fut, du reste, un nouvel attrait pour l'avide curiosité du public. Quarante-huit représentations produisirent de bonnes recettes.

« Survint la révolution de juillet et l'abolition de la censure. Les comédiens se rappelèrent la déconvenue de *Marion de Lorme*, ils la redemandèrent à l'auteur, qui refusa, par l'honorable motif qu'on pourrait voir dans cet ouvrage des allusions à la récente expulsion du roi Charles X. Depuis, *Marion de Lorme* fut par lui donnée à la Porte-Saint-Martin, où elle eut soixante-huit représentations. Le contrat originaire, deux fois brisé, cessait donc d'enchaîner aucune des parties à l'egard de cet ouvrage.

« Le 12 août 1832, *le Roi s'amuse* devint, entre M. Victor Hugo et M. Desmousseaux, artiste du Théâtre-Français, agissant au nom du comité d'administration, l'occasion d'un traité spécial. M. Desmousseaux promettait de reprendre *Hernani* pour le courant du mois de janvier 1833. Il était nécessaire de distribuer de nouveau les rôles, mademoiselle Mars renonçant à celui de doña Sol, et Michelot, chargé de celui de Charles-Quint, ayant quitté le théâtre. En outre, pour plaire à l'auteur, on engageait madame Dorval; puis on lui accordait une prime avantageuse dès avant la lecture.

« Il n'y eut aucun retard dans l'exécution de la première de ces promesses; *le Roi s'amuse* fut représenté; mais la pièce fut défendue par la censure après la première représentation. Fut-ce par l'effet d'une intrigue littéraire? Ce qui est certain, c'est qu'un procès, fait par l'auteur au ministre de l'intérieur, devant le tribunal de commerce, demeura sans succès, et que les comédiens, qui avaient dépensé pour monter la pièce vingt mille francs et beaucoup de temps, en furent pour leur temps et leur argent.

« Un nouveau traité intervint, le 24 février 1835, avec M. Jouslin de Lasalle Quel était M Jouslin de Lasalle? Il remplaçait le comité d'administration jusque-là chargé de faire les marchés relatifs à l'exploitation du théâtre, mais avec l'obligation de prendre l'avis du conseil judiciaire et d'obtenir le visa du commissaire royal, dépendant lui-même du ministre de l'intérieur. Le traité avait pour objet la reprise d'*Hernani* dans les six mois qui suivraient le 10 avril lors prochain, la réception de *Marion de Lorme*, la représentation d'*Angelo, tyran de Padoue*, et l'allocation à M. Victor Hugo d'une prime de quatre mille francs payable même avant la lecture Ce traité était-il légal? On reconnaîtra au moins que le passé était purgé et que la plainte n'était plus permise à l'égard du retard qu'avait éprouvé la reprise d'*Hernani*.

« Aujourd'hui, procès et assignation au tribunal de commerce; elle ne tendait à rien moins qu'à des dommages-intérêts pour le passé, et à la reprise des trois pièces dans le plus bref délai Le débat s'est agrandi devant le tribunal; on a signalé le monopole exercé par certains auteurs et le favoritisme dont ils sont l'objet, tandis que la nouvelle école est l'objet de l'anathème et du dédain M Victor Hugo lui-même n'a pas dédaigné de prendre la parole, et le lendemain les amateurs de comptes fidèlement rendus ont pu lire son discours dans la *Gazette des Tribunaux* La Comédie répondait que le traité n'était pas obligatoire, que, si une obligation en résultait, il n'était dû néanmoins aucuns dommages-intérêts pour le passé; enfin qu'un délai suffisant devrait être accordé pour reprendre les trois pièces de M. Victor Hugo.

« La contagion ayant en quelque sorte gagné les juges du tribunal de commerce, ils ont rendu, par des motifs moitié en droit, moitié littéraires, le jugement sévère qui est déféré à la Cour. »

Après avoir donné lecture de ce jugement, Me Delangle fait d'abord observer qu'il est déraisonnable d'avoir condamné par corps M Vedel, simple agent et directeur, auquel on ne peut opposer des faits personnels.

« Dans ce jugement, ajoute l'avocat, on rencontre à la fois la théorie littéraire et l'appréciation des actes et des faits Toutefois, bien qu'il n'y ait à s'occuper que des actes, un mot sur la théorie. C'est le reflet des plaintes de M. Victor Hugo; mais il n'y a pas ombre de justice Il suffit de rappeler comment l'illustre écrivain était accueilli au Théâtre-Français, et quelle belle part lui était faite, y compris les quatre mille francs de prime qui lui étaient alloués, même avant la lecture de ses drames. Mais c'est ainsi que raisonne l'intérêt personnel Lorsqu'à la chambre des députés il fut question de la subvention à allouer au Théâtre-Français, on se récria contre la nature des ouvrages joués depuis quelque temps sur ce théâtre Je veux que ces doléances soient venues de personnages du *contraire parti (on rit)*; mais enfin, après de telles plaintes, après les préférences, on peut le dire, dont il était l'objet, M. Victor Hugo n'avait pas le droit de se plaindre. Qu'on dise, comme l'a fait le tribunal de commerce, « qu'il est digne d'un peuple qui

« doit à la culture du drame tragique et comique une de ses gloires les plus « belles d'ouvrir à tous les systèmes de littérature, à tous les talents, un « théâtre national où ils puissent, à leurs risques et périls, se produire « devant un public éclairé, et, par une lutte de gloire plutôt que d'argent, « concourir tous ensemble à l'illustration des lettres françaises », c'est fort poétique et fort libéral sans doute. S'il n'y avait risque et péril que pour les auteurs, passe encore; mais qui se trouve exposé? les comédiens, et c'est à leurs dépens que se fait la poésie et le libéralisme »

L'avocat, s'expliquant sur le traité dont le Théâtre-Français demande la nullité, fait remarquer qu'on ne peut imputer aucune mauvaise foi à M Védel, qui n'est pas l'auteur de ce traité, qui a voulu l'exécuter, en tant qu'il eût été exécutable, et qui enfin ne fait que suivre la direction qui lui est imprimée par le conseil judiciaire du théâtre.

Me Delangle résume rapidement les moyens qu'il a présentés.

Me Paillard de Villeneuve prend la parole pour M. Victor Hugo

« Messieurs, dit-il, on vous a dit que c'était une question commerciale que vous aviez à juger On a eu raison; car la propriété littéraire, quelles que soient la noblesse de son origine et la gloire de ses résultats, en l'absence de lois particulières qui la régissent, n'est autre chose, dans de pareils débats, qu'une marchandise Soit donc, plaidons sur cette marchandise, mais au moins ne la rejetons pas au-dessous des marchandises les plus vulgaires. Plaidons sur une question commerciale, mais n'oublions pas alors qu'en pareille matière il faut, avant tout, bonne foi, loyauté, principes incontestables et sacrés qu'il semble que dans toute cette discussion on ait voulu prendre à tâche de méconnaître et de violer. Elaguons donc pour un moment de cette cause ainsi rétrécie et le nom glorieux de l'auteur que je représente et les graves conséquences que la liberté littéraire attend de votre décision.

« Il s'agit de savoir si les traités que la Comédie-Française a demandés, implorés comme une grâce, doivent être exécutés au profit de M. Victor Hugo, comme ils l'ont été au profit du théâtre. Telle est la seule question du procès. Avant d'y arriver, quelques mots sur les faits

« En 1829, M Victor Hugo composa *Marion de Lorme,* dont les représentations furent arrêtées par un véto de la censure En transmettant cet ordre à M. Victor Hugo, M le ministre de l'intérieur lui envoya, comme compensation, l'ampliation d'une ordonnance qui portait à six mille francs la pension de deux mille francs qu'il tenait de la volonté spontanée de Louis XVIII, M. Hugo refusa cette pension; quelles que fussent les insistances du ministre, il persista dans ce refus, et, plus tard, en 1832 lorsqu'à l'occasion du *Roi s'amuse* il se vit contraint de plaider contre le ministre de l'intérieur, il renonça de lui-même à cette pension de deux mille francs, dont on semblait lui faire reproche pour l'arrêter dans la lutte qu'il soutenait. Ces faits me semblent de nature à être rappelés dans une discussion où l'on paraît nous accuser d'élever des questions d'argent. Je puis rappeler aussi, au nom d'un auteur qu'on représente comme demandant à être joué par autorité de justice, que M. Hugo, en 1830, après l'abolition de la censure, refusa de laisser jouer *Marion de Lorme,* parce qu'il ne lui convenait pas de faire servir une œuvre littéraire à des passions politiques, et qu'il n'était pas dans sa pensée de spéculer sur un succès injurieux pour une dynastie tombée. »

L'avocat rappelle les divers traités intervenus, et dont il rattache la

violation à des intrigues de camaraderie et à un système de monopole qui ferme les portes du Théâtre-Français à un des genres de la littérature dramatique.

« On a posé d'abord une question d'argent, poursuit l'avocat ; il importe d'y répondre. Si la Comédie-Française, a-t-on dit, recule devant l'exécution des traités, c'est que cette exécution la menace d'un épouvantable déficit; tenir sa parole, ce serait pour elle une ruine inévitable. Voyons.

« Il y a au théâtre, pour les recettes, une espèce de thermomètre qui indique la situation la plus prospère Ce sont les recettes de mademoiselle Mars. Or pendant l'hiver de 1835, saison favorable, comme on sait, la moyenne de ces recettes a été de deux mille six cent dix-huit francs quatrevingt-quinze centimes; je prends depuis la plus forte, celle du *Misanthrope,* qui est de quatre mille trois cent vingt et un francs, jusqu'à la plus faible, celle de l'*École des vieillards,* qui n'est que de mille deux cent trente francs; ce qui prouve, soit dit en passant, que la Comédie-Française n'exécute pas toujours aussi rigoureusement le règlement qui repousse du théâtre toute pièce qui ne fait pas les frais.

« Or la moyenne des quatrevingt-cinq recettes de M Victor Hugo, toutes faites dans la saison d'été, est de deux mille neuf cent quatorze francs. Admet-on les cinq représentations d'*Angelo,* données en vue du procès et dans des circonstances que je signalerai plus tard, cette moyenne est de deux mille huit cent cinquante-six francs Et, si nous défalquons les frais du théâtre, d'après le chiffre même qu'il nous donne, il en résulte que le bénéfice net sur les deux ouvrages de M Hugo, *Angelo* et *Hernani,* est de cent vingt-cinq mille six cents francs Ce sont là, sans doute, de misérables détails, je le sais; mais enfin il faut bien répondre par des chiffres aux étranges lamentations de ce théâtre

« Nous aurions désiré que la Comédie-Française nous mît, par la communication de ses registres, à même de comparer ce qu'on appelle la situation pécuniaire de M Hugo avec celle des auteurs les plus favorisés du théâtre. Cette communication a été refusée Mais j'ai pu me procurer ce chiffre. Or la moyenne des recettes de l'un de ces auteurs est de mille neuf cent dix-sept francs; celle de l'autre, poete tragique, est de mille huit cent trois francs; et, cependant, nous verrons de quelle singulière faveur jouissent ces deux auteurs, qui, lorsqu'il nous est impossible, à nous, d'obtenir l'exécution de nos traités, obtiennent de la volonté toute gracieuse des comédiens, en 1836, par exemple, cent quinze représentations, et tous les autres auteurs cinquante-quatre seulement, en 1837, en dix mois, cent dix-neuf, et les autres trente-quatre. »

Me Delangle : « C'est inexact ! »

Me Paillard de Villeneuve : « On m'arrête... Ah ! je sais que M. Védel, comme certain personnage d'un drame moderne, va vous dire « Mais le « *Constitutionnel...* » (*Rires dans l'auditoire*) Oui, je sais que le *Constitutionnel,* qui a voulu jeter dans cette question une intervention littéraire que je veux croire impartiale, prétend que j'ai, devant les premiers juges, annoncé un fait matériellement inexact, en soutenant qu'en 1836 ces deux auteurs avaient obtenu cent quinze représentations, attendu, ajoute ce journal, que l'un de ces auteurs n'avait eu que quatrevingt-dix-huit représentations, et l'autre dix-sept. Or le journal en question trouve ridicule que j'aie additionné ces deux chiffres par cent quinze. (*On rit*)

« Arrivons à quelque chose de plus sérieux ; voyons les traités. Ils sont nuls, dit-on ; ceux qui les ont signés étaient incapables. (*On rit.*)

« Ainsi on s'est présenté chez M. Victor Hugo avec une qualité qu'on n'avait pas, qu'on savait ne pas avoir. On lui a proposé des traités, on lui a imposé des obligations. Il les a, lui, exécutés fidèlement, loyalement; et, lorsqu'à son tour il en demande l'exécution contre le théâtre, on l'arrête. Tout cela n'était qu'un jeu; ces traités n'étaient que des mensonges, ces directeurs qui sont allés chez vous, ils ont trompé votre bonne foi, c'étaient des comédiens qui ont joué leur rôle, c'étaient des signatures imaginaires, comme la veille, au théâtre, celle de Crispin. Non, non, ce n'est pas ainsi qu'on se joue de la sainteté des conventions, ce n'est pas avec de tels moyens qu'on abuse la justice; et, je n'en doute pas, MM. Desmousseaux et Vedel, tous deux hommes honorables, je me plais à le dire, gémissent, dans leur loyauté, d'en être réduits à de pareils moyens. »

Ici l'avocat discute les dispositions du décret de 1812; il s'attache à démontrer que, d'après ce décret, le comité d'administration avait droit de traiter, ainsi qu'il l'a fait, par l'entremise de M. Desmousseaux, son délégué, que les incapacités et les nullités doivent être formellement écrites, que le décret ne parle ni de visa ni de conseil judiciaire, que ces formalités extrinsèques et non essentielles ne se trouvent que dans l'ordonnance de 1822 laquelle est toute de règlement intérieur, n'a point été insérée au Bulletin des lois, et n'a pu ni abroger ni modifier le decret de 1812. Mᵉ Paillard de Villeneuve soutient de plus que, de l'aveu même de M. Vedel, aucun des traités par lui souscrits n'a été soumis à ces formalités d'avis préalable et de visa, qu'il y a eu ratification des traités par l'exécution partielle qu'en a consenti le comité. Il répond ensuite aux objections tirées du défaut de mise en demeure.

« On prétend, ajoute l'avocat, que la lettre de 1837, écrite par M. Védel, a eu pour effet de résoudre les traités. C'est un moyen nouveau dont il n'a pas été dit un mot en première instance. Or, s'il pouvait avoir quelque fondement, je m'étonnerais qu'il eût échappé à la pénétration de mon habile adversaire; et, certes, au lieu de se jeter dans des fins de non-recevoir toujours peu honorables, la Comédie-Française n'eût pas manqué d'argumenter de cette renonciation de M. Hugo à ses droits. Quoi donc! l'obligation s'éteint par cette lettre qui est du débiteur lui-même? Où donc est la renonciation du créancier? C'est une novation qu'on invoque ici. Or, aux termes de la loi, la novation ne se présume pas, elle doit être stipulée dans des termes exprès.

« Faut-il maintenant nous expliquer sur les diverses fins de non-recevoir opposées à chacun des drames dont M. Victor Hugo demande que vous ordonniez la représentation?

« Quant à *Hernani*, M. Victor Hugo, dit-on, devait distribuer les rôles en premier et en double. Il ne l'a pas fait, bien que l'ordonnance de 1822 lui en fît une obligation expresse. Il ne doit donc imputer qu'à lui-même un retard qu'il a ainsi occasionné par sa propre négligence.

« A cet égard, la Comédie-Française s'est vue forcée de modifier aujourd'hui les allégations qu'elle n'avait pas craint de produire en première instance. Aucune distribution n'avait eu lieu, disait-elle. Or les registres du comité constatent qu'elle a été faite par M. Hugo et par M. Joslin de Lasalle. On est forcé d'en convenir aujourd'hui, et on se contente de dire que la distribution n'a pas été faite *en double*. A cet égard, nous dirons, et M. Védel ne nous démentira pas, que cette distribution en double ne se fait jamais; que non-seulement les directeurs ne la demandent pas, mais qu'ils s'y refu-

seraient, car la troupe n'y pourrait suffire, et les doubles ne prennent jamais place au répertoire que lorsque les chefs d'emploi, par caprice ou par nécessité, abandonnent leurs rôles. Sur ce point, M. Védel, je le répète, confirmera nos assertions ; il l'a lui-même déclaré lors du délibéré de première instance.

« Toutes les formalités, à l'egard d'*Hernani*, ont donc été remplies par l'auteur, et la lettre de M. Jouslin de Lasalle ne laisse aucun doute sur ce point Elle constate que, lorsqu'il a quitté la direction, tout était prêt, acteurs, décors, costumes, pour la reprise d'*Hernani*

« Quant à *Marion de Lorme*, on soutient qu'elle devait être soumise aux nouvelles formalités d'une lecture et d'une approbation par le comité

« Comment ! *Marion de Lorme* a été reçue, en 1830, par acclamation! c'est mon adversaire qui l'a dit ; elle a obtenu soixante-huit représentations ; et, quand la Comédie-Française s'engage à en effectuer la reprise, elle a, dites-vous, sous-entendu la condition préalable d'une nouvelle lecture ! Mais, lorsque la reprise a été stipulée, ne connaissait-on pas cet ouvrage ? les comédiens n'avaient-ils pas battu des mains a sa lecture ? ne l'avaient-ils pas accueilli avec l'enthousiasme le plus ardent ? le public ne l'avait-il pas applaudi durant soixante-huit représentations consécutives ? Oui, sans doute, dites-vous ; mais les comediens ont un goût si sûr, si epuré ; depuis des années, leurs études littéraires ont grandi, ont pris une direction nouvelle ; il faut que leur judicieux contrôle s'exerce encore sur cette œuvre, que peut-être, en 1829, ils ont mal appreciée, et que le public ignorant a eu le tort d'applaudir si souvent. Soyez plus francs! dites que vous ne voulez pas exécuter le traité qui vous lie.

« Je le repète, jamais dans les traités on n'a songe aux nécessités d'une lecture nouvelle, elle serait en dehors de tous les usages du théâtre Et je pourrais citer vingt ouvrages qui, joues sur d'autres théâtres, ont été sans lecture admis au Théâtre-Français : *Marino Faliero, les Vêpres siciliennes, les Comediens*, etc.

« A l'occasion d'*Angelo*, on excipe de cinq recettes inferieures, dit-on, au chiffre des frais Il est des auteurs auxquels on n'oppose pas cette rigueur du règlement. D'ailleurs, vous connaissez la moyenne des recettes de M. Victor Hugo, mais, nous l'avons dit et nous le répétons, ces cinq représentations ont éte données en vue du procès, et le théâtre a fait tout son possible pour en annuler la recette.

« Faut-il vous dérouler les mille intrigues, les misérables tracasseries auxquelles M. Hugo a été en butte ? Vous pouvez, sur ce point, vous en rapporter aux bureaux et aux comédiens, dont les misérables inimitiés s'acharnent contre lui. Ainsi, par exemple, on annonce *Angelo;* au jour indiqué, indisposition subite de madame Volnys ; le lendemain, rétablissement tout aussi subit qui lui permet de jouer avec beaucoup de vigueur et de talent dans la *Camaraderie ;* le surlendemain, *Angelo* est encore annoncé; mais, tant la santé de ces dames est chose délicate et capricieuse (*on rit*), seconde indisposition subite de l'actrice, qui force de remettre la représentation ; et, le lendemain encore, second rétablissement subit qui permet au public de l'admirer et de l'applaudir dans *Don Juan d'Autriche.*

« Je n'en finirais pas si, depuis les caprices des premiers sujets jusqu'aux maladresses du souffleur, je vous racontais ce qui se passe quand il s'agit de nuire à l'auteur. Il y a pour cela un terme en argot de coulisses... je l'oublie en ce moment. Ainsi on commence à six heures au lieu de sept,

de telle sorte qu'à moins d'arriver à jeun, le public est menacé de ne voir que le dénoûment; la seconde pièce sera ce qu'on appelle un *repoussoir*; on jouera l'ouvrage, comme on l'a fait à l'égard d'*Angelo*, le jour où des réjouissances publiques appellent toute la population sur la place publique; on saura choisir les conditions les plus défavorables, afin de s'en prévaloir plus tard, lors du procès qu'on attend... Que sais-je ?.. Je le répète, fiez-vous-en pour tout cela aux comédiens ! »

L'avocat, dont la brillante plaidoirie a constamment captivé au plus haut point l'attention des juges et de l'auditoire, s'attache ensuite à justifier chacune des dispositions du jugement quant aux dommages-intérêts et aux délais fixés pour la représentation des ouvrages de M. Victor Hugo. Ces délais sont précisément ceux que la Comédie-Française a fixés dans ses traités. Elle a reconnu elle-même qu'ils étaient suffisants pour la mise en scène des deux ouvrages.

« J'ai justifié, dit l'avocat en terminant, chacune des dispositions du jugement de première instance, vous le confirmerez dans son entier. A côté des motifs de ce jugement, qui consacrent les droits privés de M. Victor Hugo, il en est d'autres qui formulent en thèse générale les droits de la propriété littéraire, et rappellent au Théâtre-Français le but de son institution en protestant contre le scandaleux monopole qui l'exploite Vous accorderez à l'une et à l'autre de ces pensées des premiers juges l'autorité de votre haute sanction; et, en donnant ainsi à la Comédie-Française une leçon de bonne foi, vous consacrerez, au profit de la littérature dramatique, un principe tutélaire de liberté. »

Me Delangle, en quelques mots de réplique, cherche à rétablir les chiffres des recettes qu'il avait représentés, et qui donnent lieu à de vives interpellations auxquelles prennent part MM Victor Hugo et Védel.

M. Victor Hugo : « Je dénie formellement les chiffres présentés par l'avocat; ils sont inexacts, et la Comédie le sait, le directeur m'a refusé communication des registres. »

M. Védel. « C'est vrai. J'ai cru devoir le faire. »

M. le premier président, sévèrement « Pourquoi avez-vous refusé vos registres ? Vous avez eu tort, monsieur. »

M. Védel garde le silence.

M. le premier president « La parole est à M. l'avocat général »

M. Victor Hugo : « Je prie la cour de me permettre quelques observations. »

M. le premier président : « Parlez, monsieur Victor Hugo, parlez. »

M. Victor Hugo (*mouvement d'attention*) : « Ainsi que je l'ai dit devant les premiers juges, si je prends la parole dans cette affaire, c'est qu'il y va d'un intérêt général. Ce n'est pas de moi seulement qu'il s'agit, messieurs, c'est de toute la littérature. Ce procès résoudra une question vitale pour elle. Aussi ai-je dû intenter ce procès, aussi ai-je dû ajouter ma parole, dévouée aux intérêts le

tous, à l'éloquente parole de mon avocat. Ce devoir, je l'ai accompli une première fois devant le tribunal de commerce, je viens l'accomplir une seconde fois devant la cour.

« Et en effet, messieurs, le fait si grave que je viens d'énoncer résulte du procès tout entier. Qu'est-ce donc que ce procès? Examinons-le.

« Dans ce procès, j'ai deux adversaires; l'un public, l'autre latent, secret, caché. L'adversaire public n'est pas sérieux, c'est le Théâtre-Français; l'adversaire caché est le seul réel. Qui est-il? Vous le saurez tout à l'heure.

« Je dis que mon adversaire public, le théâtre, n'est pas un adversaire sérieux. Et, en effet, que suis-je pour le Théâtre-Français? Un auteur dramatique. Et quel auteur dramatique?

« Ici, messieurs, est toute la question. Messieurs, il n'y a pour les théâtres que deux espèces d'auteurs dramatiques, les auteurs qui les enrichissent et les auteurs qui les ruinent. Pour les théâtres, les pièces qui rapportent de l'argent sont les bonnes pièces; les pièces qui ne rapportent pas d'argent sont les mauvaises. Sans doute, c'est là une grossière façon de juger, et la postérité classe les poetes d'après d'autres raisons Mais nous n'avons pas à traiter ici la question littéraire; nous ne sommes pas la postérité, nous sommes les contemporains.

« Et pour les contemporains, pour les tribunaux en particulier, entre les critiques qui affirment qu'une pièce est bonne et les critiques qui affirment qu'une pièce est mauvaise, il n'y a qu'une chose certaine, qu'une chose prouvée, qu'une chose irrécusable, c'est le fait matériel, c'est le chiffre, c'est la recette, c'est l'argent.

« Les contemporains jugent souvent mal, c'est possible. Le *Misanthrope* a ruiné le théâtre, *Tiridate* l'a enrichi. Eh bien, devant les contemporains, le *Misanthrope* a tort et *Tiridate* a raison. La postérité casse parfois les jugements des contemporains; mais, je le répète, pour les auteurs vivants, nous ne sommes pas la postérité. Acceptons donc pour vérité, sinon littéraire, du moins commerciale, ce fait que, pour les théâtres, il n'y a que deux espèces d'auteurs, les auteurs qui les ruinent et les auteurs qui les enrichissent.

« Eh bien, que suis-je pour le Théâtre-Français? Suis-je un auteur qui le ruine? suis-je un auteur qui l'enrichit? Voici le premier point dont il importe d'avoir la solution. Cette solution rayonnera ensuite sur toute la cause.

« Je n'ai fait recevoir au Théâtre-Français que quatre pièces, *Marion de Lorme*, *Hernani*, *le Roi s'amuse*, *Angelo*. De ces quatre pièces, deux, *Marion de Lorme* et *le Roi s'amuse*, ont été, à deux époques différentes, arrêtées par la censure; deux seulement, *Hernani* et *Angelo*, ont pu être librement représentées. Maintenant,

combien ces deux dernières pièces ont-elles eu de représentations? Quatrevingt-onze. Quelle somme totale ont produite ces quatrevingt-onze représentations? — Ici, messieurs, je dois le dire, dans le premier procès, justement indigné des manœuvres de la Comédie-Française contre les dernières représentations d'*Angelo,* j'avais cru devoir rejeter du total de mes recettes ces quelques recettes évidemment préparées artificiellement par le théâtre pour le besoin de la cause et pour servir d'argument, comme mon avocat vous l'a excellemment démontré, et comme l'a jugé le tribunal de commerce. J'avais cru, dis-je, devoir rejeter ces recettes, mais à quoi bon? que m'importe? Ma cause n'est-elle pas victorieuse, même en admettant ces recettes? Je les admets donc.

« Eh bien, messieurs, même en y comptant ces mauvaises représentations, résultat des intrigues du théâtre, les recettes de mes quatrevingt-onze représentations à la Comédie-Française donnent un total de deux cent cinquante-neuf mille neuf cent soixante-trois francs quinze centimes, et une moyenne de deux mille huit cent cinquante-six francs soixante-sept centimes. Les frais sont de mille quatre cent soixante-dix francs par représentation. Calculez le bénéfice. La moyenne des recettes de mademoiselle Mars dans l'ancien et le nouveau répertoire, de mademoiselle Mars, la célèbre actrice, qui a quarante mille francs d'appointements pour les énormes recettes qu'elle produit, — prises dans les conditions les plus favorables, dans l'hiver, pendant que mes pièces ont toujours été jouées l'été, — la moyenne des recettes de mademoiselle Mars est deux mille six cent dix-huit francs quatrevingt-seize centimes. Calculez la différence. En faveur de qui est-elle? En ma faveur.

« Je puis donc le dire, et le dire hautement, — cela d'ailleurs ne préjuge en rien la valeur littéraire de mes ouvrages. — je suis, pour la Comédie-Française, au nombre des auteurs qui l'enrichissent; cela résulte invinciblement des faits, des preuves, des chiffres... »

M. Védel, interrompant : « Je ne l'ai jamais contesté, M. Victor Hugo n'avait pas même besoin d'insister là-dessus, M. Victor Hugo est au-dessus de cette discussion. »

M. Victor Hugo : « Je le crois, monsieur; je l'aurais même dédaignée, cette discussion de chiffres, parce que la notoriété publique suffirait pour la trancher; mais, votre avocat ayant avancé des allégations, j'ai dû lui répondre par des preuves. »

Ici M. Victor Hugo se retourne vers la cour et ajoute : « Eh, messieurs, il n'a pas tenu à moi que ces preuves fussent plus complètes encore. Je voulais, par un dépouillement étendu des registres de la Comédie-Française, mettre les tribunaux à même de comparer mes recettes avec celles des auteurs privilégiés qu'on joue le plus

souvent à ce théâtre. Une vive lumière eût jailli de ce rapprochement. J'ai demandé au théâtre communication de ses registres. Le théâtre a refusé.

« Ainsi, dans cette cause, nos chiffres sont publiés; le théâtre cache les siens. Tout ce qui nous concerne est mis au jour; le théâtre se retranche dans l'ombre. Nous combattons à visage découvert; la Comédie combat masquée. De quel coté est la loyauté?

« On se récrie, on discute, on publie des chiffres dans certains journaux. Qui nous prouve que ces chiffres sont exacts? La vérification ne pourrait s'en faire que sur les registres du théâtre, le théâtre refuse ses registres. Jugez entre nos adversaires et nous, messieurs.

« Je reprends. Que suis-je donc pour le Théâtre-Français? Un auteur dramatique. Quel auteur dramatique? Un auteur dramatique qui remplit la caisse du théâtre. Voilà les faits. De quelle façon est-ce que je me présente dans cette cause? Avec des drames dans une main et des traités dans l'autre. Qu'est-ce que ces drames? Je viens de vous le dire. Qu'est-ce que ces traités? Je vais vous le dire. Les drames ont-ils été profitables au théâtre? Oui, messieurs. Les traités sont-ils valables? Oui, également.

« Eh, messieurs, ces traités, mon avocat vous l'a dit et l'avocat du théâtre n'a pu le contester, ce n'est pas moi qui les ai faits, c'est la Comédie-Française. Ce n'est pas moi qui les ai demandés, c'est la Comédie-Française. Ce n'est pas moi qui ai été chercher le théâtre, c'est le théâtre qui est venu me chercher. Au nom du théâtre, M. Taylor est venu me trouver; au nom du théâtre, M. Desmousseaux est venu me trouver; au nom du théâtre, M. Jouslin de Lasalle est venu me trouver; au nom de théâtre, M. Védel est venu me trouver. Pourquoi? pour m'offrir ces mêmes traités que le théâtre repousse maintenant. — Et je dis tout ceci devant M. Védel, qui connaît les faits comme moi et qui ne me démentira pas.

« Ces traités, les directeurs successifs du théâtre les ont écrits en entier de leur main. Ces traités, ils les ont réclamés de moi, ils les ont sollicités, ils les ont obtenus comme une faveur, et bientôt ils me demanderont de nouveaux ouvrages. »

M. Védel : « Certainement, et c'est ce que j'ai toujours demandé »

M. Victor Hugo : « Vous l'entendez. (*Mouvement.*) C'est qu'apparemment mes traités sont valables, et le théâtre le sait bien. Mes pièces ont rempli la caisse, et le théâtre le sait bien. Le théâtre, je l'ai dit en commençant, n'est pas sérieusement mon adversaire. Le théâtre a eu besoin de moi, et, je ne crains pas de le dire, il en aura besoin encore. Avant trois mois, vous le verrez, si les recettes baissent, le directeur de la Comédie-Française saura retrouver le chemin de ma maison. Il me trouvera bienveillant.

« Il me trouvera bienveillant. Pourquoi? parce que dans toute cette affaire, je le répète, le théâtre, en vérité, n'est pas mon adversaire réel. La Comédie a mis beaucoup de mauvaise foi dans cette lutte, mais c'est une mauvaise foi qu'on lui a imposée, je le sais; elle en rougira un jour, et je la lui pardonne dès à présent.

« Mais, si les comédiens français ne sont pas mes adversaires véritables, quels sont donc mes adversaires? Ici, messieurs, j'arrive à la véritable question, à la question importante, à la question générale, à la question qui m'a fait prendre la parole, à la question dont la solution intéresse la littérature dramatique tout entière.

« Non, ce n'est pas au théâtre que sont mes réels adversaires. Où sont-ils donc? Je vais vous le dire.

« Messieurs, mon adversaire dans cette cause, ce n'est pas le gouvernement; ce serait mettre un trop grand mot sur de petites tracasseries; ce n'est pas le ministère, ce n'est pas même un ministre. J'en suis fâché; j'aurais souhaité avoir affaire à quelqu'un de considérable dans cette occasion; ne fût-ce que par dignité, j'aime mieux les grands ennemis que les petits ennemis; mais, il faut bien que j'en convienne, mes ennemis ne sont pas grands. (*Sensation.*)

« Mon adversaire, dans cette cause, c'est une petite coterie embusquée dans les bureaux du ministère de l'intérieur, qui, sous prétexte que la subvention passe par le ministère pour aller au Théâtre-Français, prétend régir et gouverner souverainement à sa guise ce malheureux théâtre. Je dis ceci hautement, messieurs, pour que l'avertissement sévère de mes paroles aille jusqu'au ministre. Si ce procès a lieu aujourd'hui, c'est que cette coterie l'a voulu; si le Théâtre-Français a manqué à ses engagements, c'est que cette coterie toute-puissante l'a voulu; si, à l'heure qu'il est, trois ou quatre auteurs seulement sont représentés constamment au Théâtre-Français à l'exclusion de tous les autres, c'est que cette coterie le veut. C'est un groupe d'influences uni, compacte, impénétrable, une *camaraderie*, — ce n'est pas moi qui ai inventé le mot (*on rit*), mais, puisqu'on l'a fait, je m'en sers, — une camaraderie, dis-je, qui bloque et qui obstrue l'avenue du théâtre. Tout un grand côté de la littérature est mis par elle à l'index. C'est à la littérature presque tout entière que cette coterie prétend fermer la porte du théâtre. Cette porte, messieurs, votre arrêt la rouvrira.

« Je le dis parce que c'est un fait, mais c'est un fait bien étrange, cette coterie a déjà la censure politique, elle veut avoir, en outre, la censure littéraire. Que pensez-vous de la prétention, messieurs?

« Aussi c'est un devoir que j'accomplis maintenant. En 1832, j'ai flétri la censure politique; en 1837, je démasque la censure litté-

raire. La censure littéraire! comprenez-vous, messieurs, tout ce que ce mot a d'odieux et de ridicule? La fantaisie d'un commis, le bon goût d'un commis, la poétique d'un commis, la bonne ou mauvaise digestion littéraire d'un commis, voilà la loi suprême qui régira la littérature désormais! L'opinion sans contrôle et sans appel d'un censeur qui ne saura pas toujours le français, voilà la règle souveraine qui ouvrira et qui fermera désormais aux poëtes le théâtre de Corneille et de Molière! La censure littéraire! et avec cela la censure politique! Deux censures, bon Dieu! N'était-ce pas déjà trop d'une? (*Vive impression.*)

« Et en terminant, messieurs, permettez-moi une observation. Pour attaquer toute espèce de censure, je suis dans une position simple et bonne. Dans un temps où une licence déchaînée avait envahi les théâtres, moi, partisan de la liberté des théâtres, je me suis censuré moi-même. Mon avocat et l'avocat de la Comédie-Française vous l'ont raconté de concert, et je ne rappelle ici qu'un fait connu de tout le monde. En août 1830, j'ai refusé au Théâtre-Français d'autoriser la représentation de *Marion de Lorme;* je l'ai refusé afin que le quatrième acte de *Marion de Lorme* ne fût pas une occasion d'injure et d'outrage contre le roi tombé. L'avocat du théâtre vous l'a dit lui-même, un immense succès de scandale politique m'était offert, je n'en ai pas voulu. J'ai déclaré qu'il n'était pas digne de moi de faire de l'argent, — comme on dit à la comédie, — avec l'infortune d'une royale famille, et de vendre, en plein théâtre, aux passions haineuses d'une révolution le manteau fleurdelysé du roi déchu. J'ai déclaré en propres termes, quant à ma pièce, que j'aimais mieux *qu'elle tombât littérairement que de réussir politiquement*, et, un an après, en racontant ces faits dans la préface de *Marion de Lorme*, j'imprimais ces paroles, qui seront toujours, en pareille occasion, la règle de toute ma vie : « C'est quand « il n'y a plus de censure que les auteurs doivent se censurer eux- « mêmes, honnêtement, consciencieusement, sévèrement. Quand on « a toute liberté, il sied de garder toute mesure. » (*Mouvement d'approbation.*)

« Le tribunal de commerce a apprécié tous ces faits, messieurs. Il a entendu le débat public des plaidoiries, il a approfondi les moindres détails de la cause dans son délibéré. Il a vu qu'il y avait au fond de la résistance du Théâtre-Français dans cette affaire une intrigue fatale à la littérature. Il a senti qu'il était injuste que ce théâtre, le seul national, le seul subventionné, le seul littéraire, fût ouvert à quelques auteurs et fermé pour tous les autres. Le tribunal consulaire, dans sa loyale équité, est venu au secours des lettres. Il a rendu un jugement mémorable que vous consacrerez, je n'en doute pas, par une mémorable confirmation. Il a rouvert à deux battants pour tout le monde la porte du

Théâtre-Français; ce n'est pas vous, messieurs, qui la fermerez. Vous aussi, messieurs, vous êtes la conscience vivante du pays Vous aussi, vous viendrez en aide à la littérature dramatique persécutée de tant de façons honteuses, et vous ferez voir à tous, à nous comme à nos adversaires, à la littérature dont je défends ici les libertés et les intérêts, à cette foule qui nous écoute et qui entoure ma cause d'une si profonde adhésion, vous ferez voir, dis-je, qu'au-dessus des petites cavernes de police il y a les tribunaux, qu'au-dessus de l'intrigue il y a la justice, qu'au-dessus des commis il y a la loi. » (*Sensation profonde et prolongée.*)

M. LE PREMIER PRÉSIDENT. « La cause est remise à huitaine pour entendre M. l'avocat général »

Audience du 12 décembre.

Une affluence aussi considérable qu'au jour des plaidoiries remplit l'auditoire et les places réservées.

M. Victor Hugo est assis dans une tribune près du barreau

M. Pécourt, avocat général, prend la parole en ces termes:

« Cette cause est importante pour M Victor Hugo et pour tous ceux qui suivent la même carrière que lui. Toutefois il ne s'agit pas ici d'un examen littéraire sur la préférence à accorder à tel ou tel genre de compositions dramatiques; il s'agit uniquement de la validité et de l'exécution d'actes et de traités souscrits de bonne foi, et les principes les plus certains comme les plus ordinaires du droit suffisent à l'appréciation et au jugement de ces contrats Le Théâtre-Français conteste cette validité et se refuse à cette exécution Entrons donc dans cette appréciation. »

M l'avocat général rappelle que le décret du 15 octobre 1812, dit décret de *Moscou*, attribue à un comité d'administration du Théâtre-Français la passation de tous marchés, obligations pour le service, ou actes relatifs à la société, et n'exige ni le visa du commissaire impérial ni l'avis du conseil judiciaire En 1822, une ordonnance royale prescrit ce visa et cet avis, mais ces formalités, qui ne sont pas imposées comme conditions essentielles de la validité des traités, sont, dans l'usage, sans application.

« Nous devons même dire, ajoute M. l'avocat général, que M le commissaire royal du Théâtre-Français nous a avoué avec la plus honorable franchise que les traités ont lieu maintenant sans l'une ni l'autre de ces formalités. D'ailleurs, l'exécution que le théâtre a donnée aux traités faits par M. Victor Hugo en est la ratification la plus complète

« On prétend que M. Hugo aurait renoncé à leur exécution, et cette prétention s'appuie sur les expressions de M Védel, dans lesquelles il remercie l'auteur d'avoir bien voulu modifier les clauses des traités. Mais ces expressions n'ont rien d'explicite pour établir la renonciation de l'auteur, qui n'a point écrit cette lettre, mais à qui elle a été adressée Ce serait d'ailleurs ici une novation qui ne se présume pas et que rien ne justifie avoir eu lieu de la part de M. Victor Hugo.

« Les traités doivent donc être exécutés, et leur inexécution donne lieu à des dommages-intérêts envers l'auteur, qui, depuis sept ans, en a vainement

réclamé le bénéfice. Ces dommages-intérêts ont été fixés par le tribunal de commerce à six mille francs; et nous devons dire qu'examen fait de tous les documents que nous avons eus sous les yeux, nous avons la conviction la plus entière que la représentation des drames de M. Victor Hugo aurait produit à leur auteur une somme bien supérieure.

« La Comédie-Française reproche à M. Victor Hugo de ne pas l'avoir mise en demeure par un acte extra-judiciaire. Mais cette mise en demeure résulte bien suffisamment des reclamations perpétuelles de l'auteur, certifiées par la correspondance des parties.

« La Comedie prétend aussi qu'il y aurait péril pour sa caisse à représenter les drames de M. Victor Hugo, qui, suivant elle, n'amènent que de médiocres recettes. Il est, au contraire, établi, par le relevé des recettes produites par ses drames, qu'elles sont supérieures à celles qui sont les plus fructueuses. La Comédie-Française refuse d'exhiber ses registres, et M. Victor Hugo, qui a montré dans cette cause une complète loyauté, dépose des bordereaux certifiés par l'agent des auteurs près le Théâtre-Français, qui constatent qu'en effet ces recettes depassent celles des représentations les plus profitables à la Comédie D'ailleurs, les plaintes de la Comedie fussent-elles justifiées, et elles ne le sont point, il n'en resulterait pas qu'elle pût se soustraire à ses engagements, un débiteur ne se délie pas de son obligation sous le seul prétexte qu'elle lui est onéreuse. »

M. l'avocat général s'explique ensuite sur chacune des pièces qui ont donné lieu au procès

« A l'egard d'*Angelo*, poursuit M l'avocat général, la Comedie s'est exécutée, et, depuis les dernières plaidoiries, ce drame a été représenté; nouvelle confirmation des traites.

« Quant à *Hernani*, la distribution des rôles avait été faite par l'auteur, et la distribution en double, qu'on lui reproche de n'avoir point faite, ne serait point un motif de déchéance de ses droits, et en tout cas elle serait, pour ce drame, materiellement impraticable au Théâtre-Français, dont le personnel n'est pas assez nombreux pour cette distribution en double; c'est au point que plusieurs rôles doivent nécessairement être joués par le même acteur. »

M. l'avocat général rappelle le procès de M Vander-Burch contre le Théâtre-Français, qui alors aussi repoussait cet auteur, sous le prétexte du défaut de la distribution en double « La cour, dit-il, accueillit cette défense du théâtre Mais la situation était bien differente de celle du procès actuel. M. Vander-Burch, après avoir obtenu un jugement qui ordonnait au théâtre de jouer sa pièce, à peine de cent francs par jour d'indemnité, avait laissé ecouler le delai, puis il reclamait trois ou quatre mille francs, montant des jours de retard accumules. La cour a bien pu ne pas s'associer à la rigueur de cette demande Mais aujourd'hui M. Hugo réclame simplement l'execution d'un contrat de bonne foi, qu'on prétend répudier faute de l'accomplissement d'une formalité sans importance et tombée en désuétude.

« Le drame de *Marion de Lorme* offre les mêmes inconvénients pour cette distribution en double. On veut imposer à M. Victor Hugo la necessité d'une nouvelle lecture de ce drame, déjà reçu après lecture au Théâtre-Français par acclamation il y a quelques années. Comment concevoir une pareille prétention après cette première réception, après soixante-huit représentations productives à un autre théâtre?

« Quelle doit être, dit en terminant M. l'avocat général, la quotité des dommages-intérêts à allouer à M Victor Hugo ? Nul doute qu'en ne jouant pas depuis sept ans *Hernani*, et depuis trois ans *Marion de Lorme*, nonobstant les instantes réclamations de l'auteur, on ait fait éprouver à M. Victor Hugo un préjudice considérable. Mais cette cause n'est pas de sa part un procès d'argent, et la position malheureuse dans laquelle se trouve actuellement le Théâtre-Français peut déterminer la cour à une diminution dans le chiffre adopté par le tribunal de commerce, nous pensons, quant à nous, que ce chiffre pourrait être réduit, par ces seuls motifs, à la somme de trois mille francs

« Le tribunal de commerce a fixé à deux mois le délai qu'il accorde au Théâtre-Français pour la représentation d'*Hernani*, et à trois mois celui qu'il impartit au théâtre pour celle de *Marion de Lorme* Nous n'apercevons aucun inconvénient à étendre ces délais à trois et quatre mois, ainsi que le demande la Comédie-Française. Les trois drames d'*Hernani*, d'*Angelo* et de *Marion de Lorme* pourront encore être représentés dans une saison favorable aux recettes.

« Il est encore un point sur lequel porte l'appel de M Védel, simple gérant du théâtre, il se plaint d'avoir été condamné même par corps, mais une entreprise théâtrale est essentiellement commerciale, et celui qui en est gérant s'expose ainsi à la contrainte par corps. C'est en ce sens qu'il a toujours été décidé par la cour dans toutes les causes où figurait le directeur du Théâtre-Français »

M. l'avocat général conclut à la confirmation du jugement, sauf la réduction à trois mille francs des dommages-intérêts et l'extension des délais pour les représentations.

M. LE PREMIER PRÉSIDENT · « La cour, pour être fait droit aux parties, ordonne qu'il en sera de suite délibéré

Après vingt minutes de délibération dans la chambre du conseil, la cour rentre en séance, et M le premier président prononce, au milieu d'un profond silence, un arrêt par lequel

« La cour,

« Adoptant les motifs des premiers juges, — Confirme purement et simplement le jugement du tribunal de commerce. »

Des marques unanimes de satisfaction se manifestent dans l'auditoire après le prononcé de cet arrêt, qui satisfait l'opinion publique d'une manière si éclatante, et M. Victor Hugo reçoit les vives félicitations du public nombreux qui l'entoure.

— *Gazette des Tribunaux.* —
7 et 21 novembre, — 6 et 13 décembre 1837.

TABLE

NOTES.

Paris. — Lib.-Imp. réunies, 7, r. Saint-Benoît

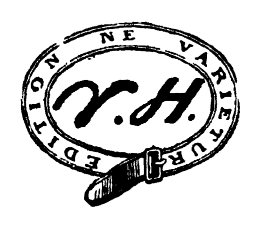
ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

DRAME

RUY BLAS

VICTOR HUGO

RUY BLAS



PARIS

J. HETZEL & Cie
18, RUE JACOB

MAISON QUANTIN
RUE SAINT-BENOIT, 7

Trois espèces de spectateurs composent ce qu'on est convenu d'appeler le public premièrement, les femmes, deuxièmement, les penseurs, troisièmement, la foule proprement dite. Ce que la foule demande presque exclusivement à l'œuvre dramatique, c'est de l'action, ce que les femmes y veulent avant tout, c'est de la passion; ce qu'y cherchent plus spécialement les penseurs, ce sont des caractères. Si l'on étudie attentivement ces trois classes de spectateurs, voici ce qu'on remarque : la foule est tellement amoureuse de l'action, qu'au besoin elle fait bon marché des caractères et des passions*. Les femmes, que l'action intéresse d'ailleurs, sont si absorbées par les développements de la passion, qu'elles se préoccupent peu du dessin des caractères, quant aux penseurs, ils ont un tel goût de voir des caractères, c'est-à-dire des hommes vivre sur la scène, que, tout en accueillant volontiers la passion comme incident naturel dans l'œuvre dramatique, ils en viennent presque à y être importunés par l'action. Cela tient à ce que la foule demande surtout au théâtre des sensations, la femme, des émotions; le penseur, des méditations. Tous veulent un plaisir, mais ceux-ci, le plaisir des yeux, celles-là, le plaisir du cœur, les derniers, le plaisir de l'esprit. De là, sur notre scène, trois espèces d'œuvres bien

* C'est-à-dire du style. Car, si l'action peut, dans beaucoup de cas, s'exprimer par l'action même, les passions et les caractères, à très peu d'exceptions près, ne s'expriment que par la parole. Or la parole au théâtre, la parole fixée et non flottante, c'est le style.

Que le personnage parle comme il doit parler, *sibi constet*, dit Horace. Tout est là.

distinctes : l'une vulgaire et inférieure, les deux autres illustres et supérieures, mais qui toutes les trois satisfont un besoin : le mélodrame pour la foule; pour les femmes, la tragédie qui analyse la passion, pour les penseurs, la comédie qui peint l'humanité.

Disons-le en passant, nous ne prétendons rien établir ici de rigoureux, et nous prions le lecteur d'introduire de lui-même dans notre pensée les restrictions qu'elle peut contenir. Les généralités admettent toujours les exceptions, nous savons fort bien que la foule est une grande chose dans laquelle on trouve tout, l'instinct du beau comme le goût du médiocre, l'amour de l'idéal comme l'appétit du commun; nous savons également que tout penseur complet doit être femme par les côtés délicats du cœur; et nous n'ignorons pas que, grâce à cette loi mystérieuse qui lie les sexes l'un à l'autre aussi bien par l'esprit que par le corps, bien souvent dans une femme il y a un penseur. Ceci posé, et après avoir prié de nouveau le lecteur de ne pas attacher un sens trop absolu aux quelques mots qui nous restent à dire, nous reprenons.

Pour tout homme qui fixe un regard sérieux sur les trois sortes de spectateurs dont nous venons de parler, il est évident qu'elles ont toutes les trois raison. Les femmes ont raison de vouloir être émues, les penseurs ont raison de vouloir être enseignés, la foule n'a pas tort de vouloir être amusée. De cette évidence se déduit la loi du drame. En effet, au delà de cette barrière de feu qu'on appelle la rampe du théâtre, et qui sépare le monde réel du monde idéal, créer et faire vivre, dans les conditions combinées de l'art et de la nature, des caractères, c'est-à-dire, et nous le répétons, des hommes, dans ces hommes, dans ces caractères, jeter des passions qui développent ceux-ci et modifient ceux-là, et enfin, du choc de ces caractères et de ces passions avec les grandes lois providentielles, faire sortir la vie humaine, c'est-à-dire des événements grands, petits, douloureux, comiques, terribles, qui contiennent pour le cœur ce plaisir qu'on appelle l'intérêt, et pour l'esprit cette leçon qu'on appelle la morale, tel est le but du drame. On le voit, le drame tient de la tragédie par la peinture des passions, et de la comédie par la peinture des caractères. Le drame est la troisième grande forme de l'art, comprenant, enserrant, et fécondant les

deux premières. Corneille et Molière existeraient indépendamment l'un de l'autre, si Shakespeare n'était entre eux, donnant à Corneille la main gauche, à Molière la main droite. De cette façon, les deux électricités opposées de la comédie et de la tragédie se rencontrent, et l'étincelle qui en jaillit, c'est le drame.

En expliquant, comme il les entend et comme il les a déjà indiqués plusieurs fois, le principe, la loi et le but du drame, l'auteur est loin de se dissimuler l'exiguïté de ses forces et la brièveté de son esprit. Il définit ici, qu'on ne s'y méprenne pas, non ce qu'il a fait, mais ce qu'il a voulu faire. Il montre ce qui a été pour lui le point de départ. Rien de plus.

Nous n'avons en tête de ce livre que peu de lignes à écrire, et l'espace nous manque pour les développements nécessaires. Qu'on nous permette donc de passer, sans nous appesantir autrement sur la transition, des idées générales que nous venons de poser, et qui, selon nous, toutes les conditions de l'idéal étant maintenues du reste, régissent l'art tout entier, à quelques-unes des idées particulières que ce drame, *Ruy Blas*, peut soulever dans les esprits attentifs.

Et premièrement, pour ne prendre qu'un des côtés de la question, au point de vue de la philosophie de l'histoire, quel est le sens de ce drame? — Expliquons-nous.

Au moment où une monarchie va s'écrouler, plusieurs phénomènes peuvent être observés. Et d'abord la noblesse tend à se dissoudre. En se dissolvant elle se divise, et voici de quelle façon :

Le royaume chancelle, la dynastie s'éteint, la loi tombe en ruine, l'unité politique s'émiette aux tiraillements de l'intrigue; le haut de la société s'abâtardit et dégénère, un mortel affaiblissement se fait sentir à tous au dehors comme au dedans; les grandes choses de l'état sont tombées, les petites seules sont debout, triste spectacle public; plus de police, plus d'armée, plus de finances, chacun devine que la fin arrive. De là, dans tous les esprits, ennui de la veille, crainte du lendemain, défiance de tout homme, découragement de toute chose, dégoût profond. Comme la maladie de l'état est dans la tête, la noblesse, qui y touche, en est la première atteinte. Que devient-elle alors? Une partie des gentilshommes, la moins honnête

et la moins généreuse, reste à la cour. Tout va être englouti, le temps presse, il faut se hâter, il faut s'enrichir, s'agrandir, et profiter des circonstances. On ne songe plus qu'à soi Chacun se fait, sans pitié pour le pays, une petite fortune particulière dans un coin de la grande infortune publique On est courtisan, on est ministre, on se dépêche d'être heureux et puissant. On a de l'esprit, on se déprave, et l'on réussit. Les ordres de l'état, les dignités, les places, l'argent, on prend tout, on veut tout, on pille tout On ne vit plus que par l'ambition et la cupidité On cache les désordres secrets que peut engendrer l'infirmité humaine sous beaucoup de gravité extérieure. Et, comme cette vie acharnée aux vanités et aux jouissances de l'orgueil a pour première condition l'oubli de tous les sentiments naturels, on y devient féroce Quand le jour de la disgrâce arrive, quelque chose de monstrueux se développe dans le courtisan tombé, et l'homme se change en démon.

L'état désespéré du royaume pousse l'autre moitié de la noblesse, la meilleure et la mieux née, dans une autre voie. Elle s'en va chez elle, elle rentre dans ses palais, dans ses châteaux, dans ses seigneuries. Elle a horreur des affaires, elle n'y peut rien, la fin du monde approche; qu'y faire et à quoi bon se désoler? Il faut s'étourdir, fermer les yeux, vivre, boire, aimer, jouir Qui sait? a-t-on même un an devant soi? Cela dit, ou même simplement senti, le gentilhomme prend la chose au vif, décuple sa livrée, achète des chevaux, enrichit des femmes, ordonne des fêtes, paie des orgies, jette, donne, vend, achète, hypothèque, compromet, dévore, se livre aux usuriers et met le feu aux quatre coins de son bien. Un beau matin, il lui arrive un malheur C'est que, quoique la monarchie aille grand train, il s'est ruiné avant elle Tout est fini, tout est brulé. De toute cette belle vie flamboyante il ne reste pas même de la fumée, elle s'est envolée. De la cendre, rien de plus. Oublié et abandonné de tous, excepté de ses créanciers, le pauvre gentilhomme devient alors ce qu'il peut, un peu aventurier, un peu spadassin, un peu bohémien. Il s'enfonce et disparaît dans la foule, grande masse terne et noire que, jusqu'à ce jour, il a à peine entrevue de loin sous ses pieds. Il s'y plonge, il s'y réfugie. Il n'a plus d'or, mais il lui reste le soleil, cette richesse de ceux qui

n'ont rien. Il a d'abord habité le haut de la société, voici maintenant qu'il vient se loger dans le bas, et qu'il s'en accommode; il se moque de son parent l'ambitieux, qui est riche et qui est puissant, il devient philosophe, et il compare les voleurs aux courtisans. Du reste, bonne, brave, loyale et intelligente nature; mélange du poëte, du gueux et du prince, riant de tout; faisant aujourd'hui rosser le guet par ses camarades comme autrefois par ses gens, mais n'y touchant pas, alliant dans sa manière, avec quelque grâce, l'impudence du marquis à l'effronterie du zingaro, souillé au dehors, sain au dedans; et n'ayant plus du gentilhomme que son honneur qu'il garde, son nom qu'il cache, et son épée qu'il montre.

Si le double tableau que nous venons de tracer s'offre dans l'histoire de toutes les monarchies à un moment donné, il se présente particulièrement en Espagne d'une façon frappante à la fin du dix-septième siècle. Ainsi, si l'auteur avait réussi à exécuter cette partie de sa pensée, ce qu'il est loin de supposer, dans le drame qu'on va lire, la première moitié de la noblesse espagnole à cette époque se résumerait en don Salluste, et la seconde moitié en don César. Tous deux cousins, comme il convient.

Ici, comme partout, en esquissant ce croquis de la noblesse castillane vers 1695, nous réservons, bien entendu, les rares et vénérables exceptions. — Poursuivons.

En examinant toujours cette monarchie et cette époque, au-dessous de la noblesse ainsi partagée, et qui pourrait, jusqu'à un certain point, être personnifiée dans les deux hommes que nous venons de nommer, on voit remuer dans l'ombre quelque chose de grand, de sombre et d'inconnu. C'est le peuple. Le peuple, qui a l'avenir et qui n'a pas le présent; le peuple, orphelin, pauvre, intelligent et fort, placé très bas, et aspirant très haut, ayant sur le dos les marques de la servitude et dans le cœur les préméditations du génie, le peuple, valet des grands seigneurs, et amoureux, dans sa misère et dans son abjection, de la seule figure qui, au milieu de cette société écroulée, représente pour lui, dans un divin rayonnement, l'autorité, la charité et la fécondité. Le peuple, ce serait Ruy Blas.

Maintenant, au dessus de ces trois hommes qui, ainsi considérés,

feraient vivre et marcher, aux yeux du spectateur, trois faits, et, dans ces trois faits, toute la monarchie espagnole au dix-septième siècle; au-dessus de ces trois hommes, disons-nous, il y a une pure et lumineuse créature, une femme, une reine. Malheureuse comme femme, car elle est comme si elle n'avait pas de mari, malheureuse comme reine, car elle est comme si elle n'avait pas de roi; penchée vers ceux qui sont au-dessous d'elle par pitié royale et par instinct de femme aussi peut-être, et regardant en bas pendant que Ruy Blas, le peuple, regarde en haut.

Aux yeux de l'auteur, et sans préjudice de ce que les personnages accessoires peuvent apporter à la vérité de l'ensemble, ces quatre têtes ainsi groupées résumeraient les principales saillies qu'offrait au regard du philosophe historien la monarchie espagnole il y a cent quarante ans. A ces quatre têtes il semble qu'on pourrait en ajouter une cinquième, celle du roi Charles II. Mais, dans l'histoire comme dans le drame, Charles II d'Espagne n'est pas une figure, c'est une ombre.

A présent, hâtons-nous de le dire, ce qu'on vient de lire n'est point l'explication de *Ruy Blas*. C'en est simplement un des aspects. C'est l'impression particulière que pourrait laisser ce drame, s'il valait la peine d'être étudié, à l'esprit grave et consciencieux qui l'examinerait, par exemple, du point de vue de la philosophie de l'histoire.

Mais, si peu qu'il soit, ce drame, comme toutes les choses de ce monde, a beaucoup d'autres aspects et peut être envisagé de beaucoup d'autres manières. On peut prendre plusieurs vues d'une idée comme d'une montagne. Cela dépend du lieu où l'on se place. Qu'on nous passe, seulement pour rendre claire notre idée, une comparaison infiniment trop ambitieuse : le mont Blanc, vu de la Croix-de-Fléchères, ne ressemble pas au mont Blanc vu de Sallenches. Pourtant c'est toujours le mont Blanc.

De même, pour tomber d'une très grande chose à une très petite, ce drame, dont nous venons d'indiquer le sens historique, offrirait une tout autre figure, si on le considérait d'un point de vue beaucoup plus élevé encore, du point de vue purement humain. Alors don Salluste serait l'égoïsme absolu, le souci sans repos; don

César, son contraire, serait le désintéressement et l'insouciance; on verrait dans Ruy Blas le génie et la passion comprimés par la société, et s'élançant d'autant plus haut que la compression est plus violente; la reine enfin, ce serait la vertu minée par l'ennui.

Au point de vue uniquement littéraire, l'aspect de cette pensée telle quelle, intitulée *Ruy Blas*, changerait encore Les trois formes souveraines de l'art pourraient y paraître personnifiées et résumées. Don Salluste serait le drame, don César la comédie, Ruy Blas la tragédie. Le drame noue l'action, la comédie l'embrouille, la tragédie la tranche.

Tous ces aspects sont justes et vrais, mais aucun d eux n'est complet. La vérité absolue n'est que dans l'ensemble de l'œuvre Que chacun y trouve ce qu'il y cherche, et le poëte, qui ne s'en flatte pas du reste, aura atteint son but. Le sujet philosophique de *Ruy Blas*, c'est le peuple aspirant aux régions élevées; le sujet humain, c'est un homme qui aime une femme; le sujet dramatique, c'est un laquais qui aime une reine. La foule qui se presse chaque soir devant cette œuvre, parce qu'en France jamais l'attention publique n'a fait défaut aux tentatives de l'esprit, quelles qu'elles soient d'ailleurs, la foule, disons-nous, ne voit dans *Ruy Blas* que ce dernier sujet, le sujet dramatique, le laquais; et elle a raison.

Et ce que nous venons de dire de *Ruy Blas* nous semble évident de tout autre ouvrage. Les œuvres vénérables des maîtres ont même cela de remarquable qu'elles offrent plus de faces à étudier que les autres. Tartuffe fait rire ceux-ci et trembler ceux-là Tartuffe, c'est le serpent domestique; ou bien c'est l'hypocrite; ou bien c'est l'hypocrisie. C'est tantôt un homme, tantôt une idée. Othello, pour les uns, c'est un noir qui aime une blanche; pour les autres, c'est un parvenu qui a épousé une patricienne; pour ceux-la, c'est un jaloux; pour ceux-ci, c'est la jalousie. Et cette diversité d'aspects n'ôte rien à l'unité fondamentale de la composition. Nous l'avons déjà dit ailleurs : mille rameaux et un tronc unique.

Si l'auteur de ce livre a particulièrement insisté sur la signification historique de *Ruy Blas*, c'est que, dans sa pensée, par le sens historique, et, il est vrai, par le sens historique uniquement, *Ruy*

Blas se rattache à *Hernani*. Le grand fait de la noblesse se montre, dans *Hernani* comme dans *Ruy Blas*, à côté du grand fait de la royauté Seulement, dans *Hernani*, comme la royauté absolue n'est pas faite, la noblesse lutte encore contre le roi, ici avec l'orgueil, là avec l'épée; à demi féodale, à demi rebelle. En 1519, le seigneur vit loin de la cour dans la montagne, en bandit comme Hernani, ou en patriarche comme Ruy Gomez. Deux cents ans plus tard, la question est retournée. Les vassaux sont devenus des courtisans. Et, si le seigneur sent encore d'aventure le besoin de cacher son nom, ce n'est pas pour échapper au roi, c'est pour échapper à ses créanciers. Il ne se fait pas bandit, il se fait bohémien. — On sent que la royauté absolue a passé pendant longues années sur ces nobles têtes, courbant l'une, brisant l autre

Et puis, qu'on nous permette ce dernier mot, entre *Hernani* et *Ruy Blas*, deux siècles de l'Espagne sont encadrés; deux grands siècles, pendant lesquels il a été donné à la descendance de Charles-Quint de dominer le monde, deux siècles que la providence, chose remarquable, n'a pas voulu allonger d'une heure, car Charles-Quint naît en 1500, et Charles II meurt en 1700 En 1700, Louis XIV héritait de Charles-Quint, comme en 1800 Napoléon héritait de Louis XIV. Ces grandes apparitions de dynasties qui illuminent par moments l'histoire sont pour l'auteur un beau et mélancolique spectacle sur lequel ses yeux se fixent souvent. Il essaie parfois d'en transporter quelque chose dans ses œuvres. Ainsi il a voulu remplir *Hernani* du rayonnement d'une aurore, et couvrir *Ruy Blas* des ténèbres d'un crépuscule. Dans *Hernani*, le soleil de la maison d'Autriche se lève, dans *Ruy Blas*, il se couche.

Paris, 25 novembre 1838.

RUY BLAS

PERSONNAGES

RUY BLAS.
DON SALLUSTE DE BAZAN.
DON CÉSAR DE BAZAN.
DON GURITAN.
LE COMTE DE CAMPOREAL.
LE MARQUIS DE SANTA-CRUZ.
LE MARQUIS DEL BASTO
LE COMTE D'ALBE.
LE MARQUIS DE PRIEGO.
DON MANUEL ARIAS.
MONTAZGO.
DON ANTONIO UBILLA.
COVADENGA
GUDIEL.
UN LAQUAIS.
UN ALCADE.
UN HUISSIER.
UN ALGUAZIL.
UN PAGE.

DOÑA MARIA DE NEUBOURG, REINE D'ESPAGNE
LA DUCHESSE D'ALBUQUERQUE
CASILDA
UNE DUEGNE.

DAMES, SEIGNEURS, CONSEILLERS PRIVÉS, PAGES,
DUÈGNES, ALGUAZILS,
GARDES, HUISSIERS DE CHAMBRE ET DE COUR.

Madrid, 169..

ACTE PREMIER

DON SALLUSTE

Le salon de Danaé dans le palais du roi, à Madrid. Ameublement magnifique dans le goût demi-flamand du temps de Philippe IV. A gauche, une grande fenêtre à châssis dorés et à petits carreaux. Des deux côtés, sur un pan coupé, une porte basse donnant dans quelque appartement intérieur. Au fond, une grande cloison vitrée à châssis dorés s'ouvrant par une large porte également vitrée sur une longue galerie. Cette galerie, qui traverse tout le théâtre, est masquée par d'immenses rideaux qui tombent du haut en bas de la cloison vitrée. Une table, un fauteuil, et ce qu'il faut pour écrire.

Don Salluste entre par la petite porte de gauche, suivi de Ruy Blas et de Gudiel, qui porte une cassette et divers paquets qu'on dirait disposés pour un voyage. Don Salluste est vêtu de velours noir, costume de cour du temps de Charles II. La toison d'or au cou. Par-dessus l'habillement noir, un riche manteau de velours clair, brodé d'or et doublé de satin noir. Épée à grande coquille. Chapeau à plumes blanches. Gudiel est en noir, épée au côté. Ruy Blas est en livrée. Haut-de-chausses et justaucorps bruns. Surtout galonné, rouge et or. Tête nue. Sans épée.

SCÈNE PREMIÈRE

DON SALLUSTE DE BAZAN, GUDIEL; par instants RUY BLAS.

DON SALLUSTE.

Ruy Blas, fermez la porte, — ouvrez cette fenêtre.

Ruy Blas obéit, puis, sur un signe de don Salluste, il sort par la porte du fond, don Salluste va à la fenêtre.

Ils dorment encor tous ici. — Le jour va naître.

Il se tourne brusquement vers Gudiel.

Ah! c'est un coup de foudre!... — oui, mon règne est passé,
Gudiel! — renvoyé, disgracié, chassé! —
Ah! tout perdre en un jour! — L'aventure est secrète
Encor. N'en parle pas — Oui, pour une amourette,
— Chose, à mon âge, sotte et folle, j'en convien! —
Avec une suivante, une fille de rien!
Séduite, beau malheur! parce que la donzelle
Est à la reine, et vient de Neubourg avec elle,
Que cette créature a pleuré contre moi,
Et traîné son enfant dans les chambres du roi;
Ordre de l'épouser. Je refuse. On m'exile.
On m'exile! Et vingt ans d'un labeur difficile,
Vingt ans d'ambition, de travaux nuit et jour,
Le président haï des alcades de cour,
Dont nul ne prononçait le nom sans épouvante;
Le chef de la maison de Bazan qui s'en vante,
Mon crédit, mon pouvoir, tout ce que je rêvais,
Tout ce que je faisais et tout ce que j'avais,
Charge, emplois, honneurs, tout en un instant s'écroule
Au milieu des éclats de rire de la foule!

GUDIEL.

Nul ne le sait encor, monseigneur.

DON SALLUSTE.

Mais demain!
Demain on le saura! — Nous serons en chemin.
Je ne veux pas tomber, non, je veux disparaître!

Il déboutonne violemment son pourpoint.

— Tu m'agrafes toujours comme on agrafe un prêtre;
Tu serres mon pourpoint, et j'étouffe, mon cher!

Il s'assied.

Oh! mais je vais construire, et sans en avoir l'air,
Une sape profonde, obscure et souterraine...
— Chassé! —

Il se lève

GUDIEL.

D'où vient le coup, monseigneur?

DON SALLUSTE.

De la reine.

Oh! je me vengerai, Gudiel! — Tu m'entends!
Toi dont je suis l'élève, et qui depuis vingt ans
M'as aidé, m'as servi dans les choses passées,
Tu sais bien jusqu'où vont dans l'ombre mes pensées;
Comme un bon architecte, au coup d'œil exercé,
Connaît la profondeur du puits qu'il a creusé.
Je pars. Je vais aller à Finlas, en Castille,
Dans mes états, — et, là, songer — Pour une fille!
— Toi, règle le départ, car nous sommes pressés.
Moi, je vais dire un mot au drôle que tu sais,
A tout hasard. Peut-il me servir? Je l'ignore
Ici jusqu'à ce soir je suis le maître encore.
Je me vengerai, va! Comment? je ne sais pas.
Mais je veux que ce soit effrayant! — De ce pas
Va faire nos apprêts, et hâte-toi. — Silence!
Tu pars avec moi. Va.

Gudiel salue et sort — Don Salluste appelant

— Ruy Blas!

RUY BLAS, se présentant à la porte du fond

Votre excellence?

DON SALLUSTE.

Comme je ne dois plus coucher dans le palais,
Il faut laisser les clefs et clore les volets.

RUY BLAS, s'inclinant.

Monseigneur, il suffit.

DON SALLUSTE.

Écoutez, je vous prie

La reine va passer, là, dans la galerie,
En allant de la messe à sa chambre d'honneur,
Dans deux heures Ruy Blas, soyez là

RUY BLAS.

Monseigneur,
J'y serai.

DON SALLUSTE, à la fenêtre

Voyez-vous cet homme dans la place
Qui montre aux gens de garde un papier, et qui passe?
Faites-lui, sans parler, signe qu'il peut monter
Par l'escalier étroit.

Ruy Blas obéit. Don Salluste continue en lui montrant la petite porte à droite

Avant de nous quitter,
Dans cette chambre où sont les hommes de police,
Voyez donc si les trois alguazils de service
Sont éveillés.

RUY BLAS.

Il va à la porte, l'entr'ouvre et revient.

Seigneur, ils dorment.

DON SALLUSTE.

Parlez bas.
J'aurai besoin de vous, ne vous éloignez pas.
Faites le guet afin que les fâcheux nous laissent.

Entre don César de Bazan Chapeau défoncé Grande cape déguenillée qui ne laisse voir de sa toilette que des bas mal tirés et des souliers crevés Épée de spadassin.

Au moment où il entre, lui et Ruy Blas se regardent, et font en même temps, chacun de son côté, un geste de surprise

DON SALLUSTE, les observant, à part

Ils se sont regardés! Est-ce qu'ils se connaissent?

Ruy Blas sort.

SCÈNE II

DON SALLUSTE, DON CÉSAR.

DON SALLUSTE.

Ah! vous voilà, bandit!

DON CÉSAR.

Oui, cousin, me voilà.

DON SALLUSTE.

C'est grand plaisir de voir un gueux comme cela!

DON CÉSAR, saluant

Je suis charmé...

DON SALLUSTE.

Monsieur, on sait de vos histoires.

DON CÉSAR, gracieusement

Qui sont de votre goût?

DON SALLUSTE.

Oui, des plus méritoires.
Don Charles de Mira l'autre nuit fut volé.
On lui prit son épée à fourreau ciselé
Et son buffle. C'était la surveille de Pâques.
Seulement, comme il est chevalier de Saint-Jacques,
La bande lui laissa son manteau.

DON CÉSAR.

Doux Jésus!
Pourquoi?

DON SALLUSTE.

Parce que l'ordre était brodé dessus.
Eh bien, que dites-vous de l'algarade?

DON CÉSAR.

Ah! diable!
Je dis que nous vivons dans un siècle effroyable!
Qu'allons-nous devenir, bon Dieu! si les voleurs
Vont courtiser saint Jacque et le mettre des leurs?

DON SALLUSTE.

Vous en étiez!

DON CÉSAR

Eh bien, — oui! s'il faut que je parle,
J'étais là. Je n'ai pas touché votre don Charle,
J'ai donné seulement des conseils.

DON SALLUSTE.

Mieux encor.
La lune étant couchée, hier, Plaza-Mayor,
Toutes sortes de gens, sans coiffe et sans semelle,
Qui hors d'un bouge affreux se ruaient pêle-mêle,
Ont attaqué le guet. — Vous en étiez.

DON CÉSAR.

Cousin,
J'ai toujours dédaigné de battre un argousin.
J'étais là. Rien de plus. Pendant les estocades,
Je marchais en faisant des vers sous les arcades.
On s'est fort assommé.

DON SALLUSTE.

Ce n'est pas tout.

DON CÉSAR.

Voyons.

DON SALLUSTE.

En France, on vous accuse, entre autres actions,
Avec vos compagnons à toute loi rebelles,
D'avoir ouvert sans clef la caisse des gabelles.

DON CÉSAR.

Je ne dis pas. — La France est pays ennemi.

DON SALLUSTE.

En Flandre, rencontrant dom Paul Barthélemy,
Lequel portait à Mons le produit d'un vignoble
Qu'il venait de toucher pour le chapitre noble,
Vous avez mis la main sur l'argent du clergé.

DON CÉSAR.

En Flandre? — il se peut bien. J'ai beaucoup voyagé.
— Est-ce tout?

DON SALLUSTE.

Don César, la sueur de la honte,
Lorsque je pense à vous, à la face me monte.

DON CÉSAR.

Bon. Laissez-la monter

DON SALLUSTE.

Notre famille...

DON CÉSAR.

Non;
Car vous seul à Madrid connaissez mon vrai nom.
Ainsi ne parlons pas famille.

DON SALLUSTE.

Une marquise
Me disait l'autre jour en sortant de l'église :
— Quel est donc ce brigand qui, là-bas, nez au vent,

Se carre, l'œil au guet et la hanche en avant,
Plus délabré que Job et plus fier que Bragance,
Drapant sa gueuserie avec son arrogance,
Et qui, froissant du poing sous sa manche en haillons
L'épée à lourd pommeau qui lui bat les talons,
Promène, d'une mine altière et magistrale,
Sa cape en dents de scie et ses bas en spirale? —

DON CÉSAR, jetant un coup d'œil sur sa toilette.

Vous avez répondu : C'est ce cher Zafari!

DON SALLUSTE

Non. J'ai rougi, monsieur.

DON CÉSAR.

Eh bien, la dame a ri.
Voilà. J'aime beaucoup faire rire les femmes

DON SALLUSTE.

Vous n'allez fréquentant que spadassins infâmes!

DON CÉSAR.

Des clercs! des écoliers doux comme des moutons!

DON SALLUSTE.

Partout on vous rencontre avec des Jeannetons!

DON CÉSAR.

O Lucindes d'amour! ô douces Isabelles!
Eh bien, sur votre compte on en entend de belles!
Quoi! l'on vous traite ainsi, beautés à l'œil mutin,
A qui je dis le soir mes sonnets du matin!

DON SALLUSTE.

Enfin, Matalobos, ce voleur de Galice
Qui désole Madrid malgré notre police,
Il est de vos amis!

DON CÉSAR.

Raisonnons, s'il vous plaît.
Sans lui j'irais tout nu, ce qui serait fort laid.
Me voyant sans habit, dans la rue, en décembre,
La chose le toucha. — Ce fat parfumé d'ambre,
Le comte d'Albe, à qui l'autre mois fut volé
Son beau pourpoint de soie...

DON SALLUSTE.

Eh bien?

DON CÉSAR.

C'est moi qui l'ai.
Matalobos me l'a donné.

DON SALLUSTE.

L'habit du comte!
Vous n'êtes pas honteux? ..

DON CÉSAR.

Je n'aurai jamais honte
De mettre un bon pourpoint, brodé, passementé,
Qui me tient chaud l'hiver et me fait beau l'été.
— Voyez, il est tout neuf. —

Il entr'ouvre son manteau, qui laisse voir un superbe pourpoint de satin rose brodé d'or.

Les poches en sont pleines
De billets doux au comte adressés par centaines.
Souvent, pauvre, amoureux, n'ayant rien sous la dent
J'avise une cuisine au soupirail ardent
D'où la vapeur des mets aux narines me monte.
Je m'assieds là. J'y lis les billets doux du comte,
Et, trompant l'estomac et le cœur tour à tour,
J'ai l'odeur du festin et l'ombre de l'amour.

DON SALLUSTE.

Don César...

DON CÉSAR.

Mon cousin, tenez, trêve aux reproches.
Je suis un grand seigneur, c'est vrai, l'un de vos proches.
Je m'appelle César, comte de Garofa.
Mais le sort de folie en naissant me coiffa.
J'étais riche, j'avais des palais, des domaines,
Je pouvais largement renter les Célimènes,
Bah! mes vingt ans n'étaient pas encor révolus
Que j'avais mangé tout! il ne me restait plus
De mes prospérités, ou réelles ou fausses,
Qu'un tas de créanciers hurlant après mes chausses
Ma foi, j'ai pris la fuite et j'ai changé de nom.
A présent, je ne suis qu'un joyeux compagnon,
Zafari, que hors vous nul ne peut reconnaître.
Vous ne me donnez pas du tout d'argent, mon maître;
Je m'en passe. Le soir, le front sur un pavé,
Devant l'ancien palais des comtes de Tevé,
— C'est là, depuis neuf ans, que la nuit je m'arrête, —
Je vais dormir avec le ciel bleu sur ma tête.
Je suis heureux ainsi Pardieu, c'est un beau sort!
Tout le monde me croit dans l'Inde, au diable, — mort.
La fontaine voisine a de l'eau, j'y vais boire,
Et puis je me promène avec un air de gloire.
Mon palais, d'où jadis mon argent s'envola,
Appartient à cette heure au nonce Espinola.
C'est bien. Quand par hasard jusque-là je m'enfonce,
Je donne des avis aux ouvriers du nonce
Occupés à sculpter sur la porte un Bacchus. —
Maintenant, pouvez-vous me prêter dix écus?

DON SALLUSTE.

Écoutez-moi...

DON CÉSAR, croisant les bras

Voyons à présent votre style.

DON SALLUSTE

Je vous ai fait venir, c'est pour vous être utile.
César, sans enfants, riche, et de plus votre aîné,
Je vous vois à regret vers l'abîme entraîné;
Je veux vous en tirer. Bravache que vous êtes,
Vous êtes malheureux. Je veux payer vos dettes,
Vous rendre vos palais, vous remettre à la cour,
Et refaire de vous un beau seigneur d'amour.
Que Zafari s'éteigne et que César renaisse
Je veux qu'a votre gré vous puisiez dans ma caisse,
Sans crainte, à pleines mains, sans soin de l'avenir.
Quand on a des parents, il faut les soutenir,
César, et pour les siens se montrer pitoyable.

Pendant que don Salluste parle, le visage de don César prend une expression de plus en plus étonnée, joyeuse et confiante; enfin il éclate.

DON CÉSAR.

Vous avez toujours eu de l'esprit comme un diable,
Et c'est fort éloquent ce que vous dites là.
— Continuez.

DON SALLUSTE.

César, je ne mets à cela
Qu'une condition. — Dans l'instant je m'explique.
Prenez d'abord ma bourse

DON CÉSAR, soupesant la bourse, qui est pleine d'or.

Ah çà! c'est magnifique!

DON SALLUSTE.

Et je vous vais donner cinq cents ducats...

DON CÉSAR, ébloui.

Marquis!

DON SALLUSTE, continuant.

Dès aujourd'hui.

DON CÉSAR.

Pardieu, je vous suis tout acquis.
Quant aux conditions, ordonnez. Foi de brave,
Mon épée est à vous, je deviens votre esclave,
Et, si cela vous plaît, j'irai croiser le fer
Avec don Spavento, capitan de l'enfer.

DON SALLUSTE.

Non, je n'accepte pas, don César, et pour cause,
Votre épée.

DON CÉSAR.

Alors quoi? je n'ai guère autre chose

DON SALLUSTE, se rapprochant de lui en baissant la voix

Vous connaissez — et c'est en ce cas un bonheur —
Tous les gueux de Madrid.

DON CÉSAR.

Vous me faites honneur.

DON SALLUSTE.

Vous en traînez toujours après vous une meute.
Vous pourriez, au besoin, soulever une émeute,
Je le sais. Tout cela peut-être servira.

DON CÉSAR, éclatant de rire

D'honneur! vous avez l'air de faire un opéra.
Quelle part donnez-vous dans l'œuvre à mon génie?
Sera-ce le poëme ou bien la symphonie?
Commandez. Je suis fort pour le charivari.

DON SALLUSTE, gravement.

Je parle à don César, et non à Zafari.

Baissant la voix de plus en plus.

Écoute. J'ai besoin, pour un résultat sombre,

De quelqu'un qui travaille à mon côté dans l'ombre
Et qui m'aide à bâtir un grand événement.
Je ne suis pas méchant, mais il est tel moment
Où le plus délicat, quittant toute vergogne,
Doit retrousser sa manche et faire la besogne.
Tu seras riche, mais il faut m'aider sans bruit
A dresser, comme font les oiseleurs la nuit,
Un bon filet caché sous un miroir qui brille,
Un piége d'alouette ou bien de jeune fille.
Il faut, par quelque plan terrible et merveilleux,
— Tu n'es pas, que je pense, un homme scrupuleux, —
Me venger!

DON CÉSAR.

Vous venger?

DON SALLUSTE.

Oui

DON CÉSAR.

De qui?

DON SALLUSTE.

D'une femme.

DON CÉSAR.

Il se redresse et regarde fièrement don Salluste

Ne m'en dites pas plus. Halte-là! — Sur mon âme,
Mon cousin, en ceci voilà mon sentiment.
Celui qui, bassement et tortueusement,
Se venge, ayant le droit de porter une lame,
Noble, par une intrigue, homme, sur une femme,
Et qui, né gentilhomme, agit en alguazil,
Celui-là — fût-il grand de Castille, fût-il
Suivi de cent clairons sonnant des tintamarres,
Fût-il tout harnaché d'ordres et de chamarres,
Et marquis, et vicomte, et fils des anciens preux, —
N'est pour moi qu'un maraud sinistre et ténébreux

Que je voudrais, pour prix de sa lâcheté vile,
Voir pendre à quatre clous au gibet de la ville!

DON SALLUSTE.

César!...

DON CÉSAR.

N'ajoutez pas un mot, c'est outrageant.

Il jette la bourse aux pieds de don Salluste

Gardez votre secret, et gardez votre argent.
Oh! je comprends qu'on vole, et qu'on tue, et qu'on pille,
Que par une nuit noire on force une bastille,
D'assaut, la hache au poing, avec cent flibustiers;
Qu'on égorge estafiers, geôliers et guichetiers,
Tous taillant et hurlant, en bandits que nous sommes,
Œil pour œil, dent pour dent, c'est bien! hommes contre homm
Mais doucement détruire une femme! et creuser
Sous ses pieds une trappe! et contre elle abuser,
Qui sait? de son humeur peut-être hasardeuse!
Prendre ce pauvre oiseau dans quelque glu hideuse!
Oh! plutôt qu'arriver jusqu'à ce déshonneur,
Plutôt qu'être, à ce prix, un riche et haut seigneur,
— Et je le dis ici pour Dieu qui voit mon âme, —
J'aimerais mieux, plutôt qu'être à ce point infâme,
Vil, odieux, pervers, misérable et flétri,
Qu'un chien rongeât mon crâne au pied du pilori!

DON SALLUSTE.

Cousin...

DON CÉSAR.

De vos bienfaits je n'aurai nulle envie,
Tant que je trouverai, vivant ma libre vie,
Aux fontaines de l'eau, dans les champs le grand air,
A la ville un voleur qui m'habille l'hiver,
Dans mon âme l'oubli des prospérités mortes,
Et devant vos palais, monsieur, de larges portes
Où je puis, à midi, sans souci du réveil,

Dormir, la tête à l'ombre et les pieds au soleil!
— Adieu donc. — De nous deux Dieu sait quel est le juste.
Avec les gens de cour, vos pareils, don Salluste,
Je vous laisse, et je reste avec mes chenapans.
Je vis avec les loups, non avec les serpents.

DON SALLUSTE.

Un instant..

DON CÉSAR

Tenez, maître, abrégeons la visite.
Si c'est pour m'envoyer en prison, faites vite.

DON SALLUSTE.

Allons, je vous croyais, César, plus endurci
L'épreuve vous est bonne et vous a réussi.
Je suis content de vous Votre main, je vous prie.

DON CÉSAR.

Comment?

DON SALLUSTE.

Je n'ai parlé que par plaisanterie.
Tout ce que j'ai dit là, c'est pour vous éprouver.
Rien de plus.

DON CÉSAR.

Çà, debout vous me faites rêver
La femme, le complot, cette vengeance...

DON SALLUSTE.

Leurre!
Imagination! chimère!

DON CÉSAR.

A la bonne heure!
Et l'offre de payer mes dettes! vision?
Et les cinq cents ducats! imagination?

DON SALLUSTE.

Je vais vous les chercher.

Il se dirige vers la porte du fond, et fait signe à Ruy Blas de rentrer

DON CÉSAR, à part sur le devant, et regardant don Salluste de travers

Hum ! visage de traître !
Quand la bouche dit oui, le regard dit peut-être.

DON SALLUSTE, à Ruy Blas

Ruy Blas, restez ici.

A don César

Je reviens.

Il sort par la petite porte de gauche Sitôt qu'il est sorti, don César et Ruy Blas vont vivement l'un à l'autre

SCÈNE III

DON CÉSAR, RUY BLAS.

DON CÉSAR.

Sur ma foi,
Je ne me trompais pas. C'est toi, Ruy Blas!

RUY BLAS.

C'est toi,
Zafari! Que fais-tu dans ce palais?

DON CÉSAR.

J'y passe.
Mais je m'en vais. Je suis oiseau, j'aime l'espace.
Mais toi? cette livrée? est-ce un déguisement?

RUY BLAS, avec amertume

Non, je suis déguisé quand je suis autrement.

DON CÉSAR.

Que dis-tu?

RUY BLAS

Donne-moi ta main que je la serre,
Comme en cet heureux temps de joie et de misère
Où je vivais sans gîte, où le jour j'avais faim,
Où j'avais froid la nuit, où j'étais libre enfin!
— Quand tu me connaissais, j'étais un homme encore.
Tous deux nés dans le peuple, — hélas! c'était l'aurore!
Nous nous ressemblions au point qu'on nous prenait

Pour frères; nous chantions dès l'heure où l'aube naît,
Et le soir devant Dieu, notre père et notre hôte,
Sous le ciel étoilé nous dormions côte à côte.
Oui, nous partagions tout. Puis enfin arriva
L'heure triste où chacun de son côté s'en va.
Je te retrouve, après quatre ans, toujours le même,
Joyeux comme un enfant, libre comme un bohème,
Toujours ce Zafari, riche en sa pauvreté,
Qui n'a rien eu jamais, et n'a rien souhaité.
Mais moi, quel changement! Frère, que te dirai-je?
Orphelin, par pitié nourri dans un collége
De science et d'orgueil, de moi, triste faveur!
Au lieu d'un ouvrier on a fait un rêveur.
Tu sais, tu m'as connu. Je jetais mes pensées
Et mes vœux vers le ciel en strophes insensées.
J'opposais cent raisons à ton rire moqueur.
J'avais je ne sais quelle ambition au cœur.
A quoi bon travailler? Vers un but invisible
Je marchais, je croyais tout réel, tout possible,
J'espérais tout du sort! — Et puis je suis de ceux
Qui passent tout un jour, pensifs et paresseux,
Devant quelque palais regorgeant de richesses,
A regarder entrer et sortir des duchesses. —
Si bien qu'un jour, mourant de faim sur le pavé,
J'ai ramassé du pain, frère, où j'en ai trouvé;
Dans la fainéantise et dans l'ignominie.
Oh! quand j'avais vingt ans, crédule à mon génie,
Je me perdais, marchant pieds nus dans les chemins,
En méditations sur le sort des humains;
J'avais bâti des plans sur tout, — une montagne
De projets. — Je plaignais le malheur de l'Espagne.
Je croyais, pauvre esprit, qu'au monde je manquais. .
Ami, le résultat, tu le vois. — Un laquais!

DON CÉSAR.

Oui, je le sais, la faim est une porte basse.

Et, par nécessité lorsqu'il faut qu'il y passe,
Le plus grand est celui qui se courbe le plus.
Mais le sort a toujours son flux et son reflux.
Espère.

RUY BLAS, secouant la tête.

Le marquis de Finlas est mon maître.

DON CÉSAR.

Je le connais. — Tu vis dans ce palais peut-être?

RUY BLAS.

Non, avant ce matin et jusqu'à ce moment,
Je n'en avais jamais passé le seuil.

DON CÉSAR.

Vraiment?
Ton maître cependant pour sa charge y demeure.

RUY BLAS.

Oui, car la cour le fait demander à toute heure.
Mais il a quelque part un logis inconnu,
Où jamais en plein jour peut-être il n'est venu
A cent pas du palais Une maison discrète.
Frère, j'habite là. Par la porte secrète
Dont il a seul la clef, quelquefois, à la nuit,
Le marquis vient, suivi d'hommes qu'il introduit
Ces hommes sont masqués et parlent à voix basse.
Ils s'enferment, et nul ne sait ce qui se passe.
Là, de deux noirs muets je suis le compagnon.
Je suis pour eux le maître. Ils ignorent mon nom.

DON CÉSAR.

Oui, c'est là qu'il reçoit, comme chef des alcades,
Ses espions, c'est là qu'il tend ses embuscades.
C'est un homme profond qui tient tout dans sa main.

RUY BLAS.

Hier, il m'a dit : — Il faut être au palais demain.
Avant l'aurore. Entrez par la grille dorée. —
En arrivant il m'a fait mettre la livrée,
Car l'habit odieux sous lequel tu me vois,
Je le porte aujourd'hui pour la première fois.

DON CÉSAR, lui serrant la main

Espère !

RUY BLAS.

Espérer ! Mais tu ne sais rien encore.
Vivre sous cet habit qui souille et déshonore,
Avoir perdu la joie et l'orgueil, ce n'est rien.
Être esclave, être vil, qu'importe ! — Écoute bien
Frère ! je ne sens pas cette livrée infâme,
Car j'ai dans ma poitrine une hydre aux dents de flamme
Qui me serre le cœur dans ses replis ardents.
Le dehors te fait peur ? si tu voyais dedans !

DON CÉSAR.

Que veux-tu dire ?

RUY BLAS.

Invente, imagine, suppose.
Fouille dans ton esprit. Cherches-y quelque chose
D'étrange, d'insensé, d'horrible et d'inouï
Une fatalité dont on soit ébloui !
Oui, compose un poison affreux, creuse un abîme
Plus sourd que la folie et plus noir que le crime,
Tu n'approcheras pas encor de mon secret.
— Tu ne devines pas ? Hé ! qui devinerait ? —
Zafari ! dans le gouffre où mon destin m'entraîne
Plonge les yeux ! — je suis amoureux de la reine !

DON CÉSAR.

Ciel !

RUY BLAS.

Sous un dais orné du globe impérial,
Il est, dans Aranjuez ou dans l'Escurial,
— Dans ce palais, parfois, — mon frère, il est un homme
Qu'à peine on voit d'en bas, qu'avec terreur on nomme;
Pour qui, comme pour Dieu, nous sommes égaux tous;
Qu'on regarde en tremblant et qu'on sert à genoux;
Devant qui se couvrir est un honneur insigne;
Qui peut faire tomber nos deux têtes d'un signe;
Dont chaque fantaisie est un événement;
Qui vit, seul et superbe, enfermé gravement
Dans une majesté redoutable et profonde;
Et dont on sent le poids dans la moitié du monde.
Eh bien! — moi, le laquais, — tu m'entends, — eh bien! oui,
Cet homme-là! le roi! je suis jaloux de lui!

DON CÉSAR.

Jaloux du roi!

RUY BLAS.

Hé! oui, jaloux du roi! sans doute.
Puisque j'aime sa femme!

DON CÉSAR.

Oh! malheureux!

RUY BLAS.

Écoute.
Je l'attends tous les jours au passage. Je suis
Comme un fou! Ho! sa vie est un tissu d'ennuis,
A cette pauvre femme! — Oui, chaque nuit j'y songe. —
Vivre dans cette cour de haine et de mensonge
Mariée à ce roi qui passe tout son temps
A chasser! Imbécile! — un sot! vieux à trente ans!
Moins qu'un homme! à régner comme à vivre inhabile.
— Famille qui s'en va. — Le père était débile
Au point qu'il ne pouvait tenir un parchemin.
— Oh! si belle et si jeune, avoir donné sa main

A ce roi Charles deux! Elle! Quelle misère!
— Elle va tous les soirs chez les sœurs du Rosaire,
Tu sais, en remontant la rue Ortaleza
Comment cette démence en mon cœur s'amassa,
Je l'ignore. Mais juge! elle aime une fleur bleue
D'Allemagne. Je fais chaque jour une lieue,
Jusqu'à Caramanchel, pour avoir de ces fleurs.
J'en ai cherché partout sans en trouver ailleurs.
J'en compose un bouquet, je prends les plus jolies...
— Oh! mais je te dis là des choses, des folies! —
Puis à minuit, au parc royal, comme un voleur,
Je me glisse et je vais déposer cette fleur
Sur son banc favori Même, hier, j'osais mettre
Dans le bouquet, — vraiment, plains-moi, frère! — une lettre
La nuit, pour parvenir jusqu'à ce banc, il faut
Franchir les murs du parc, et je rencontre en haut
Ces broussailles de fer qu'on met sur les murailles.
Un jour j'y laisserai ma chair et mes entrailles.
Trouve-t-elle mes fleurs, ma lettre? je ne sai.
Frère, tu le vois bien, je suis un insensé.

DON CÉSAR

Diable! ton algarade a son danger. Prends garde!
Le comte d'Oñate, qui l'aime aussi, la garde
Et comme un majordome et comme un amoureux.
Quelque reître, une nuit, gardien peu langoureux,
Pourrait bien, frère, avant que ton bouquet se fane,
Te le clouer au cœur d'un coup de pertuisane —
Mais quelle idée! aimer la reine! ah çà, pourquoi?
Comment diable as-tu fait?

RUY BLAS, avec emportement.

Est-ce que je sais, moi!
— Oh! mon âme au démon! je la vendrais, pour être
Un des jeunes seigneurs que, de cette fenêtre,
Je vois en ce moment, comme un vivant affront,

Entrer, la plume au feutre et l'orgueil sur le front!
Oui, je me damnerais pour dépouiller ma chaîne,
Et pour pouvoir comme eux m'approcher de la reine
Avec un vêtement qui ne soit pas honteux!
Mais, ô rage! être ainsi, près d'elle! devant eux!
En livrée! un laquais! être un laquais pour elle!
Ayez pitié de moi, mon Dieu!

Se rapprochant de don César

Je me rappelle.
Ne demandais-tu pas pourquoi je l'aime ainsi,
Et depuis quand?... — Un jour... — Mais à quoi bon ceci?
C'est vrai, je t'ai toujours connu cette manie!
Par mille questions vous mettre à l'agonie!
Demander où? comment? quand? pourquoi? Mon sang bout!
Je l'aime follement! Je l'aime, voilà tout!

DON CÉSAR.

Là, ne te fâche pas.

RUY BLAS, tombant épuisé et pâle sur le fauteuil

Non. Je souffre. — Pardonne.
Ou plutôt, va, fuis-moi. Va-t'en, frère. Abandonne
Ce misérable fou qui porte avec effroi
Sous l'habit d'un valet les passions d'un roi!

DON CÉSAR, lui posant la main sur l'épaule

Te fuir! — Moi qui n'ai pas souffert, n'aimant personne,
Moi, pauvre grelot vide où manque ce qui sonne,
Gueux, qui vais mendiant l'amour je ne sais où,
A qui de temps en temps le destin jette un sou,
Moi, cœur éteint, dont l'âme, hélas! s'est retirée,
Du spectacle d'hier affiche déchirée,
Vois-tu, pour cet amour dont tes regards sont pleins,
Mon frère, je t'envie autant que je te plains!
— Ruy Blas! —

Moment de silence. Ils se tiennent les mains serrées en se regardant tous les deux avec une expression de tristesse et d'amitié confiante.

Entre don Salluste. Il s'avance à pas lents, fixant un regard d'attention profonde sur don César et Ruy Blas, qui ne le voient pas. Il tient d'une main un chapeau et une épée qu'il apporte en entrant sur un fauteuil, et de l'autre une bourse qu'il dépose sur la table.

DON SALLUSTE, à don César.

Voici l'argent.

A la voix de don Salluste, Ruy Blas se lève comme réveillé en sursaut, et se tient debout, les yeux baissés, dans l'attitude du respect.

DON CÉSAR, à part, regardant don Salluste de travers.

Hum! le diable m'emporte!
Cette sombre figure écoutait à la porte.
Bah! qu'importe, après tout!

Haut à don Salluste.

Don Salluste, merci.

Il ouvre la bourse, la répand sur la table et remue avec joie les ducats, qu'il range en piles sur le tapis de velours. Pendant qu'il les compte, don Salluste va au fond, en regardant derrière lui s'il n'éveille pas l'attention de don César. Il ouvre la petite porte de droite. A un signe qu'il fait, trois alguazils armés d'épées et vêtus de noir en sortent. Don Salluste leur montre mystérieusement don César. Ruy Blas se tient immobile et debout près de la table comme une statue, sans rien voir ni rien entendre.

DON SALLUSTE, bas, aux alguazils.

Vous allez suivre, alors qu'il sortira d'ici,
L'homme qui compte là de l'argent. — En silence
Vous vous emparerez de lui. — Sans violence. —
Vous l'irez embarquer, par le plus court chemin,
A Denia. —

Il leur remet un parchemin scellé.

Voici l'ordre écrit de ma main. —
Enfin, sans écouter sa plainte chimérique,
Vous le vendrez en mer aux corsaires d'Afrique.
Mille piastres pour vous. Faites vite à présent!

Les trois alguazils s'inclinent et sortent.

DON CÉSAR, achevant de ranger ses ducats.

Rien n'est plus gracieux et plus divertissant

Que des écus à soi qu'on met en équilibre.

Il fait deux parts égales et se tourne vers Ruy Blas.

Frère, voici ta part.

RUY BLAS.

Comment!

DON CÉSAR, *lui montrant une des deux piles d'or.*

Prends! viens! sois libre!

DON SALLUSTE, *qui les observe au fond, à part.*

Diable!

RUY BLAS, *secouant la tête en signe de refus.*

Non. C'est le cœur qu'il faudrait délivrer.
Non, mon sort est ici. Je dois y demeurer.

DON CÉSAR.

Bien. Suis ta fantaisie. Es-tu fou? suis-je sage?
Dieu le sait.

Il ramasse l'argent et le jette dans le sac, qu'il empoche.

DON SALLUSTE, *au fond, à part, et les observant toujours.*

A peu près même air, même visage.

DON CÉSAR, *à Ruy Blas.*

Adieu.

RUY BLAS.

Ta main!

Ils se serrent la main. Don César sort sans voir don Salluste, qui se tient à l'écart.

SCÈNE IV

RUY BLAS, DON SALLUSTE.

DON SALLUSTE.

Ruy Blas!

RUY BLAS, *se retournant vivement.*

Monseigneur?

DON SALLUSTE.

Ce matin,
Quand vous êtes venu, je ne suis pas certain
S'il faisait jour déjà?

RUY BLAS.

Pas encore, excellence.
J'ai remis au portier votre passe en silence,
Et puis, je suis monté.

DON SALLUSTE.

Vous étiez en manteau.

RUY BLAS.

Oui, monseigneur.

DON SALLUSTE.

Personne, en ce cas, au château,
Ne vous a vu porter cette livrée encore?

RUY BLAS.

Ni personne à Madrid.

DON SALLUSTE, désignant du doigt la porte par où est sorti don César

C'est fort bien. Allez clore
Cette porte. Quittez cet habit.

Ruy Blas dépouille son surtout de livrée et le jette sur un fauteuil

Vous avez
Une belle écriture, il me semble. — Écrivez.

Il fait signe à Ruy Blas de s'asseoir à la table où sont les plumes et les écritoires. Ruy Blas obéit.

Vous m'allez aujourd'hui servir de secrétaire.
D'abord un billet doux, — je ne veux rien vous taire, —
Pour ma reine d'amour, pour doña Praxedis,
Ce démon que je crois venu du paradis.
— Là, je dicte. « Un danger terrible est sur ma tête
« Ma reine seule peut conjurer la tempête,
« En venant me trouver ce soir dans ma maison.
« Sinon, je suis perdu. Ma vie et ma raison
« Et mon cœur, je mets tout à ses pieds que je baise »

Il rit et s'interrompt.

Un danger! la tournure, au fait, n'est pas mauvaise
Pour l'attirer chez moi. C'est que, j'y suis expert,
Les femmes aiment fort à sauver qui les perd.
— Ajoutez. — « Par la porte au bas de l'avenue,
« Vous entrerez la nuit sans être reconnue.
« Quelqu'un de dévoué vous ouvrira. » — D'honneur,
C'est parfait. — Ah! signez

RUY BLAS.

Votre nom, monseigneur?

DON SALLUSTE.

Non pas. Signez CÉSAR. C'est mon nom d'aventure.

RUY BLAS, après avoir obéi.

La dame ne pourra connaître l'écriture?

DON SALLUSTE.

Bah! le cachet suffit. J'écris souvent ainsi.
Ruy Blas, je pars ce soir, et je vous laisse ici.
J'ai sur vous les projets d'un ami très sincère.
Votre état va changer, mais il est nécessaire
De m'obéir en tout. Comme en vous j'ai trouvé
Un serviteur discret, fidèle et réservé...

RUY BLAS, s'inclinant

Monseigneur!

DON SALLUSTE, continuant

Je vous veux faire un destin plus large.

RUY BLAS, montrant le billet qu'il vient d'écrire.

Où faut-il adresser la lettre?

DON SALLUSTE

Je m'en charge.

S'approchant de Ruy Blas d'un air significatif

Je veux votre bonheur.

Un silence. Il fait signe à Ruy Blas de se rasseoir à la table

Écrivez: — « Moi, Ruy Blas,
« Laquais de monseigneur le marquis de Finlas,
« En toute occasion, ou secrète ou publique,
« M'engage à le servir comme un bon domestique. »

Ruy Blas obéit.

— Signez de votre nom. La date. Bien. Donnez.

Il ploie et serre dans son portefeuille la lettre et le papier que Ruy Blas vient d'écrire.

On vient de m'apporter une épée. Ah! tenez,
Elle est sur ce fauteuil.

Il désigne le fauteuil sur lequel il a posé l'épée et le chapeau. Il y va et prend l'epée.

L'écharpe est d'une soie
Peinte et brodée au goût le plus nouveau qu'on voie.

Il lui fait admirer la souplesse du tissu

Touchez. — Que dites-vous, Ruy Blas, de cette fleur?
La poignée est de Gil, le fameux ciseleur,
Celui qui le mieux creuse, au gré des belles filles,
Dans un pommeau d'épée une boîte à pastilles.

Il passe au cou de Ruy Blas l'écharpe, à laquelle est attachée l'épée.

Mettez-la donc. — Je veux en voir sur vous l'effet.
— Mais vous avez ainsi l'air d'un seigneur parfait!

Écoutant.

On vient.... oui. C'est bientôt l'heure où la reine passe. —
— Le marquis del Basto[1] —

La porte du fond sur la galerie s'ouvre Don Salluste détache son manteau et le jette vivement sur les épaules de Ruy Blas, au moment où le marquis del Basto parait; puis il va droit au marquis, en entraînant avec lui Ruy Blas stupéfait.

SCÈNE V

DON SALLUSTE, RUY BLAS, DON PAMFILO D'AVALOS, MARQUIS DEL BASTO. — Puis LE MARQUIS DE SANTA-CRUZ, — Puis LE COMTE D'ALBE. — Puis toute la cour

DON SALLUSTE, au marquis del Basto

Souffrez qu'à votre grâce
Je présente, marquis, mon cousin don César,
Comte de Garofa, près de Velalcazar.

RUY BLAS, à part.

Ciel!

DON SALLUSTE, bas, à Ruy Blas.

Taisez-vous!

LE MARQUIS DEL BASTO, à Ruy Blas.

Monsieur .. charmé...

Il lui prend la main que Ruy Blas lui livre avec embarras

DON SALLUSTE, bas, à Ruy Blas

Laissez-vous faire.
Saluez!

Ruy Blas salue le marquis

LE MARQUIS DEL BASTO, à Ruy Blas.

J'aimais fort madame votre mère.

Bas, à don Salluste, en lui montrant Ruy Blas

Bien changé! Je l'aurais à peine reconnu.

DON SALLUSTE, bas, au marquis.

Dix ans d'absence!

LE MARQUIS DEL BASTO, de même.

Au fait!

DON SALLUSTE, frappant sur l'épaule de Ruy Blas

Le voilà revenu!
Vous souvient-il, marquis? oh! quel enfant prodigue!
Comme il vous répandait les pistoles sans digue!
Tous les soirs danse et fête au vivier d'Apollo,
Et cent musiciens faisant rage sur l'eau!
A tous moments, galas, masques, concerts, fredaines,
Éblouissant Madrid de visions soudaines!
— En trois ans, ruiné! — c'était un vrai lion.
— Il arrive de l'Inde avec le galion.

RUY BLAS, avec embarras.

Seigneur...

DON SALLUSTE, gaiement.

Appelez-moi cousin, car nous le sommes.
Les Bazan sont, je crois, d'assez francs gentilshommes.
Nous avons pour ancêtre Iniguez d'Iviza.
Son petit-fils, Pedro de Bazan, épousa
Marianne de Gor. Il eut de Marianne
Jean, qui fut général de la mer océane
Sous le roi don Philippe, et Jean eut deux garçons
Qui sur notre arbre antique ont greffé deux blasons.
Moi, je suis le marquis de Finlas; vous, le comte
De Garofa. Tous deux se valent si l'on compte.
Par les femmes, César, notre rang est égal.
Vous êtes Aragon, moi je suis Portugal.
Votre branche n'est pas moins haute que la nôtre.
Je suis le fruit de l'une, et vous la fleur de l'autre.

RUY BLAS, à part.

Où donc m'entraîne-t-il?

Pendant que don Salluste a parlé, le marquis de Santa-Cruz, don Alvar de Bazan y Bonavides, vieillard à moustache blanche et à grande perruque, s'est approché d'eux.

LE MARQUIS DE SANTA-CRUZ, à don Salluste.

Vous l'expliquez fort bien.
S'il est votre cousin, il est aussi le mien.

DON SALLUSTE.

C'est vrai, car nous avons une même origine,
Monsieur de Santa-Cruz.

Il lui présente Ruy Blas.

Don César.

LE MARQUIS DE SANTA-CRUZ.

J'imagine
Que ce n'est pas celui qu'on croyait mort.

DON SALLUSTE.

Si fait.

LE MARQUIS DE SANTA-CRUZ.

Il est donc revenu?

DON SALLUSTE.

Des Indes.

LE MARQUIS DE SANTA-CRUZ, examinant Ruy Blas.

En effet!

DON SALLUSTE.

Vous le reconnaissez?

LE MARQUIS DE SANTA-CRUZ.

Pardieu! je l'ai vu naître!

DON SALLUSTE, bas à Ruy Blas.

Le bonhomme est aveugle et se défend de l'être.
Il vous a reconnu pour prouver ses bons yeux.

LE MARQUIS DE SANTA-CRUZ, tendant la main à Ruy Blas.

Touchez là, mon cousin.

RUY BLAS, s'inclinant.

Seigneur...

LE MARQUIS DE SANTA-CRUZ, bas à don Salluste et lui montrant Ruy Blas.

On n'est pas mieux!

A Ruy Blas.

Charmé de vous revoir!

DON SALLUSTE, bas au marquis en le prenant à part.

Je vais payer ses dettes.
Vous le pouvez servir dans le poste où vous êtes.
Si quelque emploi de cour vaquait en ce moment,
Chez le roi, — chez la reine. . —

LE MARQUIS DE SANTA-CRUZ, bas

Un jeune homme charmant!
J'y vais songer — Et puis, il est de la famille.

DON SALLUSTE, bas.

Vous avez tout crédit au conseil de Castille.
Je vous le recommande.

Il quitte le marquis de Santa-Cruz, et va à d'autres seigneurs, auxquels il présente Ruy Blas. Parmi eux le comte d'Albe, très superbement paré. Don Salluste lui présente Ruy Blas.

Un mien cousin, César,
Comte de Garofa, près de Velalcazar.

Les seigneurs échangent gravement des révérences avec Ruy Blas interdit Don Salluste au comte de Ribagorza.

Vous n'étiez pas hier au ballet d'Atalante?

Lindamire a dansé d'une façon galante.

Il s'extasie sur le pourpoint du comte d'Albe

C'est très beau, comte d'Albe!

LE COMTE D'ALBE.

Ah! j'en avais encor
Un plus beau. Satin rose avec des rubans d'or.
Matalobos me l'a volé.

UN HUISSIER DE COUR, au fond.

La reine approche.
Prenez vos rangs, messieurs.

Les grands rideaux de la galerie vitrée s'ouvrent Les seigneurs s'échelonnent près de la porte. Des gardes font la haie. Ruy Blas, haletant, hors de lui, vient sur le devant comme pour s'y refugier. Don Salluste l'y suit

DON SALLUSTE, bas, à Ruy Blas

Est-ce que, sans reproche,
Quand votre sort grandit, votre esprit s'amoindrit?
Réveillez-vous, Ruy Blas. Je vais quitter Madrid.
Ma petite maison, près du pont, où vous êtes,
— Je n'en veux rien garder, hormis les clefs secrètes, —
Ruy Blas, je vous la donne, et les muets aussi.
Vous recevrez bientôt d'autres ordres. Ainsi
Faites ma volonté, je fais votre fortune.
Montez, ne craignez rien, car l'heure est opportune.
La cour est un pays où l'on va sans voir clair.
Marchez les yeux bandés. J'y vois pour vous, mon cher!

De nouveaux gardes paraissent au fond

L'HUISSIER, à haute voix.

La reine!

RUY BLAS, à part.

La reine! oh!

La reine, vêtue magnifiquement, paraît, entourée de dames et de pages, sous un dais de velours écarlate porté par quatre gentilshommes de chambre, tête nue Ruy Blas, effaré, la regarde comme absorbé par cette resplendissante vision. Tous les grands d'Espagne se couvrent, le marquis del Basto, le comte d'Albe, le marquis de Santa-Cruz, don Salluste Don Salluste va rapidement au fauteuil, et y prend le chapeau, qu'il apporte à Ruy Blas.

DON SALLUSTE, à Ruy Blas, en lui mettant le chapeau sur la tête.

Quel vertige vous gagne?
Couvrez-vous donc, César. Vous êtes grand d'Espagne.

RUY BLAS, éperdu, bas à don Salluste.

Et que m'ordonnez-vous, seigneur, présentement?

DON SALLUSTE, lui montrant la reine, qui traverse lentement la galerie.

De plaire à cette femme et d'être son amant.

ACTE DEUXIÈME

LA REINE D'ESPAGNE

Un salon contigu à la chambre à coucher de la reine. A gauche, une petite porte donnant dans cette chambre. A droite, sur un pan coupé, une autre porte donnant dans les appartements extérieurs. Au fond, de grandes fenêtres ouvertes. C'est l'après-midi d'une belle journée d'été. Grande table. Fauteuils. Une figure de sainte, richement enchâssée, est adossée au mur, au bas on lit : *Santa Maria Esclava*. Au côté opposé est une madone devant laquelle brule une lampe d'or. Pres de la madone, un portrait en pied du roi Charles II.

Au lever du rideau, la reine doña Maria de Neubourg est dans un coin, assise à côte d'une de ses femmes, jeune et jolie fille. La reine est vêtue de blanc, robe de drap d'argent. Elle brode, et s'interrompt par moments pour causer. Dans le coin opposé est assise, sur une chaise à dossier, doña Juana de la Cueva, duchesse d'Albuquerque, camerera mayor, une tapisserie à la main ; vieille femme en noir. Près de la duchesse, à une table, plusieurs duègnes travaillant à des ouvrages de femmes. Au fond, se tient don Guritan, comte d'Oñate, majordome, grand, sec, moustaches grises, cinquante-cinq ans environ, mine de vieux militaire, quoique vêtu avec une élégance exagérée et qu'il ait des rubans jusque sur les souliers.

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE, LA DUCHESSE D'ALBUQUERQUE, DON GURITAN, CASILDA, DUÈGNES.

LA REINE.

Il est parti pourtant ! je devrais être à l'aise.
Eh bien, non ! ce marquis de Finlas, il me pèse !
Cet homme-là me hait.

CASILDA.

Selon votre souhait
N'est-il pas exilé?

LA REINE.

Cet homme-là me hait.

CASILDA.

Votre majesté...

LA REINE.

Vrai! Casilda, c'est étrange,
Ce marquis est pour moi comme le mauvais ange.
L'autre jour, il devait partir le lendemain,
Et, comme à l'ordinaire, il vint au baise-main.
Tous les grands s'avançaient vers le trône à la file;
Je leur livrais ma main, j'étais triste et tranquille,
Regardant vaguement, dans le salon obscur,
Une bataille au fond peinte sur un grand mur,
Quand tout à coup, mon œil se baissant vers la table,
Je vis venir à moi cet homme redoutable!
Sitôt que je le vis, je ne vis plus que lui.
Il venait à pas lents, jouant avec l'étui
D'un poignard dont parfois j'entrevoyais la lame,
Grave, et m'éblouissant de son regard de flamme.
Soudain il se courba, souple et comme rampant... —
Je sentis sur ma main sa bouche de serpent!

CASILDA.

Il rendait ses devoirs; — rendons-nous pas les nôtres?

LA REINE.

Sa lèvre n'était pas comme celle des autres.
C'est la dernière fois que je l'ai vu. Depuis,
J'y pense très souvent. J'ai bien d'autres ennuis,
C'est égal, je me dis : — L'enfer est dans cette âme.

Devant cet homme-là je ne suis qu'une femme. —
Dans mes rêves, la nuit, je rencontre en chemin
Cet effrayant démon qui me baise la main;
Je vois luire son œil d'où rayonne la haine;
Et, comme un noir poison qui va de veine en veine,
Souvent, jusqu'à mon cœur qui semble se glacer,
Je sens en longs frissons courir son froid baiser!
Que dis-tu de cela?

CASILDA.

Purs fantômes, madame!

LA REINE.

Au fait, j'ai des soucis bien plus réels dans l'âme.

A part.

Oh! ce qui me tourmente, il faut le leur cacher.

A Casilda.

Dis-moi, ces mendiants qui n'osaient approcher...

CASILDA, *allant à la fenêtre*

Je sais, madame. Ils sont encor là, dans la place.

LA REINE.

Tiens, jette-leur ma bourse.

Casilda prend la bourse et va la jeter par la fenêtre.

CASILDA.

Oh! madame, par grâce,
Vous qui faites l'aumône avec tant de bonté,

Montrant à la reine don Guritan, qui, debout et silencieux au fond de la chambre fixe sur la reine un œil plein d'adoration muette.

Ne jetterez-vous rien au comte d'Oñate?
Rien qu'un mot! — Un vieux brave, amoureux sous l'armure!
D'autant plus tendre au cœur que l'écorce est plus dure!

LA REINE.

Il est bien ennuyeux!

CASILDA.

J'en conviens. — Parlez-lui!

LA REINE, se tournant vers don Guritan.

Bonjour, comte.

Don Guritan s'approche avec trois révérences, et vient baiser en soupirant la main de la reine, qui le laisse faire d'un air indifférent et distrait. Puis il retourne à sa place, à côté du siége de la camerera mayor.

DON GURITAN, en se retirant, bas à Casilda.

La reine est charmante aujourd'hui!

CASILDA, le regardant s'éloigner.

Oh! le pauvre héron! près de l'eau qui le tente
Il se tient. Il attrape, après un jour d'attente,
Un bonjour, un bonsoir, souvent un mot bien sec,
Et s'en va tout joyeux, cette pâture au bec.

LA REINE, avec un sourire triste.

Tais-toi!

CASILDA.

Pour être heureux, il suffit qu'il vous voie.
Voir la reine, pour lui cela veut dire — joie!

S'extasiant sur une boîte posée sur un guéridon

Oh! la divine boîte!

LA REINE.

Ah! j'en ai la clef là.

CASILDA.

Ce bois de calambour est exquis!

LA REINE, lui présentant la clef.

Ouvre-la.
Vois, — je l'ai fait emplir de reliques, ma chère;

Puis je vais l'envoyer à Neubourg, à mon père;
Il sera très content!

Elle rêve un instant, puis s'arrache vivement à sa rêverie
A part.

Je ne veux pas penser!
Ce que j'ai dans l'esprit, je voudrais le chasser.

A Casilda.

Va chercher dans ma chambre un livre... — Je suis folle!
Pas un livre allemand! tout en langue espagnole!
Le roi chasse. Toujours absent. Ah! quel ennui!
En six mois, j'ai passé douze jours près de lui.

CASILDA.

Épousez donc un roi pour vivre de la sorte!

La reine retombe dans sa rêverie, puis en sort de nouveau violemment et comme avec effort.

LA REINE.

Je veux sortir!

A ce mot, prononcé impérieusement par la reine, la duchesse d'Albuquerque, qui est jusqu'à ce moment restée immobile sur son siége, lève la tête, puis se dresse debout et fait une profonde révérence à la reine.

LA DUCHESSE D'ALBUQUERQUE, d'une voix brève et dure.

Il faut, pour que la reine sorte,
Que chaque porte soit ouverte — c'est réglé —
Par un des grands d'Espagne ayant droit à la clé.
Or nul d'eux ne peut être au palais à cette heure.

LA REINE.

Mais on m'enferme donc! mais on veut que je meure!
Duchesse, enfin!

LA DUCHESSE, avec une nouvelle révérence.

Je suis camerera mayor,
Et je remplis ma charge.

Elle se rassied

LA REINE, prenant sa tête à deux mains, avec désespoir, à part.

Allons rêver encor!

Non!

Haut.

— Vite! un lansquenet! à moi, toutes mes femmes!
Une table, et jouons!

LA DUCHESSE, aux duègnes.

Ne bougez pas, mesdames.

Se levant et faisant une révérence à la reine.

Sa majesté ne peut, suivant l'ancienne loi,
Jouer qu'avec des rois ou des parents du roi.

LA REINE, avec emportement.

Eh bien! faites venir ces parents.

CASILDA, à part, regardant la duchesse.

Oh! la duègne!

LA DUCHESSE, avec un signe de croix.

Dieu n'en a pas donné, madame, au roi qui règne.
La reine mère est morte. Il est seul à présent.

LA REINE.

Qu'on me serve à goûter!

CASILDA.

Oui, c'est très amusant.

LA REINE.

Casilda, je t'invite.

CASILDA, à part, regardant la camerera.

Oh! respectable aïeule!

LA DUCHESSE, avec une révérence.

Quand le roi n'est pas là, la reine mange seule.

Elle se rassied.

LA REINE, poussée à bout.

Ne pouvoir, — ô mon Dieu! qu'est-ce que je ferai? —
Ni sortir, ni jouer, ni manger à mon gré!
Vraiment, je meurs depuis un an que je suis reine.

CASILDA, à part, la regardant avec compassion

Pauvre femme! passer tous ses jours dans la gêne,
Au fond de cette cour insipide! et n'avoir
D'autre distraction que le plaisir de voir,
Au bord de ce marais à l'eau dormante et plate,

Regardant don Guritan, toujours immobile et debout au fond de la chambre

Un vieux comte amoureux rêvant sur une patte!

LA REINE, à Casilda.

Que faire? voyons! cherche une idée.

CASILDA.

Ah! tenez!
En l'absence du roi, c'est vous qui gouvernez.
Faites, pour vous distraire, appeler les ministres!

LA REINE, haussant les épaules.

Ce plaisir! — avoir là huit visages sinistres
Me parlant de la France et de son roi caduc,
De Rome, et du portrait de monsieur l'archiduc,
Qu'on promène à Burgos, parmi des cavalcades,
Sous un dais de drap d'or porté par quatre alcades!
— Cherche autre chose.

CASILDA.

Eh bien, pour vous désennuyer,
Si je faisais monter quelque jeune écuyer!

LA REINE.

Casilda!

CASILDA.

Je voudrais regarder un jeune homme,
Madame! cette cour vénérable m'assomme.
Je crois que la vieillesse arrive par les yeux,
Et qu'on vieillit plus vite à voir toujours des vieux!

LA REINE.

Ris, folle! — Il vient un jour où le cœur se reploie.
Comme on perd le sommeil, enfant, on perd la joie.

Pensive.

Mon bonheur, c'est ce coin du parc où j'ai le droit
D'aller seule.

CASILDA.

Oh! le beau bonheur! l'aimable endroit!
Des piéges sont creusés derrière tous les marbres.
On ne voit rien. Les murs sont plus hauts que les arbres.

LA REINE.

Oh! je voudrais sortir parfois!

CASILDA, *bas.*

Sortir. Eh bien,
Madame, écoutez-moi. Parlons bas. Il n'est rien
De tel qu'une prison bien austère et bien sombre
Pour vous faire chercher et trouver dans son ombre
Ce bijou rayonnant nommé la clef des champs.
— Je l'ai! — Quand vous voudrez, en dépit des méchants,
Je vous ferai sortir, la nuit, et par la ville
Nous irons.

LA REINE.

Ciel! jamais! tais-toi!

CASILDA.

C'est très facile!

LA REINE.

Paix!

Elle s'éloigne un peu de Casilda et retombe dans sa rêverie.

Que ne suis-je encor, moi qui crains tous ces grands,
Dans ma bonne Allemagne, avec mes bons parents!
Comme, ma sœur et moi, nous courions dans les herbes!
Et puis des paysans passaient, traînant des gerbes;
Nous leur parlions. C'était charmant. Hélas! un soir,
Un homme vint, qui dit, — il était tout en noir,
Je tenais par la main ma sœur, douce compagne, —
« Madame, vous allez être reine d'Espagne. »
Mon père était joyeux, et ma mère pleurait.
Ils pleurent tous les deux à présent. — En secret
Je vais faire envoyer cette boîte à mon père,
Il sera bien content. — Vois, tout me désespère.
Mes oiseaux d'Allemagne, ils sont tous morts.

Casilda fait le signe de tordre le cou à des oiseaux, en regardant de travers la camerera.

Et puis
On m'empêche d'avoir des fleurs de mon pays.
Jamais à mon oreille un mot d amour ne vibre.
Aujourd'hui je suis reine. Autrefois j'étais libre.
Comme tu dis, ce parc est bien triste le soir,
Et les murs sont si hauts, qu'ils empêchent de voir.
— Oh! l'ennui!

On entend au dehors un chant éloigné.

Qu'est ce bruit?

CASILDA.

Ce sont les lavandières
Qui passent en chantant, là-bas, dans les bruyères.

Le chant se rapproche. On distingue les paroles. La reine écoute avide.

VOIX DU DEHORS.

A quoi bon entendre
Les oiseaux des bois?
L'oiseau le plus tendre
Chante dans ta voix.

Que Dieu montre ou voile
Les astres des cieux!
La plus pure étoile
Brille dans tes yeux.

Qu'avril renouvelle
Le jardin en fleur!
La fleur la plus belle
Fleurit dans ton cœur.

Cet oiseau de flamme,
Cet astre du jour,
Cette fleur de l'âme,
S'appelle l'amour!

Les voix décroissent et s'éloignent.

LA REINE, rêveuse

L'amour! — Oui, celles-là sont heureuses. — Leur voix,
Leur chant me fait du mal et du bien à la fois.

LA DUCHESSE, aux duègnes.

Ces femmes, dont le chant importune la reine,
Qu'on les chasse!

LA REINE, vivement

Comment! on les entend à peine.
Pauvres femmes! je veux qu'elles passent en paix,
Madame.

A Casilda, en lui montrant une croisée au fond.

Par ici le bois est moins épais,
Cette fenêtre-là donne sur la campagne;
Viens, tâchons de les voir.

Elle se dirige vers la fenêtre avec Casilda

LA DUCHESSE, se levant, avec une révérence.

Une reine d'Espagne
Ne doit pas regarder à la fenêtre.

LA REINE, s'arrêtant et revenant sur ses pas.

Allons!

Le beau soleil couchant qui remplit les vallons,
La poudre d'or du soir qui monte sur la route,
Les lointaines chansons que toute oreille écoute,
N'existent plus pour moi! j'ai dit au monde adieu.
Je ne puis même voir la nature de Dieu!
Je ne puis même voir la liberté des autres!

LA DUCHESSE, faisant signe aux assistants de sortir.

Sortez. C'est aujourd'hui le jour des saints apôtres.

Casilda fait quelques pas vers la porte. La reine l'arrête.

LA REINE.

Tu me quittes?

CASILDA, montrant la duchesse.

Madame, on veut que nous sortions.

LA DUCHESSE, saluant la reine jusqu'à terre.

Il faut laisser la reine à ses dévotions.

Tous sortent avec de profondes révérences.

SCÈNE II

LA REINE, *seule*

A ses dévotions? dis donc à sa pensée!
Où la fuir maintenant? Seule! Ils m'ont tous laissée.
Pauvre esprit sans flambeau dans un chemin obscur!

Rêvant.

Oh! cette main sanglante empreinte sur le mur!
Il s'est donc blessé? Dieu! Mais aussi c'est sa faute.
Pourquoi vouloir franchir la muraille si haute?
Pour m'apporter les fleurs qu'on me refuse ici,
Pour cela, pour si peu, s'aventurer ainsi!
C'est aux pointes de fer qu'il s'est blessé sans doute.
Un morceau de dentelle y pendait. Une goutte
De ce sang répandu pour moi vaut tous mes pleurs.

S'enfonçant dans sa rêverie.

Chaque fois qu'à ce banc je vais chercher les fleurs,
Je promets à mon Dieu, dont l'appui me délaisse,
De n'y plus retourner. J'y retourne sans cesse.
— Mais lui! voilà trois jours qu'il n'est pas revenu.
— Blessé! — Qui que tu sois, ô jeune homme inconnu
Toi qui, me voyant seule et loin de ce qui m'aime,
Sans me rien demander, sans rien espérer même,
Viens à moi, sans compter les périls où tu cours;
Toi qui verses ton sang, toi qui risques tes jours
Pour donner une fleur à la reine d'Espagne;
Qui que tu sois, ami dont l'ombre m'accompagne,
Puisque mon cœur subit une inflexible loi,
Sois aimé par ta mère et sois béni par moi!

Vivement et portant la main à son cœur.

— Oh! sa lettre me brûle!

Retombant dans sa rêverie.

Et l'autre! l'implacable
Don Salluste! le sort me protége et m'accable.
En même temps qu'un ange, un spectre affreux me suit!
Et, sans les voir, je sens s'agiter dans ma nuit,
Pour m'amener peut-être à quelque instant suprême,
Un homme qui me hait près d'un homme qui m'aime.
L'un me sauvera-t-il de l'autre? Je ne sais.
Hélas! mon destin flotte à deux vents opposés.
Que c'est faible, une reine, et que c'est peu de chose!
Prions.

Elle s'agenouille devant la madone

— Secourez-moi, madame! car je n'ose
Élever mon regard jusqu'à vous!

Elle s'interrompt.

— O mon Dieu!
La dentelle, la fleur, la lettre, c'est du feu!

Elle met la main dans sa poitrine et en arrache une lettre froissée, un bouquet desséché de petites fleurs bleues et un morceau de dentelle taché de sang qu'elle jette sur la table; puis elle retombe à genoux.

Vierge, astre de la mer! Vierge, espoir du martyre!
Aidez-moi! —

S'interrompant

Cette lettre!

Se tournant à demi vers la table.

Elle est là qui m'attire.

S'agenouillant de nouveau.

Je ne veux plus la lire! — O reine de douceur!
Vous qu'à tout affligé Jésus donne pour sœur!
Venez, je vous appelle! —

Elle se lève, fait quelques pas vers la table, puis s'arrête, puis enfin se précipite sur la lettre, comme cédant à une attraction irrésistible.

Oui, je vais la relire
Une dernière fois! Après, je la déchire!

Avec un sourire triste.

Hélas! depuis un mois je dis toujours cela.

Elle déplie la lettre résolûment et lit.

« Madame, sous vos pieds, dans l'ombre, un homme est là
« Qui vous aime, perdu dans la nuit qui le voile;
« Qui souffre, ver de terre amoureux d'une étoile;
« Qui pour vous donnera son âme, s'il le faut;
« Et qui se meurt en bas quand vous brillez en haut. »

Elle pose la lettre sur la table.

Quand l'âme a soif, il faut qu'elle se désaltère,
Fût-ce dans du poison!

Elle remet la lettre et la dentelle dans sa poitrine.

Je n'ai rien sur la terre.
Mais enfin il faut bien que j'aime quelqu'un, moi!
Oh! s'il avait voulu, j'aurais aimé le roi.
Mais il me laisse ainsi, — seule, — d'amour privée.

La grande porte s'ouvre à deux battants. Entre un huissier de chambre en grand costume.

L'HUISSIER, *à haute voix*

Une lettre du roi!

LA REINE, *comme réveillée en sursaut, avec un cri de joie.*

Du roi! je suis sauvée!

SCÈNE III

LA REINE, LA DUCHESSE D'ALBUQUERQUE,
CASILDA, DON GURITAN,
FEMMES DE LA REINE, PAGES. RUY BLAS.

Tous entrent gravement. La duchesse en tête, puis les femmes Ruy Blas reste au fond de la chambre. Il est magnifiquement vêtu Son manteau tombe sur son bras gauche et le cache. Deux pages, portant sur un coussin de drap d'or la lettre du roi, viennent s'agenouiller devant la reine, à quelques pas de distance

RUY BLAS, au fond, à part.

Où suis-je? — Qu'elle est belle! — Oh! pour qui suis-je ici?

LA REINE, à part.

C'est un secours du ciel!

Haut

Donnez vite!

Se retournant vers le portrait du roi.

Merci,
Monseigneur!

A la duchesse

D'où me vient cette lettre?

LA DUCHESSE.

Madame,
D'Aranjuez, où le roi chasse.

LA REINE.

Du fond de l'âme
Je lui rends grâce. Il a compris qu'en mon ennui
J'avais besoin d'un mot d'amour qui vînt de lui!
— Mais donnez donc.

LA DUCHESSE, avec une révérence, montrant la lettre.

L'usage, il faut que je le dise,
Veut que ce soit d'abord moi qui l'ouvre et la lise.

LA REINE.

Encore! — Eh bien, lisez!

La duchesse prend la lettre et la déploie lentement.

CASILDA, à part.

Voyons le billet doux.

LA DUCHESSE, lisant

« Madame, il fait grand vent et j'ai tué six loups.
« Signé, CARLOS. »

LA REINE, à part

Hélas!

DON GURITAN, à la duchesse.

C'est tout?

LA DUCHESSE.

Oui, seigneur comte.

CASILDA, à part.

Il a tué six loups! comme cela vous monte
L'imagination! Votre cœur est jaloux,
Tendre, ennuyé, malade? — Il a tué six loups!

LA DUCHESSE, à la reine, en lui présentant la lettre.

Si sa majesté veut?...

LA REINE, la repoussant.

Non.

CASILDA, à la duchesse.

C'est bien tout?

LA DUCHESSE.

Sans doute.
Que faut-il donc de plus? Notre roi chasse; en route
Il écrit ce qu'il tue avec le temps qu'il fait.
C'est fort bien

Examinant de nouveau la lettre.

Il écrit, non, il dicte.

LA REINE, lui arrachant la lettre et l'examinant à son tour.

En effet,
Ce n'est pas de sa main. Rien que sa signature.

Elle l'examine avec plus d'attention et paraît frappée de stupeur. A part.

Est-ce une illusion? c'est la même écriture
Que celle de la lettre!

Elle désigne de la main la lettre qu'elle vient de cacher sur son cœur.

Oh! qu'est-ce que cela?

A la duchesse.

Où donc est le porteur du message?

LA DUCHESSE, montrant Ruy Blas.

Il est là.

LA REINE, se tournant à demi vers Ruy Blas.

Ce jeune homme?

LA DUCHESSE.

C'est lui qui l'apporte en personne.
— Un nouvel écuyer que sa majesté donne
A la reine. Un seigneur que, de la part du roi,
Monsieur de Santa-Cruz me recommande, à moi.

LA REINE.

Son nom?

LA DUCHESSE.

C'est le seigneur César de Bazan, comte
De Garofa. S'il faut croire ce qu'on raconte,
C'est le plus accompli gentilhomme qui soit.

LA REINE.

Bien. Je veux lui parler.

A Ruy Blas

Monsieur...

RUY BLAS, à part, tressaillant

Elle me voit!

Elle me parle! Dieu! je tremble.

LA DUCHESSE, à Ruy Blas

Approchez, comte.

DON GURITAN, regardant Ruy Blas de travers, à part

Ce jeune homme! écuyer! ce n'est pas là mon compte.

Ruy Blas, pâle et troublé, approche à pas lents

LA REINE, à Ruy Blas

Vous venez d'Aranjuez?

RUY BLAS, s'inclinant

Oui, madame.

LA REINE.

Le roi

Se porte bien?

Ruy Blas s'incline, elle montre la lettre royale.

Il a dicté ceci pour moi?

RUY BLAS.

Il était à cheval. Il a dicté la lettre...

Il hésite un moment.

A l'un des assistants.

LA REINE, à part, regardant Ruy Blas.

Son regard me pénètre.

Je n'ose demander à qui.

Haut

C'est bien, allez.

— Ah! —

Ruy Blas, qui avait fait quelques pas pour sortir, revient vers la reine.

Beaucoup de seigneurs étaient là rassemblés?

À part.

Pourquoi donc suis-je émue en voyant ce jeune homme?

Ruy Blas s'incline, elle reprend.

Lesquels?

RUY BLAS.

Je ne sais point les noms dont on les nomme.
Je n'ai passé là-bas que des instants fort courts.
Voilà trois jours que j'ai quitté Madrid.

LA REINE, à part.

Trois jours!

Elle fixe un regard plein de trouble sur Ruy Blas.

RUY BLAS, à part.

C'est la femme d'un autre! ô jalousie affreuse!
— Et de qui! — Dans mon cœur un abîme se creuse.

DON GURITAN, s'approchant de Ruy Blas.

Vous êtes écuyer de la reine. Un seul mot.
Vous connaissez quel est votre service? Il faut
Vous tenir cette nuit dans la chambre prochaine,
Afin d'ouvrir au roi, s'il venait chez la reine.

RUY BLAS, tressaillant.

À part.

Ouvrir au roi! moi!

Haut.

Mais... il est absent.

DON GURITAN.

Le roi
Peut-il pas arriver à l'improviste?

RUY BLAS, à part.

Quoi!

DON GURITAN, à part, observant Ruy Blas.

Qu'a-t-il?

LA REINE, qui a tout entendu et dont le regard est resté fixé sur Ruy Blas

Comme il pâlit!

Ruy Blas chancelant s'appuie sur le bras d'un fauteuil

CASILDA, à la reine.

Madame, ce jeune homme
Se trouve mal!

RUY BLAS, se soutenant à peine.

— Moi, non! mais c'est singulier comme
Le grand air... le soleil .. la longueur du chemin...

A part

— Ouvrir au roi!

Il tombe épuisé sur un fauteuil Son manteau se dérange et laisse voir sa main gauche enveloppée de linges ensanglantés

CASILDA.

Grand Dieu, madame! à cette main
Il est blessé!

LA REINE.

Blessé!

CASILDA.

Mais il perd connaissance!
Mais, vite, faisons-lui respirer quelque essence!

LA REINE, fouillant dans sa gorgerette

Un flacon que j'ai là contient une liqueur...

En ce moment son regard tombe sur la manchette que Ruy Blas porte au bras droit.

A part.

C'est la même dentelle!

Au même instant elle a tiré le flacon de sa poitrine, et, dans son trouble, elle a pris en même temps le morceau de dentelle qui y était caché Ruy Blas, qui ne la quitte pas des yeux, voit cette dentelle sortir du sein de la reine.

RUY BLAS, éperdu

Oh!

Le regard de la reine et le regard de Ruy Blas se rencontrent. Un silence.

LA REINE, à part.

C'est lui!

RUY BLAS, à part

Sur son cœur!

LA REINE, à part.

C'est lui!

RUY BLAS, à part.

Faites, mon Dieu, qu'en ce moment je meure!

Dans le désordre de toutes les femmes s'empressant autour de Ruy Blas, ce qui se passe entre la reine et lui n'est remarqué de personne

CASILDA, faisant respirer le flacon à Ruy Blas

Comment vous êtes-vous blessé? c'est tout à l'heure?
Non? cela s'est rouvert en route? Aussi pourquoi
Vous charger d'apporter le message du roi?

LA REINE, à Casilda.

Vous finirez bientôt vos questions, j'espère.

LA DUCHESSE, à Casilda.

Qu'est-ce que cela fait à la reine, ma chère?

LA REINE.

Puisqu'il avait écrit la lettre, il pouvait bien
L'apporter, n'est-ce pas?

CASILDA.

Mais il n'a dit en rien
Qu'il eût écrit la lettre.

LA REINE, à part

Oh!

A Casilda.

Tais-toi!

CASILDA, à Ruy Blas

Votre grâce
Se trouve-t-elle mieux?

RUY BLAS.

Je renais!

LA REINE, à ses femmes

L'heure passe.
Rentrons. — Qu'en son logis le comte soit conduit.

Aux pages, au fond.

Vous savez que le roi ne vient pas cette nuit.
Il passe la saison tout entière à la chasse.

Elle rentre avec sa suite, dans ses appartements.

CASILDA, la regardant sortir.

La reine a dans l'esprit quelque chose.

Elle sort par la même porte que la reine en emportant la petite cassette aux reliques.

RUY BLAS, reste seul.

Il semble écouter encore quelque temps avec une joie profonde les dernières paroles de la reine. Il paraît comme en proie à un rêve. Le morceau de dentelle, que la reine a laissé tomber dans son trouble, est resté à terre sur le tapis. Il le ramasse le regarde avec amour, et le couvre de baisers. Puis il lève les yeux au ciel.

O Dieu! grâce!
Ne me rendez pas fou!

Regardant le morceau de dentelle

C'était bien sur son cœur!

Il le cache dans sa poitrine. — Entre don Guritan. Il revient par la porte de la chambre où il a suivi la reine. Il marche à pas lents vers Ruy Blas. Arrivé près de lui sans dire un mot, il tire à demi son épée, et la mesure du regard avec celle de Ruy Blas. Elles sont inégales. Il remet son épée dans le fourreau. Ruy Blas le regarde avec étonnement.

SCÈNE IV

RUY BLAS, DON GURITAN.

DON GURITAN, *repoussant son épée dans le fourreau.*

J'en apporterai deux de pareille longueur.

RUY BLAS.

Monsieur, que signifie?...

DON GURITAN, *avec gravité.*

En mil six cent cinquante,
J'étais très amoureux. J'habitais Alicante.
Un jeune homme, bien fait, beau comme les amours,
Regardait de fort près ma maîtresse, et toujours
Passait sous son balcon, devant la cathédrale,
Plus fier qu'un capitan sur la barque amirale.
Il avait nom Vasquez, seigneur, quoique bâtard.
Je le tuai. —

Ruy Blas veut l'interrompre, don Guritan l'arrête du geste, et continue

Vers l'an soixante-six, plus tard,
Gil, comte d'Iscola, cavalier magnifique,
Envoya chez ma belle, appelée Angélique,
Avec un billet doux, qu'elle me présenta,
Un esclave nommé Grifel de Viserta.
Je fis tuer l'esclave et je tuai le maître.

RUY BLAS.

Monsieur!

DON GURITAN, poursuivant.

Plus tard, vers l'an quatrevingt, je crus être
Trompé par ma beauté, fille aux tendres façons,
Pour Tirso Gamonal, un de ces beaux garçons
Dont le visage altier et charmant s'accommode
D'un panache éclatant. C'est l'époque où la mode
Était qu'on fît ferrer ses mules en or fin.
Je tuai don Tirso Gamonal.

RUY BLAS.

Mais enfin
Que veut dire cela, monsieur?

DON GURITAN.

Cela veut dire,
Comte, qu'il sort de l'eau du puits quand on en tire;
Que le soleil se lève à quatre heures demain;
Qu'il est un lieu désert et loin de tout chemin,
Commode aux gens de cœur, derrière la chapelle;
Qu'on vous nomme, je crois, César, et qu'on m'appelle
Don Gaspar Guritan Tassis y Guevarra,
Comte d'Oñate.

RUY BLAS, froidement

Bien, monsieur On y sera.

Depuis quelques instants, Casilda, curieuse, est entrée à pas de loup par la petite porte du fond, et a écoute les dernières paroles des deux interlocuteurs sans être vue d'eux.

CASILDA, à part.

Un duel! avertissons la reine.

Elle rentre et disparaît par la petite porte.

DON GURITAN, toujours imperturbable.

En vos études,
S'il vous plaît de connaître un peu mes habitudes,
Pour votre instruction, monsieur, je vous dirai

Que je n'ai jamais eu qu'un goût fort modéré
Pour ces godelureaux, grands friseurs de moustache,
Beaux damerets sur qui l'œil des femmes s'attache,
Qui sont tantôt plaintifs et tantôt radieux,
Et qui dans les maisons, faisant force clins d'yeux,
Prenant sur les fauteuils d'adorables tournures,
Viennent s'évanouir pour des égratignures.

RUY BLAS.

Mais — je ne comprends pas.

DON GURITAN.

Vous comprenez fort bien.
Nous sommes tous les deux épris du même bien.
L'un de nous est de trop dans ce palais. En somme,
Vous êtes écuyer, moi je suis majordome.
Droits pareils. Au surplus, je suis mal partagé,
La partie entre nous n'est pas égale; j'ai
Le droit du plus ancien, vous le droit du plus jeune.
Donc vous me faites peur. A la table où je jeûne
Voir un jeune affamé s'asseoir avec des dents
Effrayantes, un air vainqueur, des yeux ardents,
Cela me trouble fort. Quant à lutter ensemble
Sur le terrain d'amour, beau champ qui toujours tremble,
De fadaises, mon cher, je sais mal faire assaut;
J'ai la goutte; et d'ailleurs ne suis point assez sot
Pour disputer le cœur d'aucune Pénélope
Contre un jeune gaillard si prompt à la syncope.
C'est pourquoi, vous trouvant fort beau, fort caressant,
Fort gracieux, fort tendre et fort intéressant,
Il faut que je vous tue.

RUY BLAS.

Eh bien, essayez.

DON GURITAN.

Comte

De Garofa, demain, à l'heure où le jour monte,
A l'endroit indiqué, sans témoin ni valet,
Nous nous égorgerons galamment, s'il vous plaît,
Avec épée et dague, en dignes gentilshommes,
Comme il sied quand on est des maisons dont nous sommes.

Il tend la main à Ruy Blas, qui la lui prend.

RUY BLAS.

Pas un mot de ceci, n'est-ce pas?

Le comte fait un signe d'adhésion.

A demain.

Ruy Blas sort.

DON GURITAN, resté seul.

Non, je n'ai pas du tout senti trembler sa main.
Être sûr de mourir et faire de la sorte,
C'est d'un brave jeune homme.

Bruit d'une clef à la petite porte de la chambre de la reine.
Don Guritan se retourne.

On ouvre cette porte?

La reine paraît et marche vivement vers don Guritan, surpris et charmé de la voir. Elle tient entre ses mains la petite cassette.

SCÈNE V

DON GURITAN, LA REINE.

LA REINE, avec un sourire.

C'est vous que je cherchais!

DON GURITAN, ravi

Qui me vaut ce bonheur?

LA REINE, posant la cassette sur le guéridon.

Oh Dieu! rien, ou du moins peu de chose, seigneur

Elle rit

Tout à l'heure on disait parmi d'autres paroles, —
Casilda, — vous savez que les femmes sont folles,
Casilda soutenait que vous feriez pour moi
Tout ce que je voudrais.

DON GURITAN.

Elle a raison!

LA REINE, riant

Ma foi,
J'ai soutenu que non.

DON GURITAN.

Vous avez tort, madame!

LA REINE.

Elle a dit que pour moi vous donneriez votre âme,
Votre sang...

DON GURITAN.

Casilda parlait fort bien ainsi.

LA REINE.

Et moi, j'ai dit que non.

DON GURITAN.

Et moi, je dis que si!
Pour votre majesté, je suis prêt à tout faire.

LA REINE.

Tout?

DON GURITAN.

Tout!

LA REINE.

Eh bien, voyons, jurez que pour me plaire
Vous ferez à l'instant ce que je vous dirai.

DON GURITAN.

Par le saint roi Gaspar, mon patron vénéré,
Je le jure! ordonnez. J'obéis, ou je meure!

LA REINE, prenant la cassette.

Bien. Vous allez partir de Madrid tout à l'heure
Pour porter cette boîte en bois de calambour
A mon père monsieur l'électeur de Neubourg.

DON GURITAN, à part.

Je suis pris!

Haut.

A Neubourg!

LA REINE.

A Neubourg.

DON GURITAN.

Six cents lieues!

LA REINE.

Cinq cent cinquante. —

Elle montre la housse de soie qui enveloppe la cassette.

Ayez grand soin des franges bleues.
Cela peut se faner en route.

DON GURITAN.

Et quand partir?

LA REINE.

Sur-le-champ.

DON GURITAN.

Ah! demain!

LA REINE.

Je n'y puis consentir.

DON GURITAN, *à part.*

Je suis pris!

Haut.

Mais...

LA REINE.

Partez!

DON GURITAN.

Quoi?...

LA REINE.

J'ai votre parole.

DON GURITAN.

Une affaire...

LA REINE.

Impossible.

DON GURITAN.

Un objet si frivole...

LA REINE.

Vite!

DON GURITAN.

Un seul jour!

LA REINE.

Néant

DON GURITAN.

Car...

LA REINE.

Faites à mon gré.

DON GURITAN.

Je...

LA REINE.

Non.

DON GURITAN.

Mais...

LA REINE.

Partez!

DON GURITAN.

Si...

LA REINE.

Je vous embrasserai!

Elle lui saute au cou et l'embrasse.

DON GURITAN, *fâché et charmé.*

Haut.

Je ne résiste plus. J'obéirai, madame.

A part.

Dieu s'est fait homme; soit. Le diable s'est fait femme!

LA REINE, *montrant la fenêtre.*

Une voiture en bas est là qui vous attend.

DON GURITAN.

Elle avait tout prévu!

Il écrit sur un papier quelques mots à la hâte et agite une sonnette Un page paraît.

Page, porte à l'instant
Au seigneur don César de Bazan cette lettre.

A part.

Ce duel! à mon retour il faut bien le remettre.
Je reviendrai!

Haut.

Je vais contenter de ce pas
Votre majesté.

LA REINE.

Bien.

Il prend la cassette, baise la main de la reine, salue profondément et sort. Un moment après, on entend le roulement d'une voiture qui s'éloigne.

LA REINE, *tombant sur un fauteuil.*

Il ne le tuera pas

ACTE TROISIÈME

RUY BLAS

La salle dite *salle de gouvernement*, dans le palais du roi à Madrid.

Au fond, une grande porte élevée au-dessus de quelques marches. Dans l'angle à gauche, un pan coupé fermé par une tapisserie de haute lisse Dans l'angle opposé, une fenêtre. A droite, une table carrée, revêtue d'un tapis de velours vert, autour de laquelle sont rangés des tabourets pour huit ou dix personnes correspondant à autant de pupitres placés sur la table. Le côté de la table qui fait face au spectateur est occupé par un grand fauteuil recouvert de drap d'or et surmonté d'un dais en drap d'or, aux armes d'Espagne, timbrées de la couronne royale. A côté de ce fauteuil, une chaise.

Au moment où le rideau se lève, la junte du *Despacho universal* (conseil privé du roi) est au moment de prendre séance.

SCÈNE PREMIÈRE

DON MANUEL ARIAS, président de Castille; DON PEDRO VELEZ DE GUEVARRA, COMTE DE CAMPOREAL, conseiller de cape et d'épée de la contaduria-mayor; DON FERNANDO DE CORDOVA Y AGUILAR, MARQUIS DE PRIEGO, même qualité; ANTONIO UBILLA, écrivain-mayor des rentes; MONTAZGO, conseiller de robe de la chambre des Indes; COVADENGA, secrétaire suprême des Iles. Plusieurs autres conseillers. Les conseillers de robe vêtus de noir. Les autres en habit de cour. Camporeal a la croix de Calatrava au manteau. Priego la toison d'or au cou.

Don Manuel Arias, président de Castille, et le comte de Camporeal causent à voix basse, et entre eux, sur le devant. Les autres conseillers font des groupes çà et là dans la salle.

DON MANUEL ARIAS.

Cette fortune-là cache quelque mystère.

LE COMTE DE CAMPOREAL.

Il a la toison d'or. Le voilà secrétaire
Universel, ministre, et puis duc d'Olmedo!

DON MANUEL ARIAS.

En six mois!

LE COMTE DE CAMPOREAL.

On le sert derrière le rideau.

DON MANUEL ARIAS, mystérieusement.

La reine!

LE COMTE DE CAMPOREAL.

Au fait, le roi, malade et fou dans l'âme,
Vit avec le tombeau de sa première femme.
Il abdique, enfermé dans son Escurial,
Et la reine fait tout!

DON MANUEL ARIAS.

Mon cher Camporeal,
Elle règne sur nous, et don César sur elle!

LE COMTE DE CAMPOREAL.

Il vit d'une façon qui n'est pas naturelle.
D'abord, quant à la reine, il ne la voit jamais.
Ils paraissent se fuir. Vous me direz non, mais
Comme depuis six mois je les guette, et pour cause,
J'en suis sûr. Puis il a le caprice morose
D'habiter, assez près de l'hôtel de Tormez,
Un logis aveuglé par des volets fermés,
Avec deux laquais noirs, gardeurs de portes closes,
Qui, s'ils n'étaient muets, diraient beaucoup de choses.

DON MANUEL ARIAS.

Des muets?

LE COMTE DE CAMPOREAL.

Des muets. — Tous ses autres valets
Restent au logement qu'il a dans le palais.

DON MANUEL ARIAS.

C'est singulier.

DON ANTONIO UBILLA, qui s'est approché d'eux depuis quelques instants

Il est de grande race, en somme.

LE COMTE DE CAMPOREAL.

L'étrange, c'est qu'il veut faire son honnête homme!

A don Manuel Arias

— Il est cousin — aussi Santa-Cruz l'a poussé —
De ce marquis Salluste écroulé l'an passé. —
Jadis, ce don César, aujourd'hui notre maître,
Était le plus grand fou que la lune eût vu naître.
C'était un drôle, — on sait des gens qui l'ont connu, —
Qui prit un beau matin son fonds pour revenu,
Qui changeait tous les jours de femmes, de carrosses,
Et dont la fantaisie avait des dents féroces
Capables de manger en un an le Pérou.
Un jour il s'en alla, sans qu'on ait su par où.

DON MANUEL ARIAS.

L'âge a du fou joyeux fait un sage fort rude.

LE COMTE DE CAMPOREAL.

Toute fille de joie en séchant devient prude.

UBILLA.

Je le crois homme probe.

LE COMTE DE CAMPOREAL, riant.

Oh! candide Ubilla!
Qui se laisse éblouir à ces probités-là!

D'un ton significatif.

La maison de la reine, ordinaire et civile,

Appuyant sur les chiffres

Coûte par an six cent soixante-quatre mille
Soixante-six ducats! — c'est un pactole obscur
Où, certe, on doit jeter le filet à coup sûr.
Eau trouble, pêche claire.

LE MARQUIS DE PRIEGO, *survenant*

Ah çà, ne vous déplaise,
Je vous trouve imprudents et parlant fort à l'aise.
Feu mon grand-père, auprès du comte-duc nourri,
Disait : — Mordez le roi, baisez le favori. —
Messieurs, occupons-nous des affaires publiques.

Tous s'asseyent autour de la table, les uns prennent des plumes, les autres feuillettent des papiers. Du reste, oisiveté générale. Moment de silence

MONTAZGO, *bas à Ubilla*

Je vous ai demandé sur la caisse aux reliques
De quoi payer l'emploi d'alcade à mon neveu.

UBILLA, *bas.*

Vous, vous m'aviez promis de nommer avant peu
Mon cousin Melchior d'Elva bailli de l'Èbre.

MONTAZGO, *se récriant*

Nous venons de doter votre fille. On célèbre
Encor sa noce. — On est sans relâche assailli...

UBILLA, *bas*

Vous aurez votre alcade.

MONTAZGO, *bas.*

Et vous votre bailli.

Ils se serrent la main.

COVADENGA, *se levant.*

Messieurs les conseillers de Castille, il importe,

Afin qu'aucun de nous de sa sphère ne sorte,
De bien régler nos droits et de faire nos parts.
Le revenu d'Espagne en cent mains est épars.
C'est un malheur public. Il y faut mettre un terme.
Les uns n'ont pas assez, les autres trop. La ferme
Du tabac est à vous, Ubilla. L'indigo
Et le musc sont à vous, marquis de Priego.
Camporeal perçoit l'impôt des huit mille hommes,
L'almojarifazgo, le sel, mille autres sommes,
Le quint du cent de l'or, de l'ambre et du jayet.

A Montazgo

Vous qui me regardez de cet œil inquiet,
Vous avez à vous seul, grâce à votre manége,
L'impôt sur l'arsenic et le droit sur la neige;
Vous avez les ports secs, les cartes, le laiton,
L'amende des bourgeois qu'on punit du bâton,
La dîme de la mer, le plomb, le bois de rose!... —
Moi, je n'ai rien, messieurs. Rendez-moi quelque chose!

LE COMTE DE CAMPOREAL, éclatant de rire

Oh! le vieux diable! il prend les profits les plus clairs.
Excepté l'Inde, il a les îles des deux mers.
Quelle envergure! il tient Mayorque d'une griffe,
Et de l'autre il s'accroche au pic de Ténériffe!

COVADENGA, s'échauffant.

Moi, je n'ai rien!

LE MARQUIS DE PRIEGO, riant.

Il a les nègres!

Tous se lèvent et parlent à la fois, se querellant.

MONTAZGO.

Je devrais
Me plaindre bien plutôt. Il me faut les forêts!

COVADENGA, au marquis de Priego.

Donnez-moi l'arsenic, je vous cède les nègres!

Depuis quelques instants, Ruy Blas est entré par la porte du fond et assiste à la scène sans être vu des interlocuteurs. Il est vêtu de velours noir, avec un manteau de velours écarlate; il a la plume blanche au chapeau et la toison d'or au cou. Il les écoute d'abord en silence, puis, tout à coup, il s'avance à pas lents et paraît au milieu d'eux au plus fort de la querelle.

SCÈNE II

LES MÊMES, RUY BLAS

RUY BLAS, survenant.

Bon appétit, messieurs! —

Tous se retournent. Silence de surprise et d'inquiétude. Ruy Blas se couvre, croise les bras, et poursuit en les regardant en face.

O ministres intègres!
Conseillers vertueux! voila votre façon
De servir, serviteurs qui pillez la maison!
Donc vous n'avez pas honte et vous choisissez l'heure,
L'heure sombre où l'Espagne agonisante pleure!
Donc vous n'avez ici pas d'autres intérêts
Que remplir votre poche et vous enfuir après!
Soyez flétris, devant votre pays qui tombe,
Fossoyeurs qui venez le voler dans sa tombe!
— Mais voyez, regardez, ayez quelque pudeur.
L'Espagne et sa vertu, l'Espagne et sa grandeur,
Tout s'en va. — Nous avons, depuis Philippe quatre,
Perdu le Portugal, le Brésil, sans combattre;
En Alsace Brisach, Steinfort en Luxembourg;
Et toute la Comté jusqu'au dernier faubourg;
Le Roussillon, Ormuz, Goa, cinq mille lieues
De côte, et Fernambouc, et les Montagnes Bleues!
Mais voyez. — Du ponant jusques à l'orient,
L'Europe, qui vous hait, vous regarde en riant.
Comme si votre roi n'était plus qu'un fantôme,
La Hollande et l'Anglais partagent ce royaume;

Rome vous trompe; il faut ne risquer qu'à demi
Une armée en Piémont, quoique pays ami,
La Savoie et son duc sont pleins de précipices.
La France pour vous prendre attend des jours propices.
L'Autriche aussi vous guette. Et l'infant bavarois
Se meurt, vous le savez. — Quant à vos vice-rois,
Médina, fou d'amour, emplit Naples d'esclandres,
Vaudémont vend Milan, Legañez perd les Flandres.
Quel remède à cela? — L'état est indigent,
L'état est épuisé de troupes et d'argent;
Nous avons sur la mer, où Dieu met ses colères,
Perdu trois cents vaisseaux, sans compter les galères.
Et vous osez!... — Messieurs, en vingt ans, songez-y,
Le peuple, — j'en ai fait le compte, et c'est ainsi! —
Portant sa charge énorme et sous laquelle il ploie,
Pour vous, pour vos plaisirs, pour vos filles de joie,
Le peuple misérable, et qu'on pressure encor,
A sué quatre cent trente millions d'or!
Et ce n'est pas assez! et vous voulez, mes maîtres!... —
Ah! j'ai honte pour vous! — Au dedans, routiers, reîtres,
Vont battant le pays et brûlant la moisson.
L'escopette est braquée au coin de tout buisson
Comme si c'était peu de la guerre des princes,
Guerre entre les couvents, guerre entre les provinces,
Tous voulant dévorer leur voisin éperdu,
Morsures d'affamés sur un vaisseau perdu!
Notre église en ruine est pleine de couleuvres;
L'herbe y croît Quant aux grands, des aïeux, mais pas d'œuvres.
Tout se fait par intrigue et rien par loyauté.
L'Espagne est un égout où vient l'impureté
De toute nation. — Tout seigneur à ses gages
A cent coupe-jarrets qui parlent cent langages.
Génois, sardes, flamands Babel est dans Madrid.
L'alguazil, dur au pauvre, au riche s'attendrit.
La nuit on assassine, et chacun crie: A l'aide!
— Hier on m'a volé, moi, près du pont de Tolède! —

La moitié de Madrid pille l'autre moitié.
Tous les juges vendus. Pas un soldat payé.
Anciens vainqueurs du monde, Espagnols que nous sommes,
Quelle armée avons-nous? A peine six mille hommes,
Qui vont pieds nus. Des gueux, des juifs, des montagnards,
S'habillant d'une loque et s'armant de poignards.
Aussi d'un régiment toute bande se double.
Sitôt que la nuit tombe, il est une heure trouble
Où le soldat douteux se transforme en larron.
Matalobos a plus de troupes qu'un baron.
Un voleur fait chez lui la guerre au roi d'Espagne.
Hélas! les paysans qui sont dans la campagne
Insultent en passant la voiture du roi.
Et lui, votre seigneur, plein de deuil et d'effroi,
Seul, dans l'Escurial, avec les morts qu'il foule,
Courbe son front pensif sur qui l'empire croule!
— Voilà! — L'Europe, hélas! écrase du talon
Ce pays qui fut pourpre et n'est plus que haillon.
L'état s'est ruiné dans ce siècle funeste,
Et vous vous disputez à qui prendra le reste!
Ce grand peuple espagnol aux membres énervés,
Qui s'est couché dans l'ombre et sur qui vous vivez,
Expire dans cet antre où son sort se termine,
Triste comme un lion mangé par la vermine!
— Charles-Quint, dans ces temps d'opprobre et de terreur,
Que fais-tu dans ta tombe, ô puissant empereur?
Oh! lève-toi! viens voir! — Les bons font place aux pires.
Ce royaume effrayant, fait d'un amas d'empires,
Penche... Il nous faut ton bras! au secours, Charles-Quint!
Car l'Espagne se meurt, car l'Espagne s'éteint!
Ton globe, qui brillait dans ta droite profonde,
Soleil éblouissant qui faisait croire au monde
Que le jour désormais se levait à Madrid,
Maintenant, astre mort, dans l'ombre s'amoindrit,
Lune aux trois quarts rongée et qui décroît encore,
Et que d'un autre peuple effacera l'aurore!

Hélas! ton héritage est en proie aux vendeurs.
Tes rayons, ils en font des piastres! Tes splendeurs,
On les souille! — O géant! se peut-il que tu dormes?
On vend ton sceptre au poids! un tas de nains difformes
Se taillent des pourpoints dans ton manteau de roi;
Et l'aigle impérial, qui, jadis, sous ta loi,
Couvrait le monde entier de tonnerre et de flamme,
Cuit, pauvre oiseau plumé, dans leur marmite infâme!

Les conseillers se taisant consternés. Seuls, le marquis de Priego et le comte de Camporeal redressent la tête et regardent Ruy Blas avec colère. Puis Camporeal, après avoir parlé à Priego, va à la table, écrit quelques mots sur un papier, les signe et les fait signer au marquis.

LE COMTE DE CAMPOREAL, désignant le marquis de Priego et remettant le papier à Ruy Blas.

Monsieur le duc, — au nom de tous les deux, — voici
Notre démission de notre emploi.

RUY BLAS, prenant le papier, froidement.

Merci.
Vous vous retirerez, avec votre famille,

A Priego.

Vous, en Andalousie, —

A Camporeal.

Et vous, comte, en Castille.
Chacun dans vos états. Soyez partis demain.

Les deux seigneurs s'inclinent et sortent fièrement, le chapeau sur la tête. Ruy Blas se tourne vers les autres conseillers.

Quiconque ne veut pas marcher dans mon chemin
Peut suivre ces messieurs.

Silence dans les assistants. Ruy Blas s'assied à la table sur une chaise à dossier placée à droite du fauteuil royal, et s'occupe à décacheter une correspondance. Pendant qu'il parcourt les lettres l'une après l'autre, Covadenga, Arias et Ubilla échangent quelques paroles à voix basse.

UBILLA, à Covadenga, montrant Ruy Blas.

Fils, nous avons un maître.
Cet homme sera grand.

DON MANUEL ARIAS.

Oui, s'il a le temps d'être.

COVADENGA.

Et s'il ne se perd pas à tout voir de trop près.

UBILLA.

Il sera Richelieu !

DON MANUEL ARIAS.

S'il n'est Olivarez !

RUY BLAS, après avoir parcouru vivement une lettre, qu'il vient d'ouvrir

Un complot ! qu'est ceci? Messieurs, que vous disais-je ?

Lisant

— ... « Duc d'Olmedo, veillez. Il se prépare un piége
« Pour enlever quelqu'un de très grand de Madrid. »

Examinant la lettre

— On ne nomme pas qui. Je veillerai. — L'écrit
Est anonyme.

Entre un huissier de cour qui s'approche de Ruy Blas avec une profonde réverence.

Allons ! qu'est-ce?

L'HUISSIER.

A votre excellence
J'annonce monseigneur l'ambassadeur de France.

RUY BLAS.

Ah ! d'Harcourt ! Je ne puis à présent

L'HUISSIER, s'inclinant.

Monseigneur,
Le nonce impérial dans la chambre d'honneur
Attend votre excellence.

RUY BLAS.

A cette heure? impossible.

L'huissier s'incline et sort. Depuis quelques instants un page est entré, vêtu d'une livrée couleur de feu à galons d'argent, et s'est approché de Ruy Blas.

RUY BLAS, l'apercevant.

Mon page! — Je ne suis pour personne visible.

LE PAGE, bas.

Le comte Guritan, qui revient de Neubourg...

RUY BLAS, avec un geste de surprise

Ah! — Page, enseigne-lui ma maison du faubourg.
Qu'il m'y vienne trouver demain, si bon lui semble.
Va.

Le page sort. Aux conseillers

Nous aurons tantôt à travailler ensemble.
Dans deux heures, messieurs. — Revenez.

Tous sortent en saluant profondément Ruy Blas.

Ruy Blas, resté seul, fait quelques pas en proie à une rêverie profonde Tout à coup, à l'angle du salon, la tapisserie s'écarte et la reine apparaît Elle est vêtue de blanc avec la couronne en tête; elle paraît rayonnante de joie et fixe sur Ruy Blas un regard d'admiration et de respect Elle soutient d'un bras la tapisserie, derrière laquelle on entrevoit une sorte de cabinet obscur où l'on distingue une petite porte. Ruy Blas, en se retournant, aperçoit la reine, et reste comme pétrifié devant cette apparition.

SCÈNE III

RUY BLAS, LA REINE.

LA REINE.

Oh! merci!

RUY BLAS.

Ciel!

LA REINE.

Vous avez bien fait de leur parler ainsi.
Je n'y puis résister, duc, il faut que je serre
Cette loyale main si ferme et si sincère!

Elle marche vivement à lui et lui prend la main, qu'elle presse avant qu'il ait pu s'en défendre.

RUY BLAS.

A part.

La fuir depuis six mois et la voir tout à coup!

Haut.

Vous étiez là, madame?

LA REINE.

Oui, duc, j'entendais tout.
J'étais là. J'écoutais avec toute mon âme!

RUY BLAS, montrant la cachette.

Je ne soupçonnais pas... — Ce cabinet, madame...

LA REINE.

Personne ne le sait. C'est un réduit obscur

Que don Philippe trois fit creuser dans ce mur,
D'où le maître invisible entend tout comme une ombre.
Là j'ai vu bien souvent Charles deux, morne et sombre,
Assister aux conseils où l'on pillait son bien,
Où l'on vendait l'état.

RUY BLAS.

Et que disait-il?

LA REINE.

Rien.

RUY BLAS.

Rien? — et que faisait-il?

LA REINE.

Il allait à la chasse.
Mais vous! j'entends encor votre accent qui menace.
Comme vous les traitiez d'une haute façon,
Et comme vous aviez superbement raison!
Je soulevais le bord de la tapisserie,
Je vous voyais. Votre œil, irrité, sans furie,
Les foudroyait d'éclairs, et vous leur disiez tout.
Vous me sembliez seul être resté debout!
Mais où donc avez-vous appris toutes ces choses?
D'où vient que vous savez les effets et les causes?
Vous n'ignorez donc rien? D'où vient que votre voix
Parlait comme devrait parler celle des rois?
Pourquoi donc étiez-vous, comme eût été Dieu même,
Si terrible et si grand?

RUY BLAS.

Parce que je vous aime!
Parce que je sens bien, moi qu'ils haïssent tous,
Que ce qu'ils font crouler s'écroulera sur vous!
Parce que rien n'effraie une ardeur si profonde,
Et que pour vous sauver je sauverais le monde!

Je suis un malheureux qui vous aime d'amour.
Hélas! je pense à vous comme l'aveugle au jour.
Madame, écoutez-moi. J'ai des rêves sans nombre.
Je vous aime de loin, d'en bas, du fond de l'ombre;
Je n'oserais toucher le bout de votre doigt,
Et vous m'éblouissez comme un ange qu'on voit!
— Vraiment, j'ai bien souffert. Si vous saviez, madame!
Je vous parle à présent Six mois, cachant ma flamme,
J'ai fui. Je vous fuyais et je souffrais beaucoup.
Je ne m'occupe pas de ces hommes du tout,
Je vous aime! — O mon Dieu, j'ose le dire en face
A votre majesté. Que faut-il que je fasse?
Si vous me disiez : meurs! je mourrais. J'ai l'effroi
Dans le cœur. Pardonnez!

LA REINE.

Oh! parle! ravis-moi!
Jamais on ne m'a dit ces choses-là. J'écoute!
Ton âme en me parlant me bouleverse toute.
J'ai besoin de tes yeux, j'ai besoin de ta voix.
Oh! c'est moi qui souffrais! Si tu savais! cent fois,
Cent fois, depuis six mois que ton regard m'évite...
— Mais non, je ne dois pas dire cela si vite.
Je suis bien malheureuse. Oh! je me tais. J'ai peur!

RUY BLAS, *qui l'écoute avec ravissement.*

Oh! madame, achevez! vous m'emplissez le cœur!

LA REINE.

Eh bien, écoute donc!

Levant les yeux au ciel.

Oui, je vais tout lui dire.
Est-ce un crime? Tant pis! Quand le cœur se déchire,
Il faut bien laisser voir tout ce qu'on y cachait. —
Tu fuis la reine? Eh bien, la reine te cherchait.
Tous les jours je viens là, — là, dans cette retraite, —

T'écoutant, recueillant ce que tu dis, muette,
Contemplant ton esprit qui veut, juge et résout,
Et prise par ta voix qui m'intéresse à tout.
Va, tu me sembles bien le vrai roi, le vrai maître.
C'est moi, depuis six mois, tu t'en doutes peut-être,
Qui t'ai fait, par degrés, monter jusqu'au sommet.
Où Dieu t'aurait dû mettre une femme te met.
Oui, tout ce qui me touche a tes soins. Je t'admire.
Autrefois une fleur, à présent un empire!
D'abord je t'ai vu bon, et puis je te vois grand.
Mon Dieu! c'est à cela qu'une femme se prend!
Mon Dieu! si je fais mal, pourquoi, dans cette tombe,
M'enfermer, comme on met en cage une colombe,
Sans espoir, sans amour, sans un rayon doré?
— Un jour que nous aurons le temps, je te dirai
Tout ce que j'ai souffert. — Toujours seule, oubliée! —
Et puis, à chaque instant, je suis humiliée.
Tiens, juge, hier encor... — Ma chambre me déplaît.
— Tu dois savoir cela, toi qui sais tout, il est
Des chambres où l'on est plus triste que dans d'autres, —
J'en ai voulu changer. Vois quels fers sont les nôtres,
On ne l'a pas voulu. Je suis esclave ainsi! —
Duc, il faut — dans ce but le ciel t'envoie ici —
Sauver l'état qui tremble, et retirer du gouffre
Le peuple qui travaille, et m'aimer, moi qui souffre.
Je te dis tout cela sans suite, à ma façon,
Mais tu dois cependant voir que j'ai bien raison.

RUY BLAS tombant à genoux.

Madame...

LA REINE, gravement.

Don César, je vous donne mon âme.
Reine pour tous, pour vous je ne suis qu'une femme.
Par l'amour, par le cœur, duc, je vous appartien.
J'ai foi dans votre honneur pour respecter le mien.

Quand vous m'appellerez, je viendrai. Je suis prête.
— O César! un esprit sublime est dans ta tête.
Sois fier, car le génie est ta couronne, à toi!

Elle baise Ruy Blas au front

Adieu.

Elle soulève la tapisserie et disparaît.

SCÈNE IV

RUY BLAS, seul.

Il est comme absorbé dans une contemplation angélique.

Devant mes yeux c'est le ciel que je voi!
De ma vie, ô mon Dieu, cette heure est la première.
Devant moi tout un monde, un monde de lumière,
Comme ces paradis qu'en songe nous voyons,
S'entr'ouvre en m'inondant de vie et de rayons!
Partout en moi, hors moi, joie, extase et mystère,
Et l'ivresse, et l'orgueil, et ce qui sur la terre
Se rapproche le plus de la divinité,
L'amour dans la puissance et dans la majesté!
La reine m'aime! ô Dieu! c'est bien vrai, c'est moi-même!
Je suis plus que le roi puisque la reine m'aime!
Oh! cela m'éblouit. Heureux, aimé, vainqueur!
Duc d'Olmedo, — l'Espagne à mes pieds, — j'ai son cœur!
Cet ange, qu'à genoux je contemple et je nomme,
D'un mot me transfigure et me fait plus qu'un homme.
Donc je marche vivant dans mon rêve étoilé!
Oh! oui, j'en suis bien sûr, elle m'a bien parlé.
C'est bien elle. Elle avait un petit diadème
En dentelle d'argent. Et je regardais même,
Pendant qu'elle parlait, — je crois la voir encor, —
Un aigle ciselé sur son bracelet d'or.
Elle se fie à moi, m'a-t-elle dit. — Pauvre ange!
Oh! s'il est vrai que Dieu, par un prodige étrange,
En nous donnant l'amour, voulut mêler en nous
Ce qui fait l'homme grand à ce qui le fait doux,

Moi, qui ne crains plus rien maintenant qu'elle m'aime,
Moi, qui suis tout-puissant, grâce à son choix suprême,
Moi, dont le cœur gonflé ferait envie aux rois,
Devant Dieu qui m'entend, sans peur, à haute voix,
Je le dis, vous pouvez vous confier, madame,
A mon bras comme reine, à mon cœur comme femme!
Le dévouement se cache au fond de mon amour
Pur et loyal! — Allez, ne craignez rien!

Depuis quelques instants, un homme est entré par la porte du fond, enveloppé d'un grand manteau, coiffé d'un chapeau galonné d'argent. Il s'est avancé lentement vers Ruy Blas sans être vu, et, au moment où Ruy Blas, ivre d'extase et de bonheur, lève les yeux au ciel, cet homme lui pose brusquement la main sur l'épaule. Ruy Blas se retourne comme réveillé en sursaut. L'homme laisse tomber son manteau, et Ruy Blas reconnaît don Salluste. Don Salluste est vêtu d'une livree couleur de feu à galons d'argent, pareille à celle du page de Ruy Blas.

SCÈNE V

RUY BLAS, DON SALLUSTE

DON SALLUSTE, posant la main sur l'épaule de Ruy Blas.

Bonjour.

RUY BLAS, effaré

A part.

Grand Dieu! je suis perdu! le marquis!

DON SALLUSTE, souriant

Je parie

Que vous ne pensiez pas à moi.

RUY BLAS.

Sa seigneurie,

En effet, me surprend

A part

Oh! mon malheur renaît.

J'étais tourné vers l'ange et le démon venait.

Il court à la tapisserie qui cache le cabinet secret et en ferme la petite porte au verrou. Puis il revient tout tremblant vers don Salluste.

DON SALLUSTE.

Eh bien! comment cela va-t-il?

RUY BLAS, l'œil fixé sur don Salluste impassible, et comme pouvant à peine rassembler ses idées.

Cette livrée?...

DON SALLUSTE, souriant toujours.

Il fallait du palais me procurer l'entrée.

Avec cet habit-là l'on arrive partout.
J'ai pris votre livrée et la trouve à mon goût.

Il se couvre. Ruy Blas reste tête nue.

RUY BLAS.

Mais j'ai peur pour vous...

DON SALLUSTE.

Peur! Quel est ce mot risible?

RUY BLAS.

Vous êtes exilé!

DON SALLUSTE.

Croyez-vous? C'est possible.

RUY BLAS

Si l'on vous reconnaît, au palais, en plein jour?

DON SALLUSTE.

Ah bah! des gens heureux, qui sont des gens de cour,
Iraient perdre leur temps, ce temps qui sitôt passe,
A se ressouvenir d'un visage en disgrâce!
D'ailleurs, regarde-t-on le profil d'un valet?

Il s'assied dans un fauteuil et Ruy Blas reste debout.

A propos, que dit-on à Madrid, s'il vous plaît?
Est-il vrai que, brûlant d'un zèle hyperbolique,
Ici, pour les beaux yeux de la caisse publique,
Vous exilez ce cher Priego, l'un des grands?
Vous avez oublié que vous êtes parents.
Sa mère est Sandoval, la vôtre aussi. Que diable!
Sandoval porte d'or à la bande de sable.
Regardez vos blasons, don César. C'est fort clair.
Cela ne se fait pas entre parents, mon cher.
Les loups pour nuire aux loups font-ils les bons apôtres?
Ouvrez les yeux pour vous, fermez-les pour les autres.
Chacun pour soi.

RUY BLAS, se rassurant un peu.

Pourtant, monsieur, permettez-moi.
Monsieur de Priego, comme noble du roi,
A grand tort d'aggraver les charges de l'Espagne.
Or, il va falloir mettre une armée en campagne;
Nous n'avons pas d'argent, et pourtant il le faut
L'héritier bavarois penche à mourir bientôt
Hier, le comte d'Harrach, que vous devez connaître,
Me le disait au nom de l'empereur son maître,
Si monsieur l'archiduc veut soutenir son droit,
La guerre éclatera...

DON SALLUSTE.

L'air me semble un peu froid.
Faites-moi le plaisir de fermer la croisée.

Ruy Blas, pâle de honte et de désespoir, hésite un moment, puis il fait un effort et se dirige lentement vers la fenêtre, la ferme, et revient vers don Salluste, qui, assis dans le fauteuil, le suit des yeux d'un air indifférent.

RUY BLAS, reprenant, et essayant de convaincre don Salluste

Daignez voir à quel point la guerre est malaisée.
Que faire sans argent? Excellence, écoutez.
Le salut de l'Espagne est dans nos probités.
Pour moi, j'ai, comme si notre armée était prête,
Fait dire à l'empereur que je lui tiendrais tête...

DON SALLUSTE, interrompant Ruy Blas et lui montrant son mouchoir qu'il a laissé tomber en entrant

Pardon! ramassez-moi mon mouchoir.

Ruy Blas, comme à la torture, hésite encore, puis se baisse, ramasse le mouchoir, et le présente à don Salluste

Don Salluste, mettant le mouchoir dans sa poche.

— Vous disiez?...

RUY BLAS, avec effort

Le salut de l'Espagne! — oui, l'Espagne à nos pieds,
Et l'intérêt public demandent qu'on s'oublie.

Ah! toute nation bénit qui la délie.
Sauvons ce peuple! Osons être grands, et frappons!
Otons l'ombre à l'intrigue et le masque aux fripons!

DON SALLUSTE, nonchalamment.

Et d'abord ce n'est pas de bonne compagnie. —
Cela sent son pédant et son petit génie
Que de faire sur tout un bruit démesuré.
Un méchant million, plus ou moins dévoré,
Voilà-t-il pas de quoi pousser des cris sinistres!
Mon cher, les grands seigneurs ne sont pas de vos cuistres.
Ils vivent largement. Je parle sans phébus.
Le bel air que celui d'un redresseur d'abus
Toujours bouffi d'orgueil et rouge de colère!
Mais bah! vous voulez être un gaillard populaire,
Adoré des bourgeois et des marchands d'esteufs.
C'est fort drôle. Ayez donc des caprices plus neufs.
Les intérêts publics? Songez d'abord aux vôtres.
Le salut de l'Espagne est un mot creux que d'autres
Feront sonner, mon cher, tout aussi bien que vous.
La popularité? c'est la gloire en gros sous.
Rôder, dogue aboyant, tout autour des gabelles?
Charmant métier! je sais des postures plus belles.
Vertu? foi? probité? c'est du clinquant déteint.
C'était usé déjà du temps de Charles-Quint.
Vous n'êtes pas un sot; faut-il qu'on vous guérisse
Du pathos? Vous tétiez encor votre nourrice,
Que nous autres déjà nous avions sans pitié,
Gaîment, à coups d'épingle ou bien à coups de pié,
Crevant votre ballon au milieu des risées,
Fait sortir tout le vent de ces billevesées!

RUY BLAS.

Mais pourtant, monseigneur...

DON SALLUSTE, avec un sourire glacé.

Vous êtes étonnant.

Occupons-nous d'objets sérieux, maintenant.

D'un ton bref et impérieux.

— Vous m'attendrez demain toute la matinée
Chez vous, dans la maison que je vous ai donnée.
La chose que je fais touche à l'événement.
Gardez pour nous servir les muets seulement.
Ayez dans le jardin, caché sous le feuillage,
Un carrosse attelé, tout prêt pour un voyage.
J'aurai soin des relais. Faites tout à mon gré.
— Il vous faut de l'argent, je vous en enverrai. —

RUY BLAS.

Monsieur, j'obéirai. Je consens à tout faire.
Mais jurez-moi d'abord qu'en toute cette affaire
La reine n'est pour rien.

DON SALLUSTE, *qui jouait avec un couteau d'ivoire sur la table, se retourne à demi.*

De quoi vous mêlez-vous?

RUY BLAS, *chancelant et le regardant avec épouvante*

Oh! vous êtes un homme effrayant. Mes genoux
Tremblent... Vous m'entraînez vers un gouffre invisible.
Oh! je sens que je suis dans une main terrible!
Vous avez des projets monstrueux. J'entrevoi
Quelque chose d'horrible... — Ayez pitié de moi!
Il faut que je vous dise, — hélas! jugez vous-même!
Vous ne le saviez pas! cette femme, je l'aime!

DON SALLUSTE, *froidement.*

Mais si. Je le savais.

RUY BLAS.

Vous le saviez!

DON SALLUSTE.

Pardieu!
Qu'est-ce que cela fait?

RUY BLAS, s'appuyant au mur pour ne pas tomber, et comme se parlant à lui-même.

Donc il s'est fait un jeu,
Le lâche, d'essayer sur moi cette torture!
Mais c'est que ce serait une affreuse aventure!

Il lève les yeux au ciel.

Seigneur Dieu tout-puissant! mon Dieu qui m'éprouvez,
Épargnez-moi, Seigneur!

DON SALLUSTE.

Ah çà, mais — vous rêvez!
Vraiment, vous vous prenez au sérieux, mon maître.
C'est bouffon. Vers un but que seul je dois connaître,
But plus heureux pour vous que vous ne le pensez,
J'avance. Tenez-vous tranquille. Obéissez.
Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète,
Je veux votre bonheur. Marchez, la chose est faite.
Puis, grand'chose après tout que des chagrins d'amour!
Nous passons tous par là. C'est l'affaire d'un jour.
Savez-vous qu'il s'agit du destin d'un empire?
Qu'est le vôtre à côté? Je veux bien tout vous dire,
Mais ayez le bon sens de comprendre aussi, vous.
Soyez de votre état. Je suis très bon, très doux,
Mais, que diable! un laquais, d'argile humble ou choisie
N'est qu'un vase où je veux verser ma fantaisie.
De vous autres, mon cher, on fait tout ce qu'on veut.
Votre maître, selon le dessein qui l'émeut,
A son gré vous déguise, à son gré vous démasque.
Je vous ai fait seigneur, c'est un rôle fantasque,
— Pour l'instant. — Vous avez l'habillement complet.
Mais, ne l'oubliez pas, vous êtes mon valet.
Vous courtisez la reine ici par aventure,
Comme vous monteriez derrière ma voiture.
Soyez donc raisonnable.

RUY BLAS, qui l'a écouté avec égarement et comme ne pouvant en croire ses oreilles.

O mon Dieu! Dieu clément!
Dieu juste! de quel crime est-ce le châtiment?
Qu'est-ce donc que j'ai fait? Vous êtes notre père,
Et vous ne voulez pas qu'un homme désespère!
Voilà donc où j'en suis! — Et, volontairement,
Et sans tort de ma part, — pour voir, — uniquement
Pour voir agoniser une pauvre victime,
Monseigneur, vous m'avez plongé dans cet abîme!
Tordre un malheureux cœur plein d'amour et de foi,
Afin d'en exprimer la vengeance pour soi!

Se parlant à lui-même.

Car c'est une vengeance! oui, la chose est certaine!
Et je devine bien que c'est contre la reine!
Qu'est-ce que je vais faire? Aller lui dire tout?
Ciel! devenir pour elle un objet de dégoût
Et d'horreur! un Crispin! un fourbe à double face!
Un effronté coquin qu'on bâtonne et qu'on chasse!
Jamais! — Je deviens fou, ma raison se confond!

Une pause. Il rêve.

O mon Dieu! voilà donc les choses qui se font!
Bâtir une machine effroyable dans l'ombre,
L'armer hideusement de rouages sans nombre,
Puis, sous la meule, afin de voir comment elle est,
Jeter une livrée, une chose, un valet,
Puis la faire mouvoir, et soudain sous la roue
Voir sortir des lambeaux teints de sang et de boue,
Une tête brisée, un cœur tiède et fumant,
Et ne pas frissonner alors qu'en ce moment
On reconnaît, malgré le mot dont on le nomme,
Que ce laquais était l'enveloppe d'un homme!

Se tournant vers don Salluste.

Mais il est temps encore! oh! monseigneur, vraiment,
L'horrible roue encor n'est pas en mouvement!

Il se jette à ses pieds.

Ayez pitié de moi! grâce! ayez pitié d'elle!
Vous savez que je suis un serviteur fidèle.
Vous l'avez dit souvent. Voyez! je me soumets!
Grâce!

DON SALLUSTE

Cet homme-là ne comprendra jamais.
C'est impatientant!

RUY BLAS, se traînant à ses pieds.

Grâce!

DON SALLUSTE.

Abrégeons, mon maître.

Il se tourne vers la fenêtre.

Gageons que vous avez mal fermé la fenêtre.
Il vient un froid par là!

Il va à la croisée et la ferme.

RUY BLAS, se relevant.

Ho! c'est trop! A présent
Je suis duc d'Olmedo, ministre tout-puissant!
Je relève le front sous le pied qui m'écrase.

DON SALLUSTE.

Comment dit-il cela? Répétez donc la phrase.
Ruy Blas duc d'Olmedo? Vos yeux ont un bandeau.
Ce n'est que sur Bazan qu'on a mis Olmedo.

RUY BLAS.

Je vous fais arrêter.

DON SALLUSTE.

Je dirai qui vous êtes.

RUY BLAS, exaspéré.

Mais...

DON SALLUSTE.

Vous m'accuserez? J'ai risqué nos deux têtes.
C'est prévu. Vous prenez trop tôt l'air triomphant.

RUY BLAS.

Je nierai tout!

DON SALLUSTE.

Allons! vous êtes un enfant.

RUY BLAS.

Vous n'avez pas de preuve!

DON SALLUSTE.

Et vous pas de mémoire.
Je fais ce que je dis, et vous pouvez m'en croire.
Vous n'êtes que le gant, et moi, je suis la main.

Bas et se rapprochant de Ruy Blas.

Si tu n'obéis pas, si tu n'es pas demain
Chez toi, pour préparer ce qu'il faut que je fasse,
Si tu dis un seul mot de tout ce qui se passe,
Si tes yeux, si ton geste en laissent rien percer,
Celle pour qui tu crains, d'abord, pour commencer,
Par ta folle aventure, en cent lieux répandue,
Sera publiquement diffamée et perdue.
Puis elle recevra, ceci n'a rien d'obscur,
Sous cachet, un papier, que je garde en lieu sûr,
Ecrit, te souvient-il avec quelle écriture?
Signé, tu dois savoir de quelle signature?
Voici ce que ses yeux y liront : « Moi, Ruy Blas,
« Laquais de monseigneur le marquis de Finlas,
« En toute occasion, ou secrète ou publique,
« M'engage à le servir comme un bon domestique. »

RUY BLAS, *brisé et d'une voix éteinte.*

Il suffit. — Je ferai, monsieur, ce qu'il vous plaît.

La porte du fond s'ouvre. On voit rentrer les conseillers du conseil privé. Don Salluste s'enveloppe vivement de son manteau

On vient.

DON SALLUSTE, bas.

Il salue profondément Ruy Blas étonné.

Monsieur le duc, je suis votre valet.

Il sort.

ACTE QUATRIÈME

DON CÉSAR

Une petite chambre somptueuse et sombre. Lambris et meubles de vieille forme et de vieille dorure. Murs couverts d'anciennes tentures de velours cramoisi, écrasé et miroitant par places et derrière le dos des fauteuils, avec de larges galons d'or qui le divisent en bandes verticales. Au fond, une porte à deux battants. A gauche, sur un pan coupé, une grande cheminée sculptée du temps de Philippe II, avec écusson de fer battu dans l'intérieur. Du côté opposé, sur un pan coupé, une petite porte basse donnant dans un cabinet obscur. Une seule fenêtre à gauche, placée très haut et garnie de barreaux et d'un auvent inférieur comme les croisées des prisons. Sur le mur, quelques vieux portraits enfumés et à demi effacés. Coffre de garde-robe avec miroir de Venise. Grands fauteuils du temps de Philippe III. Une armoire très ornée adossée au mur. Une table carrée avec ce qu'il faut pour écrire. Un petit guéridon de forme ronde à pieds dorés dans un coin. C'est le matin.

Au lever du rideau, Ruy Blas, vêtu de noir, sans manteau et sans la toison, vivement agité, se promène à grands pas dans la chambre. Au fond, se tient son page, immobile et comme attendant ses ordres.

SCÈNE PREMIÈRE

RUY BLAS, LE PAGE.

RUY BLAS, à part, et se parlant à lui-même.

Que faire? — Elle d'abord! elle avant tout! — rien qu'elle
Dût-on voir sur un mur rejaillir ma cervelle,
Dût le gibet me prendre ou l'enfer me saisir!
Il faut que je la sauve! — Oui! mais y réussir?
Comment faire? Donner mon sang, mon cœur, mon âme,
Ce n'est rien, c'est aisé. Mais rompre cette trame!
Deviner... — deviner! car il faut deviner! —

Ce que cet homme a pu construire et combiner!
Il sort soudain de l'ombre et puis il s'y replonge,
Et là, seul dans sa nuit, que fait-il? — Quand j'y songe,
Dans le premier moment je l'ai prié pour moi!
Je suis un lâche, et puis c'est stupide! — Eh bien, quoi!
C'est un homme méchant. — Mais que je m'imagine
— La chose a sans nul doute une ancienne origine, —
Que lorsqu'il tient sa proie et la mâche à moitié,
Ce démon va lâcher la reine, par pitié
Pour son valet! Peut-on fléchir les bêtes fauves?
— Mais, misérable! il faut pourtant que tu la sauves!
C'est toi qui l'as perdue! à tout prix il le faut!
— C'est fini. Me voilà retombé! De si haut!
Si bas! J'ai donc rêvé! — Ho! je veux qu'elle échappe!
Mais lui! par quelle porte, ô Dieu, par quelle trappe,
Par où va-t-il venir, l'homme de trahison?
Dans ma vie et dans moi, comme en cette maison,
Il est maître. Il en peut arracher les dorures.
Il a toutes les clefs de toutes les serrures.
Il peut entrer, sortir, dans l'ombre s'approcher,
Et marcher sur mon cœur comme sur ce plancher.
— Oui, c'est que je rêvais! le sort trouble nos têtes
Dans la rapidité des choses sitôt faites.
Je suis fou. Je n'ai plus une idée en son lieu.
Ma raison, dont j'étais si vain, mon Dieu! mon Dieu!
Prise en un tourbillon d'épouvante et de rage,
N'est plus qu'un pauvre jonc tordu par un orage! —
Que faire? Pensons bien. D'abord empêchons-la
De sortir du palais. — Oh! oui, le piége est là.
Sans doute. Autour de moi, tout est nuit, tout est gouffre.
Je sens le piége, mais je ne vois pas. — Je souffre! —
C'est dit. Empêchons-la de sortir du palais.
Faisons-la prévenir sûrement, sans délais. —
Par qui? — je n'ai personne!

Il rêve avec accablement. Puis, tout à coup, comme frappé d'une idée subite et d'une lueur d'espoir, il relève la tête.

Oui, don Guritan l'aime!
C'est un homme loyal ! oui!

Faisant signe au page de s'approcher. Bas.

— Page, à l'instant même,
Va chez don Guritan, et fais-lui de ma part
Mes excuses; et puis dis-lui que sans retard
Il aille chez la reine et qu'il la prie en grâce,
En mon nom comme au sien, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
De ne point s'absenter du palais de trois jours.
Quoi qu'il puisse arriver. De ne point sortir. Cours!

Rappelant le page.

Ah!

Il tire de son garde-notes une feuille et un crayon.

Qu'il donne ce mot à la reine, — et qu'il veille!

Il écrit rapidement sur son genou.

— « Croyez don Guritan, faites ce qu'il conseille! »

Il plie le papier et le remet au page.

Quant à ce duel, dis-lui que j'ai tort, que je suis
A ses pieds, qu'il me plaigne et que j'ai des ennuis,
Qu'il porte chez la reine à l'instant mes suppliques,
Et que je lui ferai des excuses publiques.
Qu'elle est en grand péril. Qu'elle ne sorte point.
Quoi qu'il arrive. Au moins trois jours! — De point en point
Fais tout. Va, sois discret, ne laisse rien paraître.

LE PAGE.

Je vous suis dévoué. Vous êtes un bon maître.

RUY BLAS.

Cours, mon bon petit page. As-tu bien tout compris?

LE PAGE.

Oui, monseigneur; soyez tranquille.

Il sort.

RUY BLAS, resté seul, tombant sur un fauteuil.

Mes esprits

Se calment. Cependant, comme dans la folie,
Je sens confusément des choses que j'oublie.
Oui, le moyen est sûr. — Don Guritan... — Mais moi?
Faut-il attendre ici don Salluste? Pourquoi?
Non. Ne l'attendons pas. Cela le paralyse
Tout un grand jour. Allons prier dans quelque église.
Sortons. J'ai besoin d'aide, et Dieu m'inspirera!

Il prend son chapeau sur une crédence, et secoue une sonnette posée sur la table. Deux nègres, vêtus de velours vert clair et de brocart d'or, jaquettes plissées à grandes basques, paraissent à la porte du fond

Je sors. Dans un instant un homme ici viendra.
— Par une entrée à lui. — Dans la maison, peut-être,
Vous le verrez agir comme s'il était maître.
Laissez-le faire. Et si d'autres viennent...

Après avoir hésité un moment.

Ma foi,
Vous laisserez entrer!

Il congédie du geste les noirs, qui s'inclinent en signe d'obéissance et qui sortent.

Allons!

Il sort

Au moment où la porte se referme sur Ruy Blas, on entend un grand bruit dans la cheminée, par laquelle on voit tomber tout à coup un homme, enveloppé d'un manteau déguenillé, qui se précipite dans la chambre. C'est don César.

SCÈNE II

DON CÉSAR.

Effaré, essoufflé, décoiffé, étourdi, avec une expression joyeuse et inquiète en même temps.

Tant pis! c'est moi!

Il se relève en se frottant la jambe sur laquelle il est tombé, et s'avance dans la chambre avec force révérences et chapeau bas.

Pardon! ne faites pas attention, je passe.
Vous parliez entre vous. Continuez, de grâce.
J'entre un peu brusquement, messieurs, j'en suis fâché!

Il s'arrête au milieu de la chambre et s'aperçoit qu'il est seul.

— Personne? — sur le toit tout à l'heure perché,
J'ai cru pourtant ouïr un bruit de voix. — Personne!

S'asseyant dans un fauteuil.

Fort bien. Recueillons-nous. La solitude est bonne.
— Ouf! que d'événements! — J'en suis émerveillé
Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé.
Primo, ces alguazils qui m'ont pris dans leurs serres;
Puis cet embarquement absurde; ces corsaires;
Et cette grosse ville où l'on m'a tant battu;
Et les tentations faites sur ma vertu
Par cette femme jaune; et mon départ du bagne;
Mes voyages; enfin, mon retour en Espagne;
Puis, quel roman! le jour où j'arrive, c'est fort,
Ces mêmes alguazils rencontrés tout d'abord!
Leur poursuite enragée et ma fuite éperdue;
Je saute un mur; j'avise une maison perdue
Dans les arbres, j'y cours; personne ne me voit;

Je grimpe allégrement du hangar sur le toit;
Enfin, je m'introduis dans le sein des familles
Par une cheminée où je mets en guenilles
Mon manteau le plus neuf qui sur mes chausses pend!
— Pardieu! monsieur Salluste est un grand sacripant!

Se regardant dans une petite glace de Venise posée sur le grand coffre à tiroirs sculptés.

— Mon pourpoint m'a suivi dans mes malheurs. Il lutte.

Il ôte son manteau et mire dans la glace son pourpoint de satin rose usé, déchiré et rapiécé; puis il porte vivement la main à sa jambe avec un coup d'œil vers la cheminée.

Mais ma jambe a souffert diablement dans ma chute!

Il ouvre les tiroirs du coffre. Dans l'un d'entre eux il trouve un manteau de velours vert clair, brodé d'or, le manteau donné par don Salluste à Ruy Blas. Il examine le manteau et le compare au sien.

— Ce manteau me paraît plus décent que le mien.

Il jette le manteau vert sur ses épaules et met le sien à la place dans le coffre, après l'avoir soigneusement plié; il y ajoute son chapeau, qu'il enfonce sous le manteau d'un coup de poing, puis il referme le tiroir. Il se promène fièrement, drapé dans le beau manteau brodé d'or.

C'est égal, me voilà revenu. Tout va bien.
Ah! mon très cher cousin, vous voulez que j'émigre
Dans cette Afrique où l'homme est la souris du tigre!
Mais je vais me venger de vous, cousin damné,
Épouvantablement, quand j'aurai déjeuné.
J'irai, sous mon vrai nom, chez vous, traînant ma queue
D'affreux vauriens sentant le gibet d'une lieue,
Et je vous livrerai vivant aux appétits
De tous mes créanciers — suivis de leurs petits.

Il aperçoit dans un coin une magnifique paire de bottines à canons de dentelles. Il jette lestement ses vieux souliers, et chausse sans façon les bottines neuves.

Voyons d'abord où m'ont jeté ses perfidies.

Après avoir examiné la chambre de tous côtés.

Maison mystérieuse et propre aux tragédies.
Portes closes, volets barrés, un vrai cachot.
Dans ce charmant logis on entre par en haut,
Juste comme le vin entre dans les bouteilles.

Avec un soupir.

— C'est bien bon, du bon vin! —

Il aperçoit la petite porte à droite, l'ouvre, s'introduit vivement dans le cabinet avec lequel elle communique, puis rentre avec des gestes d'étonnement.

Merveille des merveilles!

Cabinet sans issue où tout est clos aussi!

Il va à la porte du fond, l'entr'ouvre, et regarde au dehors; puis il la laisse retomber et revient sur le devant

Personne! — Où diable suis-je? — Au fait j'ai réussi
A fuir les alguazils Que m'importe le reste?
Vais-je pas m'effarer et prendre un air funeste
Pour n'avoir jamais vu de maison faite ainsi?

Il se rassied sur le fauteuil, bâille, puis se relève presque aussitôt.

Ah çà, mais — je m'ennuie horriblement ici!

Avisant une petite armoire dans le mur, à gauche, qui fait le coin en pan coupe.

Voyons, ceci m'a l'air d'une bibliothèque.

Il y va et l'ouvre. C'est un garde-manger bien garni

Justement. — Un pâté, du vin, une pastèque.
C'est un en-cas complet. Six flacons bien rangés!
Diable! sur ce logis j'avais des préjugés.

Examinant les flacons l'un après l'autre.

C'est d'un bon choix. — Allons! l'armoire est honorable.

Il va chercher dans un coin la petite table ronde, l'apporte sur le devant et la charge joyeusement de tout ce que contient le garde-manger, bouteilles, plats, etc.; il ajoute un verre, une assiette, une fourchette, etc. — Puis il prend une des bouteilles.

Lisons d'abord ceci.

Il emplit le verre, et boit d'un trait.

C'est une œuvre admirable
De ce fameux poëte appelé le soleil!
Xérès-des-Chevaliers n'a rien de plus vermeil.

Il s'assied, se verse un second verre et boit.

Quel livre vaut cela? Trouvez-moi quelque chose
De plus spiritueux!

Il boit.

Ah Dieu, cela repose!

Mangeons.

Il entame le pâté.

Chiens d'alguazils! je les ai déroutés.
Ils ont perdu ma trace.

Il mange.

Oh! le roi des pâtés!
Quant au maître du lieu, s'il survient, —

Il va au buffet et en rapporte un verre et un couvert qu'il pose sur la table

je l'invite!
— Pourvu qu'il n'aille pas me chasser! Mangeons vite.

Il met les morceaux doubles.

Mon dîner fait, j'irai visiter la maison.
Mais qui peut l'habiter? peut-être un bon garçon.
Ceci peut ne cacher qu'une intrigue de femme.
Bah! quel mal fais-je ici? qu'est-ce que je réclame?
Rien, — l'hospitalité de ce digne mortel.
A la manière antique,

Il s'agenouille à demi et entoure la table de ses bras

en embrassant l'autel.

Il boit.

D'abord, ceci n'est point le vin d'un méchant homme
Et puis, c'est convenu, si l'on vient, je me nomme.
Ah! vous endiablerez, mon vieux cousin maudit!
Quoi, ce bohémien? ce galeux? ce bandit?
Ce Zafari? ce gueux? ce va-nu-pieds?... — Tout juste!
Don César de Bazan, cousin de don Salluste!
Oh! la bonne surprise! et dans Madrid quel bruit!
Quand est-il revenu? ce matin? cette nuit?
Quel tumulte partout en voyant cette bombe,
Ce grand nom oublié qui tout à coup retombe!
Don César de Bazan! oui, messieurs, s'il vous plaît.
Personne n'y pensait, personne n'en parlait,
Il n'était donc pas mort? il vit, messieurs, mesdames!
Les hommes diront : Diable! — Oui-da! diront les femmes.
Doux bruit, qui vous reçoit rentrant dans vos foyers,

Mêlé de l'aboiement de trois cents créanciers!
Quel beau rôle à jouer! — Hélas! l'argent me manque.

Bruit à la porte.

On vient! Sans doute on va comme un vil saltimbanque
M'expulser. — C'est égal, ne fais rien à demi,
César!

Il s'enveloppe de son manteau jusqu'aux yeux. La porte du fond s'ouvre. Entre un laquais en livrée portant sur son dos une grosse sacoche.

SCÈNE III

DON CÉSAR, UN LAQUAIS.

DON CÉSAR, toisant le laquais de la tête aux pieds.

Qui venez-vous chercher céans, l'ami?

A part.

Il faut beaucoup d'aplomb, le péril est extrême.

LE LAQUAIS.

Don César de Bazan?

DON CÉSAR, dégageant son visage du manteau.

Don César! C'est moi-même!

A part.

Voilà du merveilleux!

LE LAQUAIS.

Vous êtes le seigneur
Don César de Bazan?

DON CÉSAR.

Pardieu! j'ai cet honneur.
César! le vrai César! le seul César! le comte
De Garo...

LE LAQUAIS, posant sur le fauteuil la sacoche.

Daignez voir si c'est là votre compte.

DON CÉSAR, comme ébloui.

A part.

De l'argent! c'est trop fort!

Haut.

Mon cher...

LE LAQUAIS.

Daignez compter.

C'est la somme que j'ai ordre de vous porter.

DON CÉSAR, gravement.

Ah! fort bien! je comprends.

A part.

Je veux bien que le diable...

Ça, ne dérangeons pas cette histoire admirable.

Ceci vient fort à point.

Haut.

Vous faut-il des reçus?

LE LAQUAIS.

Non, monseigneur.

DON CÉSAR, lui montrant la table.

Mettez cet argent là-dessus.

Le laquais obéit.

De quelle part?

LE LAQUAIS.

Monsieur le sait bien.

DON CÉSAR.

Sans nul doute.

Mais...

LE LAQUAIS.

Cet argent — voilà ce qu'il faut que j'ajoute —
Vient de qui vous savez pour ce que vous savez.

DON CÉSAR, satisfait de l'explication.

Ah!

LE LAQUAIS.

Nous devons, tous deux, être fort réservés.
Chut!

DON CÉSAR.

Chut!!! — Cet argent vient... — La phrase est magnifique!
Redites-la-moi donc.

LE LAQUAIS.

Cet argent...

DON CÉSAR.

Tout s'explique!
Me vient de qui je sais...

LE LAQUAIS.

Pour ce que vous savez.
Nous devons...

DON CÉSAR.

Tous les deux!!!

LE LAQUAIS.

Être fort réservés.

DON CÉSAR.

C'est parfaitement clair.

LE LAQUAIS.

Moi, j'obéis; du reste
Je ne comprends pas.

DON CÉSAR.

Bah!

LE LAQUAIS.

Mais vous comprenez!

DON CÉSAR.

Peste!

LE LAQUAIS.

Il suffit.

DON CÉSAR.

Je comprends et je prends, mon très cher.
De l'argent qu'on reçoit, d'abord, c'est toujours clair.

LE LAQUAIS.

Chut!

DON CÉSAR.

Chut!!! ne faisons pas d'indiscrétion. Diantre!

LE LAQUAIS.

Comptez, seigneur!

DON CÉSAR.

Pour qui me prends-tu?

Admirant la rondeur du sac posé sur la table.

Le beau ventre!

LE LAQUAIS, *insistant.*

Mais...

DON CÉSAR.

Je me fie à toi.

LE LAQUAIS.

L'or est en souverains.
Bons quadruples pesant sept gros trente-six grains,
Ou bons doublons au marc. L'argent, en croix-maries.

Don César ouvre la sacoche et en tire plusieurs sacs pleins d'or et d'argent, qu'il ouvre et vide sur la table avec admiration; puis il se met à puiser à pleines poignées dans les sacs d'or, et remplit ses poches de quadruples et de doublons.

DON CÉSAR, *s'interrompant avec majesté.*

A part.

Voici que mon roman, couronnant ses féeries,

Meurt amoureusement sur un gros million.

Il se remet à remplir ses poches.

O délices! je mords à même un galion!

Une poche pleine, il passe à l'autre. Il se cherche des poches partout et semble avoir oublié le laquais.

LE LAQUAIS, *qui le regarde avec impassibilité.*

Et maintenant, j'attends vos ordres.

DON CÉSAR, *se retournant.*

Pour quoi faire?

LE LAQUAIS.

Afin d'exécuter, vite et sans qu'on diffère,
Ce que je ne sais pas et ce que vous savez.
De très grands intérêts...

DON CÉSAR, *l'interrompant d'un air d'intelligence.*

Oui, publics et privés...

LE LAQUAIS.

Veulent que tout cela se fasse à l'instant même.
Je dis ce qu'on m'a dit de dire

DON CÉSAR, *lui frappant sur l'épaule.*

Et je t'en aime,
Fidèle serviteur!

LE LAQUAIS.

Pour ne rien retarder,
Mon maître à vous me donne afin de vous aider.

DON CÉSAR.

C'est agir congrûment. Faisons ce qu'il désire.

A part.

Je veux être pendu si je sais que lui dire.

Haut.

Approche, galion, et d'abord —

Il remplit de vin l'autre verre.

bois-moi ça!

LE LAQUAIS.

Quoi, seigneur?...

DON CÉSAR.

Bois-moi ça!

Le laquais boit Don César lui remplit son verre

Du vin d'Oropesa!

Il fait asseoir le laquais, le fait boire, et lui verse de nouveau vin.

Causons.

A part.

Il a déjà la prunelle allumée.

Haut et s'étendant sur sa chaise.

L'homme, mon cher ami, n'est que de la fumée,
Noire, et qui sort du feu des passions. Voilà.

Il lui verse à boire.

C'est bête comme tout, ce que je te dis là.
Et d'abord la fumée, au ciel bleu ramenée,
Se comporte autrement dans une cheminée.
Elle monte gaiement, et nous dégringolons.

Il se frotte la jambe.

L'homme n'est qu'un plomb vil.

Il remplit les deux verres.

Buvons. Tous tes doublons
Ne valent pas le chant d'un ivrogne qui passe.

Se rapprochant d'un air mystérieux

Vois-tu, soyons prudents. Trop chargé, l'essieu casse.
Le mur sans fondement s'écroule subito.
Mon cher, raccroche-moi le col de mon manteau.

LE LAQUAIS, fièrement.

Seigneur, je ne suis pas valet de chambre.

Avant que don César ait pu l'en empêcher, il secoue la sonnette posée sur la table

DON CÉSAR, *à part, effrayé*

Il sonne !
Le maître va peut-être arriver en personne.
Je suis pris !

Entre un des noirs. Don César, en proie à la plus vive anxiété, se retourne du côté opposé, comme ne sachant que devenir.

LE LAQUAIS, *au nègre*

Remettez l'agrafe à monseigneur.

Le nègre s'approche gravement de don César, qui le regarde faire d'un air stupéfait, puis il rattache l'agrafe du manteau, salue, et sort, laissant don César pétrifié

DON CÉSAR, *se levant de table.*

A part

Je suis chez Belzébuth, ma parole d'honneur !

Il vient sur le devant et se promène à grands pas

Ma foi, laissons-nous faire, et prenons ce qui s'offre.
Donc je vais remuer les écus à plein coffre.
J'ai de l'argent ! que vais-je en faire ?

Se retournant vers le laquais attablé, qui continue à boire et qui commence à chanceler sur sa chaise.

Attends, pardon !

Rêvant à part

Voyons, — si je payais mes créanciers ? — fi donc !
— Du moins, pour les calmer, âmes à s'aigrir promptes,
Si je les arrosais avec quelques à-comptes ?
— A quoi bon arroser ces vilaines fleurs-là ?
Où diable mon esprit va-t-il chercher cela ?
Rien n'est tel que l'argent pour vous corrompre un homme,
Et fût-il descendant d'Annibal qui prit Rome,
L'emplir jusqu'au goulot de sentiments bourgeois !
Que dirait-on ? me voir payer ce que je dois !
Ah !

LE LAQUAIS, *vidant son verre.*

Que m'ordonnez-vous ?

DON CÉSAR.

Laisse-moi, je médite.
Bois en m'attendant.

Le laquais se remet à boire. Lui continue de rêver, et tout à coup se frappe le front comme ayant trouvé une idée.

Oui!

Au laquais.

Lève-toi tout de suite.
Voici ce qu'il faut faire. Emplis tes poches d'or.

Le laquais se lève en trebuchant, et emplit d'or les poches de son justaucorps Don César l'y aide, tout en continuant.

Dans la ruelle, au bout de la Place Mayor,
Entre au numéro neuf. Une maison étroite.
Beau logis, si ce n'est que la fenêtre à droite
A sur le cristallin une taie en papier.

LE LAQUAIS.

Maison borgne?

DON CÉSAR.

Non, louche. On peut s'estropier
En montant l'escalier. Prends-y garde.

LE LAQUAIS.

Une échelle?

DON CÉSAR.

A peu près. C'est plus roide. — En haut loge une belle
Facile à reconnaître, un bonnet de six sous
Avec de gros cheveux ébouriffés dessous,
Un peu courte, un peu rousse... — une femme charmante!
Sois très respectueux, mon cher, c'est mon amante.
Lucinda, qui jadis, blonde à l'œil indigo,
Chez le pape, le soir, dansait le fandango.
Compte-lui cent ducats en mon nom. — Dans un bouge
A côté, tu verras un gros diable au nez rouge,
Coiffé jusqu'aux sourcils d'un vieux feutre fané

Où pend tragiquement un plumeau consterné,
La rapière à l'échine et la loque à l'épaule.
Donne de notre part six piastres à ce drôle. —
Plus loin, tu trouveras un trou noir comme un four,
Un cabaret qui chante au coin d'un carrefour.
Sur le seuil boit et fume un vivant qui le hante.
C'est un homme fort doux et de vie élégante,
Un seigneur dont jamais un juron ne tomba,
Et mon ami de cœur, nommé Goulatromba.
— Trente écus ! — Et dis-lui, pour toutes pâtenôtres,
Qu'il les boive bien vite et qu'il en aura d'autres.
Donne à tous ces faquins ton argent le plus rond,
Et ne t'ébahis pas des yeux qu'ils ouvriront.

LE LAQUAIS.

Après ?

DON CÉSAR.

Garde le reste. Et pour dernier chapitre....

LE LAQUAIS.

Qu'ordonne monseigneur?

DON CÉSAR.

Va te soûler, belître !
Casse beaucoup de pots et fais beaucoup de bruit,
Et ne rentre chez toi que demain — dans la nuit.

LE LAQUAIS.

Suffit, mon prince.

Il se dirige vers la porte en faisant des zigzags.

DON CÉSAR, le regardant marcher.

A part

Il est effroyablement ivre !

Le rappelant L'autre se rapproche.

Ah !... — Quand tu sortiras, les oisifs vont te suivre.

Fais par ta contenance honneur à la boisson.
Sache te comporter d'une noble façon.
S'il tombe par hasard des écus de tes chausses,
Laisse tomber, — et si des essayeurs de sauces,
Des clercs, des écoliers, des gueux qu'on voit passer,
Les ramassent, — mon cher, laisse-les ramasser.
Ne sois pas un mortel de trop farouche approche.
Si même ils en prenaient quelques-uns dans ta poche,
Sois indulgent. Ce sont des hommes comme nous.
Et puis il faut, vois-tu, c'est une loi pour tous,
Dans ce monde, rempli de sombres aventures,
Donner parfois un peu de joie aux créatures.

Avec mélancolie.

Tous ces gens-là seront peut-être un jour pendus !
Ayons donc les égards pour eux qui leur sont dus !
— Va-t'en.

Le laquais sort. Resté seul, don César se rassied, s'accoude sur la table, et paraît plongé dans de profondes réflexions.

C'est le devoir du chrétien et du sage,
Quand il a de l'argent, d'en faire un bon usage.
J'ai de quoi vivre au moins huit jours ! Je les vivrai.
Et, s'il me reste un peu d'argent, je l'emploierai
A des fondations pieuses. Mais je n'ose
M'y fier, car on va me reprendre la chose.
C'est méprise sans doute, et ce mal-adressé
Aura mal entendu, j'aurai mal prononcé...

La porte du fond se rouvre. Entre une duègne, vieille, cheveux gris; basquine et mantille noires, éventail.

SCÈNE IV

DON CÉSAR, UNE DUÈGNE.

LA DUÈGNE, sur le seuil de la porte

Don César de Bazan ?

Don César, absorbé dans ses méditations, relève brusquement la tête.

DON CÉSAR.

Pour le coup !

A part.

Oh ! femelle !

Pendant que la duègne accomplit une profonde révérence au fond, il vient stupéfait sur le devant.

Mais il faut que le diable ou Salluste s'en mêle !
Gageons que je vais voir arriver mon cousin.
Une duègne !

Haut.

C'est moi, don César. — Quel dessein ?...

A part.

D'ordinaire une vieille en annonce une jeune.

LA DUÈGNE. Révérence avec un signe de croix

Seigneur, je vous salue, aujourd'hui jour de jeûne,
En Jésus Dieu le fils, sur qui rien ne prévaut.

DON CÉSAR, à part.

A galant dénouement commencement dévot.

Haut.

Ainsi soit-il ! Bonjour.

LA DUÈGNE.

Dieu vous maintienne en joie !

Mystérieusement.

Avez-vous à quelqu'un, qui jusqu'à vous m'envoie,
Donné pour cette nuit un rendez-vous secret ?

DON CÉSAR.

Mais j'en suis fort capable.

LA DUÈGNE.

Elle tire de son garde-infante un billet plié et le lui présente, mais sans le lui laisser prendre.

Ainsi, mon beau discret,
C'est bien vous qui venez, et pour cette nuit même,
D'adresser ce message à quelqu'un qui vous aime
Et que vous savez bien ?

DON CÉSAR.

Ce doit être moi.

LA DUÈGNE.

Bon.
La dame, mariée à quelque vieux barbon,
A des ménagements sans doute est obligée,
Et de me renseigner céans on m'a chargée.
Je ne la connais pas, mais vous la connaissez.
La soubrette m'a dit les choses. C'est assez,
Sans les noms.

DON CÉSAR.

Hors le mien.

LA DUÈGNE.

C'est tout simple. Une dame
Reçoit un rendez-vous de l'ami de son âme,
Mais on craint de tomber dans quelque piége, mais
Trop de précautions ne gâtent rien jamais.

Bref, ici l'on m'envoie avoir de votre bouche
La confirmation...

DON CÉSAR.

Oh ! la vieille farouche !
Vrai Dieu ! quelle broussaille autour d'un billet doux !
Oui, c'est moi, moi, te dis-je !

LA DUÈGNE.

Elle pose sur la table le billet plié, que don César examine avec curiosité.

En ce cas, si c'est vous,
Vous écrirez : *Venez,* au dos de cette lettre.
Mais pas de votre main, pour ne rien compromettre.

DON CÉSAR.

Peste ! au fait, de ma main !

A part.

Message bien rempli !

Il tend la main pour prendre la lettre, mais elle est recachetée, et la duègne ne la lui laisse pas toucher.

LA DUÈGNE.

N'ouvrez pas. Vous devez reconnaître le pli.

DON CÉSAR.

Pardieu !

A part

Moi qui brûlais de voir !... jouons mon rôle !

Il agite la sonnette. Entre un des noirs.

Tu sais écrire ?

Le noir fait un signe de tête affirmatif Étonnement de don César.

A part.

Un signe !

Haut.

Es-tu muet, mon drôle ?

Le noir fait un nouveau signe d'affirmation. Nouvelle stupéfaction de don César.

A part.

Fort bien ! continuez ! des muets à présent !

Au muet, en lui montrant la lettre, que la vieille tient appliquée sur la table.

— Écris-moi là : *Venez.*

Le muet écrit. Don César fait signe à la duègne de reprendre la lettre, et au muet de sortir. Le muet sort.

A part.

Il est obéissant !

LA DUÈGNE remet d'un air mystérieux le billet dans son garde-infante, et se rapprochant de don César.

Vous la verrez ce soir. Est-elle bien jolie?

DON CÉSAR.

Charmante !

LA DUÈGNE.

La suivante est d'abord accomplie.
Elle m'a pris à part au milieu du sermon.
Mais belle ! un profil d'ange avec l'œil d'un démon.
Puis aux choses d'amour elle paraît savante.

DON CÉSAR, à part

Je me contenterais fort bien de la servante !

LA DUÈGNE.

Nous jugeons — car toujours le beau fait peur au laid —
La sultane à l'esclave et le maître au valet.
La vôtre est, à coup sûr, fort belle.

DON CÉSAR.

Je m'en flatte !

LA DUÈGNE, faisant une révérence pour se retirer.

Je vous baise la main.

DON CÉSAR, lui donnant une poignée de doublons.

Je te graisse la patte.
Tiens, vieille !

LA DUÈGNE, empochant.

La jeunesse est gaie aujourd'hui !

DON CÉSAR, la congédiant.

Va.

LA DUÈGNE. Révérences.

Si vous aviez besoin... J'ai nom dame Oliva.
Couvent San-Isidro. —

Elle sort. Puis la porte se rouvre, et l'on voit sa tête reparaître.

Toujours à droite assise
Au troisième pilier en entrant dans l'église.

Don César se retourne avec impatience. La porte retombe ; puis elle se rouvre encore, et la vieille reparaît.

Vous la verrez ce soir ! monsieur, pensez à moi
Dans vos prières.

DON CÉSAR, la chassant avec colère.

Ah !

La duègne disparaît. La porte se referme.

DON CÉSAR, seul.

Je me résous, ma foi,
A ne plus m'étonner. J'habite dans la lune.
Me voici maintenant une bonne fortune;
Et je vais contenter mon cœur après ma faim.

Rêvant.

Tout cela me paraît bien beau. — Gare la fin !

La porte du fond se rouvre. Paraît don Guritan avec deux longues épées nues sous le bras.

SCÈNE V

DON CÉSAR, DON GURITAN.

DON GURITAN, du fond.

Don César de Bazan?

DON CÉSAR.

Il se retourne et aperçoit don Guritan et les deux épées.

Enfin! à la bonne heure!
L'aventure était bonne, elle devient meilleure.
Bon dîner, de l'argent, un rendez-vous, un duel!
Je redeviens César à l'état naturel!

Il aborde gaiment, avec force salutations empressées, don Guritan, qui fixe sur lui un œil inquiétant et s'avance d'un pas roide sur le devant.

C'est ici, cher seigneur. Veuillez prendre la peine

Il lui présente un fauteuil. Don Guritan reste debout.

D'entrer, de vous asseoir. — Comme chez vous, — sans gêne.
Enchanté de vous voir. Çà, causons un moment.
Que fait-on à Madrid? Ah! quel séjour charmant!
Moi, je ne sais plus rien; je pense qu'on admire
Toujours Matalobos et toujours Lindamire.
Pour moi, je craindrais plus, comme péril urgent,
La voleuse de cœurs que le voleur d'argent.
Oh! les femmes, monsieur! Cette engeance endiablée
Me tient, et j'ai la tête à leur endroit fêlée.
Parlez, remettez-moi l'esprit en bon chemin.
Je ne suis plus vivant, je n'ai plus rien d'humain,
Je suis un être absurde, un mort qui se réveille,
Un bœuf, un hidalgo de la Castille-Vieille.

On m'a volé ma plume et j'ai perdu mes gants.
J'arrive des pays les plus extravagants.

DON GURITAN.

Vous arrivez, mon cher monsieur? Eh bien, j'arrive
Encor bien plus que vous!

DON CÉSAR, épanoui.

De quelle illustre rive?

DON GURITAN.

De là-bas, dans le nord.

DON CÉSAR.

Et moi, de tout là-bas,
Dans le midi.

DON GURITAN.

Je suis furieux!

DON CÉSAR.

N'est-ce pas?
Moi, je suis enragé!

DON GURITAN.

J'ai fait douze cents lieues!

DON CÉSAR.

Moi, deux mille! J'ai vu des femmes jaunes, bleues,
Noires, vertes. J'ai vu des lieux du ciel bénis,
Alger, la ville heureuse, et l'aimable Tunis,
Où l'on voit, tant ces Turcs ont des façons accortes,
Force gens empalés accrochés sur les portes.

DON GURITAN.

On m'a joué, monsieur!

DON CÉSAR.

Et moi, l'on m'a vendu !

DON GURITAN.

L'on m'a presque exilé !

DON CÉSAR.

L'on m'a presque pendu !

DON GURITAN.

On m'envoie à Neubourg, d'une manière adroite,
Porter ces quatre mots écrits dans une boîte :
« Gardez le plus longtemps possible ce vieux fou. »

DON CÉSAR, *éclatant de rire.*

Parfait ! qui donc cela ?

DON GURITAN.

Mais je tordrai le cou
A César de Bazan !

DON CÉSAR, *gravement.*

Ah !

DON GURITAN.

Pour comble d'audace,
Tout à l'heure il m'envoie un laquais à sa place.
Pour l'excuser ! dit-il. Un dresseur de buffet !
Je n'ai point voulu voir le valet. Je l'ai fait
Chez moi mettre en prison, et je viens chez le maître.
Ce César de Bazan ! cet impudent ! ce traître !
Voyons, que je le tue ! Où donc est-il ?

DON CÉSAR, *toujours avec gravité.*

C'est moi.

DON GURITAN.

Vous! — Raillez-vous, monsieur?

DON CÉSAR.

Je suis don César.

DON GURITAN.

Quoi!

Encor!

DON CÉSAR.

Sans doute, encor!

DON GURITAN.

Mon cher, quittez ce rôle.
Vous m'ennuyez beaucoup, si vous vous croyez drôle.

DON CÉSAR.

Vous, vous m'amusez fort! Et vous m'avez tout l'air
D'un jaloux. Je vous plains énormément, mon cher.
Car le mal qui nous vient des vices qui sont nôtres
Est pire que le mal que nous font ceux des autres.
J'aimerais mieux encore, et je le dis à vous,
Être pauvre qu'avare et cocu que jaloux.
Vous êtes l'un et l'autre, au reste. Sur mon âme,
J'attends encor ce soir madame votre femme.

DON GURITAN.

Ma femme!

DON CÉSAR.

Oui, votre femme!

DON GURITAN.

Allons! je ne suis pas
Marié.

DON CÉSAR.

Vous venez faire cet embarras !
Point marié ! Monsieur prend depuis un quart d'heure
L'air d'un mari qui hurle ou d'un tigre qui pleure,
Si bien que je lui donne, avec simplicité,
Un tas de bons conseils en cette qualité !
Mais, si vous n'êtes pas marié, par Hercule !
De quel droit êtes-vous à ce point ridicule?

DON GURITAN.

Savez vous bien, monsieur, que vous m'exaspérez?

DON CÉSAR.

Bah !

DON GURITAN.

Que c'est trop fort !

DON CÉSAR.

Vrai ?

DON GURITAN.

Que vous me le paierez !

DON CÉSAR.

Il examine d'un air goguenard les souliers de don Guritan, qui disparaissent sous des flots de rubans, selon la nouvelle mode.

Jadis on se mettait des rubans sur la tête.
Aujourd'hui, je le vois, c'est une mode honnête,
On en met sur sa botte, on se coiffe les pieds.
C'est charmant !

DON GURITAN.

Nous allons nous battre !

DON CÉSAR, impassible.

Vous croyez?

DON GURITAN.

Vous n'êtes pas César, la chose me regarde;
Mais je vais commencer par vous.

DON CÉSAR.

Bon. Prenez garde
De finir par moi.

DON GURITAN.

Il lui présente une des deux épées

Fat! Sur-le-champ!

DON CÉSAR, prenant l'épée.

De ce pas.
Quand je tiens un bon duel, je ne le lâche pas!

DON GURITAN.

Où?

DON CÉSAR.

Derrière le mur. Cette rue est déserte.

DON GURITAN, essayant la pointe de l'épée sur le parquet.

Pour César, je le tue ensuite!

DON CÉSAR.

Vraiment?

DON GURITAN.

Certe!

DON CÉSAR, faisant aussi ployer son épée.

Bah! l'un de nous deux mort, je vous défie après
De tuer don César.

DON GURITAN.

Sortons!

Ils sortent. On entend le bruit de leurs pas qui s'éloignent. Une petite porte masquée s'ouvre à droite dans le mur, et donne passage à don Salluste.

SCÈNE VI

DON SALLUSTE, *vêt. d'un habit vert sombre, presque noir*

Il paraît soucieux et préoccupé. Il regarde et écoute avec inquiétude.

Aucuns apprêts!

Apercevant la table chargée de mets.

Que veut dire ceci?

Écoutant le bruit des pas de César et de Guritan.

Quel est donc ce tapage?

Il se promène rêveur.

Gudiel ce matin a vu sortir le page,
Et l'a suivi. — Le page allait chez Guritan. —
Je ne vois pas Ruy Blas. — Et ce page .. — Satan !
C'est quelque contre-mine! oui, quelque avis fidèle
Dont il aura chargé don Guritan pour elle!
— On ne peut rien savoir des muets! — C'est cela!
Je n'avais pas prévu ce don Guritan-là!

Rentre don César. Il tient à la main l'épée nue, qu'il jette en entrant sur un fauteuil.

SCÈNE VII

DON SALLUSTE, DON CÉSAR.

DON CÉSAR, du seuil de la porte

Ah ! j'en étais bien sûr ! vous voilà donc, vieux diable !

DON SALLUSTE, se retournant, pétrifié

Don César !

DON CÉSAR, croisant les bras avec un grand éclat de rire.

Vous tramez quelque histoire effroyable !
Mais je dérange tout, pas vrai, dans ce moment ?
Je viens au beau milieu m'épater lourdement !

DON SALLUSTE, à part.

Tout est perdu !

DON CÉSAR, riant

Depuis toute la matinée,
Je patauge à travers vos toiles d'araignée.
Aucun de vos projets ne doit être debout.
Je m'y vautre au hasard. Je vous démolis tout.
C'est très réjouissant.

DON SALLUSTE, à part.

Démon ! qu'a-t-il pu faire

DON CÉSAR, riant de plus en plus fort.

Votre homme au sac d'argent, — qui venait pour l'affaire !

— Pour ce que vous savez ! — qui vous savez ! —

Il rit

Parfait !

DON SALLUSTE.

Eh bien ?

DON CÉSAR.

Je l'ai soûlé.

DON SALLUSTE.

Mais l'argent qu'il avait ?

DON CÉSAR, majestueusement.

J'en ai fait des cadeaux à diverses personnes.
Dame ! on a des amis.

DON SALLUSTE.

A tort tu me soupçonnes...
Je...

DON CÉSAR, faisant sonner ses grègues.

J'ai d'abord rempli mes poches, vous pensez.

Il se remet à rire.

Vous savez bien ? la dame !...

DON SALLUSTE.

Oh !

DON CÉSAR, qui remarque son anxiété.

Que vous connaissez, —

Don Salluste écoute avec un redoublement d'angoisse. Don César poursuit en riant.

Qui m'envoie une duègne, affreuse compagnonne,
Dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne...

DON SALLUSTE.

Pourquoi ?

DON CÉSAR.

Pour demander, par prudence et sans bruit,
Si c'est bien don César qui l'attend cette nuit...

DON SALLUSTE.

A part.

Ciel!

Haut.

Qu'as-tu répondu?

DON CÉSAR.

J'ai dit que oui, mon maître!
Que je l'attendais!

DON SALLUSTE, à part

Tout n'est pas perdu peut-être!

DON CÉSAR.

Enfin votre tueur, votre grand capitan,
Qui m'a dit sur le pré s'appeler — Guritan,

Mouvement de don Salluste.

Qui ce matin n'a pas voulu voir, l'homme sage,
Un laquais de César lui portant un message,
Et qui venait céans m'en demander raison...

DON SALLUSTE.

Eh bien, qu'en as-tu fait?

DON CÉSAR.

J'ai tué cet oison.

DON SALLUSTE.

Vrai?

DON CÉSAR.

Vrai. Là, sous le mur, à cette heure il expire.

DON SALLUSTE.

Es-tu sûr qu'il soit mort?

DON CÉSAR.

J'en ai peur.

DON SALLUSTE, à part.

Je respire!
Allons! bonté du ciel! il n'a rien dérangé!
Au contraire. Pourtant donnons-lui son congé.
Débarrassons-nous-en! Quel rude auxiliaire!
Pour l'argent, ce n'est rien.

Haut

L'histoire est singulière.
Et vous n'avez pas vu d'autres personnes?

DON CÉSAR.

Non.
Mais j'en verrai. Je veux continuer. Mon nom,
Je compte en faire éclat tout à travers la ville.
Je vais faire un scandale affreux. Soyez tranquille.

DON SALLUSTE.

A part.

Diable!

Vivement et se rapprochant de don César.

Garde l'argent, mais quitte la maison.

DON CÉSAR.

Oui! Vous me feriez suivre! on sait votre façon.
Puis je retournerais, aimable destinée,
Contempler ton azur, ô Méditerranée!
Point.

DON SALLUSTE.

Crois-moi.

DON CÉSAR.

Non. D'ailleurs, dans ce palais-prison,
Je sens quelqu'un en proie à votre trahison.
Toute intrigue de cour est une échelle double.

D'un côté, bras liés, morne et le regard trouble,
Monte le patient; de l'autre, le bourreau.
— Or vous êtes bourreau — nécessairement.

DON SALLUSTE.

Oh!

DON CÉSAR.

Moi! je tire l'échelle, et patatras!

DON SALLUSTE.

Je jure...

DON CÉSAR.

Je veux, pour tout gâter, rester dans l'aventure.
Je vous sais assez fort, cousin, assez subtil,
Pour pendre deux ou trois pantins au même fil.
Tiens, j'en suis un! Je reste!

DON SALLUSTE.

Écoute....

DON CÉSAR.

Rhétorique!
Ah! vous me faites vendre aux pirates d'Afrique!
Ah! vous me fabriquez ici des faux César!
Ah! vous compromettez mon nom!

DON SALLUSTE.

Hasard!

DON CÉSAR.

Hasard?
Mets que font les fripons pour les sots qui le mangent.
Point de hasard! Tant pis si vos plans se dérangent!
Mais je prétends sauver ceux qu'ici vous perdez.
Je vais crier mon nom sur les toits.

Il monte sur l'appui de la fenêtre et regarde au dehors.

Attendez!

Juste! des alguazils passent sous la fenêtre.

Il passe son bras à travers les barreaux, et l'agite en criant.

Holà!

DON SALLUSTE, *effaré, sur le devant du théâtre.*

A part.

Tout est perdu s'il se fait reconnaître!

Entrent les alguazils précédés d'un alcade. Don Salluste paraît en proie à une vive perplexité. Don César va vers l'alcade d'un air de triomphe

SCÈNE VIII

LES MÊMES, UN ALCADE, DES ALGUAZILS.

DON CÉSAR, à l'alcade

Vous allez consigner dans vos procès-verbaux....

DON SALLUSTE, montrant don César à l'alcade.

Que voici le fameux voleur Matalobos!

DON CÉSAR, stupéfait.

Comment!

DON SALLUSTE, à part

Je gagne tout en gagnant vingt-quatre heures.

A l'alcade.

Cet homme ose en plein jour entrer dans les demeures.
Saisissez ce voleur.

Les alguazils saisissent don César au collet.

DON CÉSAR, furieux, à don Salluste.

Je suis votre valet,
Vous mentez hardiment!

L'ALCADE.

Qui donc nous appelait?

DON SALLUSTE.

C'est moi.

DON CÉSAR.

Pardieu! c'est fort!

L'ALCADE.

Paix! je crois qu'il raisonne.

DON CÉSAR.

Mais je suis don César de Bazan en personne!

DON SALLUSTE.

Don César? — Regardez son manteau, s'il vous plaît.
Vous trouverez SALLUSTE écrit sous le collet.
C'est un manteau qu'il vient de me voler.

Les alguazils arrachent le manteau, l'alcade l'examine.

L'ALCADE.

C'est juste.

DON SALLUSTE.

Et le pourpoint qu'il porte...

DON CÉSAR, *à part.*

Oh! le damné Salluste!

DON SALLUSTE, *continuant.*

Il est au comte d'Albe, auquel il fut volé... —

Montrant un écusson brodé sur le parement de la manche gauche.

Dont voici le blason!

DON CÉSAR, *à part.*

Il est ensorcelé!

L'ALCADE, *examinant le blason.*

Oui, les deux châteaux d'or...

DON SALLUSTE.

Et puis, les deux chaudières.
Enriquez et Gusman.

En se débattant, don César fait tomber quelques doublons de ses poches. Don Salluste montre à l'alcade la façon dont elles sont remplies.

Sont-ce là les manières

Dont les honnêtes gens portent l'argent qu'ils ont?

L'ALCADE, hochant la tête.

Hum!

DON CÉSAR, à part

Je suis pris!

Les alguazils le fouillent et lui prennent son argent.

UN ALGUAZIL, fouillant

Voilà des papiers.

DON CÉSAR, à part.

Ils y sont!

Oh! pauvres billets doux sauvés dans mes traverses!

L'ALCADE, examinant les papiers

Des lettres... qu'est cela? — d'écritures diverses...

DON SALLUSTE, lui faisant remarquer les suscriptions

Toutes au comte d'Albe!

L'ALCADE.

Oui.

DON CÉSAR.

Mais...

LES ALGUAZILS, lui liant les mains.

Pris! quel bonheur!

UN ALGUAZIL, entrant, à l'alcade.

Un homme est là qu'on vient d'assassiner, seigneur.

L'ALCADE.

Quel est l'assassin?

DON SALLUSTE, montrant don César.

Lui!

DON CÉSAR, à part.

Ce duel! quelle équipée!

DON SALLUSTE.

En entrant, il tenait à la main une épée.
La voilà.

L'ALCADE, examinant l'épée.

Du sang. — Bien.

A don César.

Allons, marche avec eux!

DON SALLUSTE, à don César, que les alguazils emmènent.

Bonsoir, Matalobos.

DON CÉSAR, faisant un pas vers lui et le regardant fixement.

Vous êtes un fier gueux!

ACTE CINQUIÈME

LE TIGRE ET LE LION

Même chambre. C'est la nuit. Une lampe est posée sur la table. Au lever du rideau, Ruy Blas est seul. Une sorte de longue robe noire cache ses vêtements.

SCÈNE PREMIÈRE

RUY BLAS, seul.

C'est fini. Rêve éteint! Visions disparues?
Jusqu'au soir au hasard j'ai marché dans les rues.
J'espère en ce moment. Je suis calme. La nuit,
On pense mieux, la tête est moins pleine de bruit.
Rien de trop effrayant sur ces murailles noires;
Les meubles sont rangés; les clefs sont aux armoires;
Les muets sont là-haut qui dorment; la maison
Est vraiment bien tranquille. Oh! oui, pas de raison
D'alarme. Tout va bien. Mon page est très fidèle.
Don Guritan est sûr alors qu'il s'agit d'elle.
O mon Dieu! n'est-ce pas que je puis vous bénir,
Que vous avez laissé l'avis lui parvenir,
Que vous m'avez aidé, vous, Dieu bon, vous, Dieu juste,
A protéger cet ange à déjouer Salluste,
Qu'elle n'a rien à craindre, hélas, rien à souffrir,
Et qu'elle est bien sauvée, — et que je puis mourir!

Il tire de sa poitrine une petite fiole qu'il pose sur la table.

Oui, meurs maintenant, lâche! et tombe dans l'abîme!

Meurs comme on doit mourir quand on expie un crime!
Meurs dans cette maison, vil, misérable et seul!

Il écarte sa robe noire, sous laquelle on entrevoit la livrée qu'il portait au premier acte

Meurs avec ta livrée enfin sous ton linceul!
— Dieu! si ce démon vient voir sa victime morte,

Il pousse un meuble de façon à barricader la porte secrète.

Qu'il n'entre pas du moins par cette horrible porte!

Il revient vers la table.

— Oh! le page a trouvé Guritan, c'est certain,
Il n'était pas encor huit heures du matin.

Il fixe son regard sur la fiole

— Pour moi, j'ai prononcé mon arrêt, et j'apprête
Mon supplice, et je vais moi-même sur ma tête
Faire choir du tombeau le couvercle pesant.
J'ai du moins le plaisir de penser qu'à présent
Personne n'y peut rien. Ma chute est sans remède.

Tombant sur le fauteuil.

Elle m'aimait pourtant! Que Dieu me soit en aide!
Je n'ai pas de courage!

Il pleure.

Oh! l'on aurait bien dû
Nous laisser en paix!

Il cache sa tête dans ses mains et pleure à sanglots

Dieu!

Relevant la tête et comme égaré, regardant la fiole.

L'homme, qui m'a vendu
Ceci, me demandait quel jour du mois nous sommes.
Je ne sais pas. J'ai mal dans la tête. Les hommes
Sont méchants. Vous mourez, personne ne s'émeut.
Je souffre. — Elle m'aimait! — Et dire qu'on ne peut
Jamais rien ressaisir d'une chose passée! —
Je ne la verrai plus! — Sa main que j'ai pressée,
Sa bouche qui toucha mon front... — Ange adoré!
Pauvre ange! Il faut mourir, mourir désespéré!

Sa robe où tous les plis contenaient de la grâce,
Son pied qui fait trembler mon âme quand il passe,
Son œil où s'enivraient mes yeux irrésolus,
Son sourire, sa voix .. Je ne la verrai plus!
Je ne l'entendrai plus! Enfin c'est donc possible?
Jamais!

Il avance avec angoisse sa main vers la fiole, au moment où il la saisit convulsivement, la porte du fond s'ouvre. La reine paraît, vêtue de blanc, avec une mante de couleur sombre, dont le capuchon, rejeté sur ses épaules, laisse voir sa tête pâle. Elle tient une lanterne sourde à la main, elle la pose à terre, et marche rapidement vers Ruy Blas.

SCÈNE II

RUY BLAS, LA REINE.

LA REINE, entrant.

Don César!

RUY BLAS, se retournant avec un mouvement d'épouvante, et fermant précipitamment la robe qui cache sa livrée.

Dieu! c'est elle! — Au piége horrible
Elle est prise!

Haut.

Madame!...

LA REINE.

Eh bien! quel cri d'effroi!
César...

RUY BLAS.

Qui vous a dit de venir ici?

LA REINE.

Toi.

RUY BLAS.

Moi? — Comment?

LA REINE.

J'ai reçu de vous...

RUY BLAS, haletant

Parlez donc vite!

LA REINE.

Une lettre.

RUY BLAS.

De moi!

LA REINE.

De votre main écrite.

RUY BLAS.

Mais c'est à se briser le front contre le mur!
Mais je n'ai pas écrit, pardieu, j'en suis bien sûr!

LA REINE, tirant de sa poitrine un billet qu'elle lui présente

Lisez donc.

Ruy Blas prend la lettre avec emportement, se penche vers la lampe et lit.

RUY BLAS, lisant.

« Un danger terrible est sur ma tête.
Ma reine seule peut conjurer la tempête...

Il regarde la lettre avec stupeur, comme ne pouvant aller plus loin.

LA REINE, continuant, et lui montrant du doigt la ligne qu'elle lit

« En venant me trouver ce soir dans ma maison.
« Sinon, je suis perdu. »

RUY BLAS, d'une voix éteinte.

Ho! quelle trahison!
Ce billet!

LA REINE, continuant de lire

« Par la porte au bas de l'avenue,
« Vous entrerez la nuit sans être reconnue.
« Quelqu'un de dévoué vous ouvrira. »

RUY BLAS, à part.

J'avais
Oublié ce billet.

A la reine, d'une voix terrible.

Allez-vous-en!

LA REINE.

Je vais
M'en aller, don César. O mon Dieu! que vous êtes
Méchant! Qu'ai-je donc fait?

RUY BLAS.

O ciel! ce que vous faites?
Vous vous perdez!

LA REINE.

Comment?

RUY BLAS.

Je ne puis l'expliquer.
Fuyez vite!

LA REINE.

J'ai même, et pour ne rien manquer,
Eu le soin d'envoyer ce matin une duègne...

RUY BLAS

Dieu! — mais, à chaque instant, comme d'un cœur qui saig
Je sens que votre vie à flots coule et s'en va.
Partez!

LA REINE, *comme frappée d'une idée subite.*

Le dévouement que mon amour rêva
M'inspire. Vous touchez à quelque instant funeste.
Vous voulez m'écarter de vos dangers! — Je reste.

RUY BLAS.

Ah! voilà, par exemple, une idée! — O mon Dieu!
Rester à pareille heure et dans un pareil lieu!

LA REINE.

La lettre est bien de vous. Ainsi...

RUY BLAS, levant les bras au ciel de désespoir.

Bonté divine!

LA REINE.

Vous voulez m'éloigner.

RUY BLAS, lui prenant les mains.

Comprenez!

LA REINE.

Je devine.

Dans le premier moment vous m'écrivez, et puis...

RUY BLAS.

Je ne t'ai pas écrit. Je suis un démon. Fuis!
Mais c'est toi, pauvre enfant, qui te prends dans un piége!
Mais c'est vrai! mais l'enfer de tous côtés t'assiége!
Pour te persuader je ne trouve donc rien?
Écoute, comprends donc, je t'aime, tu sais bien.
Pour sauver ton esprit de ce qu'il imagine,
Je voudrais arracher mon cœur de ma poitrine!
Oh! je t'aime. Va-t'en!

LA REINE.

Don César...

RUY BLAS.

Oh! va-t'en!
— Mais, j'y songe, on a dû t'ouvrir?

LA REINE.

Mais oui.

RUY BLAS.

Satan!
Qui?

LA REINE.

Quelqu'un de masqué, caché par la muraille.

RUY BLAS.

Masqué! Qu'a dit cet homme? est-il de haute taille?
Cet homme, quel est-il? Mais parle donc! j'attends!

Un homme en noir et masqué paraît à la porte du fond

L'HOMME MASQUÉ.

C'est moi!

Il ôte son masque. C'est don Salluste. La reine et Ruy Blas le reconnaissent avec terreur.

SCÈNE III

LES MÊMES, DON SALLUSTE.

RUY BLAS.

Grand Dieu! fuyez, madame!

DON SALLUSTE.

Il n'est plus temps.
Madame de Neubourg n'est plus reine d'Espagne.

LA REINE, avec horreur.

Don Salluste!

DON SALLUSTE, montrant Ruy Blas.

A jamais vous êtes la compagne
De cet homme.

LA REINE.

Grand Dieu! c'est un piége, en effet!
Et don César...

RUY BLAS, désespéré.

Madame, hélas! qu'avez-vous fait?

DON SALLUSTE, s'avançant à pas lents vers la reine

Je vous tiens. — Mais je vais parler, sans lui déplaire,
A votre majesté, car je suis sans colère.
Je vous trouve — écoutez, ne faisons pas de bruit —
Seule avec don César, dans sa chambre, à minuit.
Ce fait, — pour une reine, — étant public, — en somme,

Suffit pour annuler le mariage à Rome.
Le saint-père en serait informé promptement.
Mais on supplée au fait par le consentement.
Tout peut rester secret.

Il tire de sa poche un parchemin qu'il déroule et qu'il présente à la reine.

Signez-moi cette lettre
Au seigneur notre roi. Je la ferai remettre
Par le grand écuyer au notaire mayor.
Ensuite, une voiture, où j'ai mis beaucoup d'or,

Désignant le dehors.

Est là. — Partez tous deux sur-le-champ. Je vous aide.
Sans être inquiétés, vous pourrez par Tolède
Et par Alcantara gagner le Portugal.
Allez où vous voudrez, cela nous est égal.
Nous fermerons les yeux. — Obéissez. Je jure
Que seul en ce moment je connais l'aventure;
Mais, si vous refusez, Madrid sait tout demain.
Ne nous emportons pas. Vous êtes dans ma main.

Montrant la table, sur laquelle il y a une écritoire.

Voilà tout ce qu'il faut pour écrire, madame.

LA REINE, *atterrée, tombant sur un fauteuil*

Je suis en son pouvoir!

DON SALLUSTE.

De vous je ne réclame
Que ce consentement pour le porter au roi.

Bas, à Ruy Blas, qui écoute tout immobile et comme frappé de la foudre

Laisse-moi faire, ami, je travaille pour toi.

A la reine.

Signez.

LA REINE, *tremblante, — à part.*

Que faire?

DON SALLUSTE, se penchant à son oreille et lui présentant une plume.

Allons! qu'est-ce qu'une couronne?
Vous gagnez le bonheur, si vous perdez le trône.
Tous mes gens sont restés dehors. On ne sait rien
De ceci. Tout se passe entre nous trois.

Essayant de lui mettre la plume entre les doigts sans qu'elle la repousse ni la prenne

Eh bien?

La reine, indécise et egarée, le regarde avec angoisse.

Si vous ne signez point, vous vous frappez vous-même.
Le scandale et le cloître!

LA REINE, accablée

O Dieu!

DON SALLUSTE, montrant Ruy Blas.

César vous aime.
Il est digne de vous Il est, sur mon honneur,
De fort grande maison. Presque un prince. Un seigneur
Ayant donjon sur roche et fief dans la campagne.
Il est duc d'Olmedo, Bazan, et grand d'Espagne...

Il pousse sur le parchemin la main de la reine éperdue et tremblante, et qui semble prête à signer.

RUY BLAS, comme se réveillant tout à coup.

Je m'appelle Ruy Blas, et je suis un laquais!

Arrachant des mains de la reine la plume, et le parchemin qu'il déchire.

Ne signez pas, madame! — Enfin! — Je suffoquais!

LA REINE.

Que dit-il? Don César!

RUY BLAS, laissant tomber sa robe et se montrant vêtu de la livrée. Sans épée.

Je dis que je me nomme
Ruy Blas, et que je suis le valet de cet homme!

Se retournant vers don Salluste.

Je dis que c'est assez de trahison ainsi,
Et que je ne veux pas de mon bonheur! — Merci!
— Ah! vous avez eu beau me parler à l'oreille! —
Je dis qu'il est bien temps qu'enfin je me réveille,
Quoique tout garrotté dans vos complots hideux,
Et que je n'irai pas plus loin, et qu'à nous deux,
Monseigneur, nous faisons un assemblage infâme.
J'ai l'habit d'un laquais, et vous en avez l'âme!

DON SALLUSTE, *à la reine, froidement*

Cet homme est en effet mon valet.

A Ruy Blas avec autorité.

Plus un mot.

LA REINE, *laissant enfin échapper un cri de désespoir et se tordant les mains.*

Juste ciel!

DON SALLUSTE, *poursuivant*

Seulement il a parlé trop tôt.

Il croise les bras et se redresse, avec une voix tonnante.

Eh bien, oui! maintenant disons tout. Il n'importe!
Ma vengeance est assez complète de la sorte.

A la reine

Qu'en pensez-vous? — Madrid va rire, sur ma foi!
Ah! vous m'avez cassé! je vous détrône, moi.
Ah! vous m'avez banni! je vous chasse, et m'en vante.
Ah! vous m'avez pour femme offert votre suivante!

Il éclate de rire

Moi, je vous ai donné mon laquais pour amant.
Vous pourrez l'épouser aussi certainement!
Le roi s'en va. — Son cœur sera votre richesse,

Il rit.

Et vous l'aurez fait duc afin d'être duchesse!

Grinçant des dents.

Ah! vous m'avez brisé, flétri, mis sous vos pieds,

Et vous dormiez en paix, folle que vous étiez!

Pendant qu'il a parlé, Ruy Blas est allé à la porte du fond et en a poussé le verrou, puis il s'est approché de lui sans qu'il s'en soit aperçu, par derrière, à pas lents. Au moment ou don Salluste achève, fixant des yeux pleins de haine et de triomphe sur la reine anéantie, Ruy Blas saisit l'épée du marquis par la poignée et la tire vivement.

RUY BLAS, terrible, l'épée de don Salluste à la main

Je crois que vous venez d'insulter votre reine!

Don Salluste se précipite vers la porte. Ruy Blas la lui barre.

— Oh! n'allez point par là, ce n'en est pas la peine,
J'ai poussé le verrou depuis longtemps déjà. —
Marquis, jusqu'à ce jour Satan te protégea,
Mais, s'il veut t'arracher de mes mains, qu'il se montre.
— A mon tour! — On écrase un serpent qu'on rencontre.
— Personne n'entrera, ni tes gens, ni l'enfer!
Je te tiens écumant sous mon talon de fer!
— Cet homme vous parlait insolemment, madame?
Je vais vous expliquer. Cet homme n'a point d'âme,
C'est un monstre. En riant hier il m'étouffait.
Il m'a broyé le cœur à plaisir. Il m'a fait
Fermer une fenêtre, et j'étais au martyre!
Je priais! je pleurais! je ne peux pas vous dire.

Au marquis.

Vous contiez vos griefs dans ces derniers moments.
Je ne répondrai pas à vos raisonnements,
Et d'ailleurs — je n'ai pas compris. — Ah! misérable!
Vous osez — votre reine, une femme adorable!
Vous osez l'outrager quand je suis là! — Tenez,
Pour un homme d'esprit, vraiment, vous m'étonnez!
Et vous vous figurez que je vous verrai faire
Sans rien dire! — Écoutez, quelle que soit sa sphère,
Monseigneur, lorsqu'un traître, un fourbe tortueux,
Commet de certains faits rares et monstrueux,
Noble ou manant, tout homme a droit, sur son passage,
De venir lui cracher sa sentence au visage,
Et de prendre une épée, une hache, un couteau!... —

Pardieu ! j'étais laquais ! quand je serais bourreau ?

LA REINE.

Vous n'allez pas frapper cet homme?

RUY BLAS.

Je me blâme
D'accomplir devant vous ma fonction, madame.
Mais il faut étouffer cette affaire en ce lieu.

Il pousse don Salluste vers le cabinet.

— C'est dit, monsieur ! allez là dedans prier Dieu !

DON SALLUSTE.

C'est un assassinat !

RUY BLAS.

Crois-tu ?

DON SALLUSTE, désarmé, et jetant un regard plein de rage autour de lui.

Sur ces murailles
Rien ! pas d'armes !

A Ruy Blas

Une épée au moins !

RUY BLAS.

Marquis ! tu railles !
Maître ! est-ce que je suis un gentilhomme, moi ?
Un duel ! fi donc ! je suis un de tes gens à toi,
Valetaille de rouge et de galons vêtue,
Un maraud qu'on châtie et qu'on fouette, — et qui tue !
Oui, je vais te tuer, monseigneur, vois-tu bien ?
Comme un infâme ! comme un lâche ! comme un chien !

LA REINE.

Grâce pour lui !

RUY BLAS, à la reine, saisissant le marquis.

Madame, ici chacun se venge.
Le démon ne peut plus être sauvé par l'ange !

LA REINE, à genoux.

Grâce !

DON SALLUSTE, appelant.

Au meurtre ! au secours !

RUY BLAS, levant l'épée.

As-tu bientôt fini?

DON SALLUSTE, se jetant sur lui en criant

Je meurs assassiné ! Démon !

RUY BLAS, le poussant dans le cabinet.

Tu meurs puni !

Ils disparaissent dans le cabinet dont la porte se referme sur eux

LA REINE, restée seule, tombant demi-morte sur le fauteuil

Ciel !

Un moment de silence. Rentre Ruy Blas, pâle, sans épée

SCÈNE IV

LA REINE, RUY BLAS.

Ruy Blas fait quelques pas en chancelant vers la reine immobile et glacée, puis il tombe à deux genoux, l'œil fixé à terre, comme s'il n'osait lever les yeux jusqu'à elle.

RUY BLAS, d'une voix grave et basse.

Maintenant, madame, il faut que je vous dise.
— Je n'approcherai pas. — Je parle avec franchise.
Je ne suis point coupable autant que vous croyez.
Je sens, ma trahison, comme vous la voyez,
Doit vous paraître horrible. Oh ! ce n'est pas facile
A raconter. Pourtant je n'ai pas l'âme vile,
Je suis honnête au fond. — Cet amour m'a perdu. —
Je ne me défends pas; je sais bien, j'aurais dû
Trouver quelque moyen. La faute est consommée !
— C'est égal, voyez-vous, je vous ai bien aimée.

LA REINE.

Monsieur...

RUY BLAS, toujours à genoux

N'ayez pas peur. Je n'approcherai point.
A votre majesté je vais de point en point
Tout dire. Oh! croyez-moi, je n'ai pas l'âme vile! —
Aujourd'hui tout le jour j'ai couru par la ville
Comme un fou. Bien souvent même on m'a regardé.
Auprès de l'hôpital que vous avez fondé,
J'ai senti vaguement, à travers mon délire,
Une femme du peuple essuyer sans rien dire

Les gouttes de sueur qui tombaient de mon front.
Ayez pitié de moi, mon Dieu! mon cœur se rompt!

LA REINE.

Que voulez-vous?

RUY BLAS, joignant les mains.

Que vous me pardonniez, madame!

LA REINE.

Jamais.

RUY BLAS.

Jamais!

Il se lève et marche lentement vers la table

Bien sûr?

LA REINE.

Non. Jamais!

RUY BLAS.

Il prend la fiole posée sur la table, la porte à ses lèvres et la vide d'un trait.

Triste flamme,
Éteins-toi!

LA REINE, se levant et courant à lui

Que fait-il?

RUY BLAS, posant la fiole.

Rien. Mes maux sont finis.
Rien. Vous me maudissez, et moi je vous bénis.
Voilà tout.

LA REINE, éperdue.

Don César!

RUY BLAS.

Quand je pense, pauvre ange,
Que vous m'avez aimé!

LA REINE.

Quel est ce philtre étrange?
Qu'avez-vous fait? Dis-moi, réponds-moi, parle-moi,
César! je te pardonne et t'aime, et je te croi!

RUY BLAS.

Je m'appelle Ruy Blas.

LA REINE, l'entourant de ses bras.

Ruy Blas, je vous pardonne!
Mais qu'avez-vous fait là? Parle, je te l'ordonne!
Ce n'est pas du poison, cette affreuse liqueur?
Dis?

RUY BLAS.

Si! c'est du poison. Mais j'ai la joie au cœur.

Tenant la reine embrassée et levant les yeux au ciel

Permettez, ô mon Dieu, justice souveraine,
Que ce pauvre laquais bénisse cette reine,
Car elle a consolé mon cœur crucifié,
Vivant, par son amour, mourant, par sa pitié!

LA REINE.

Du poison! Dieu! c'est moi qui l'ai tué! — Je t'aime!
Si j'avais pardonné?...

RUY BLAS, défaillant.

J'aurais agi de même.

Sa voix s'éteint La reine le soutient dans ses bras

Je ne pouvais plus vivre. Adieu!

Montrant la porte.

Fuyez d'ici!
— Tout restera secret. — Je meurs.

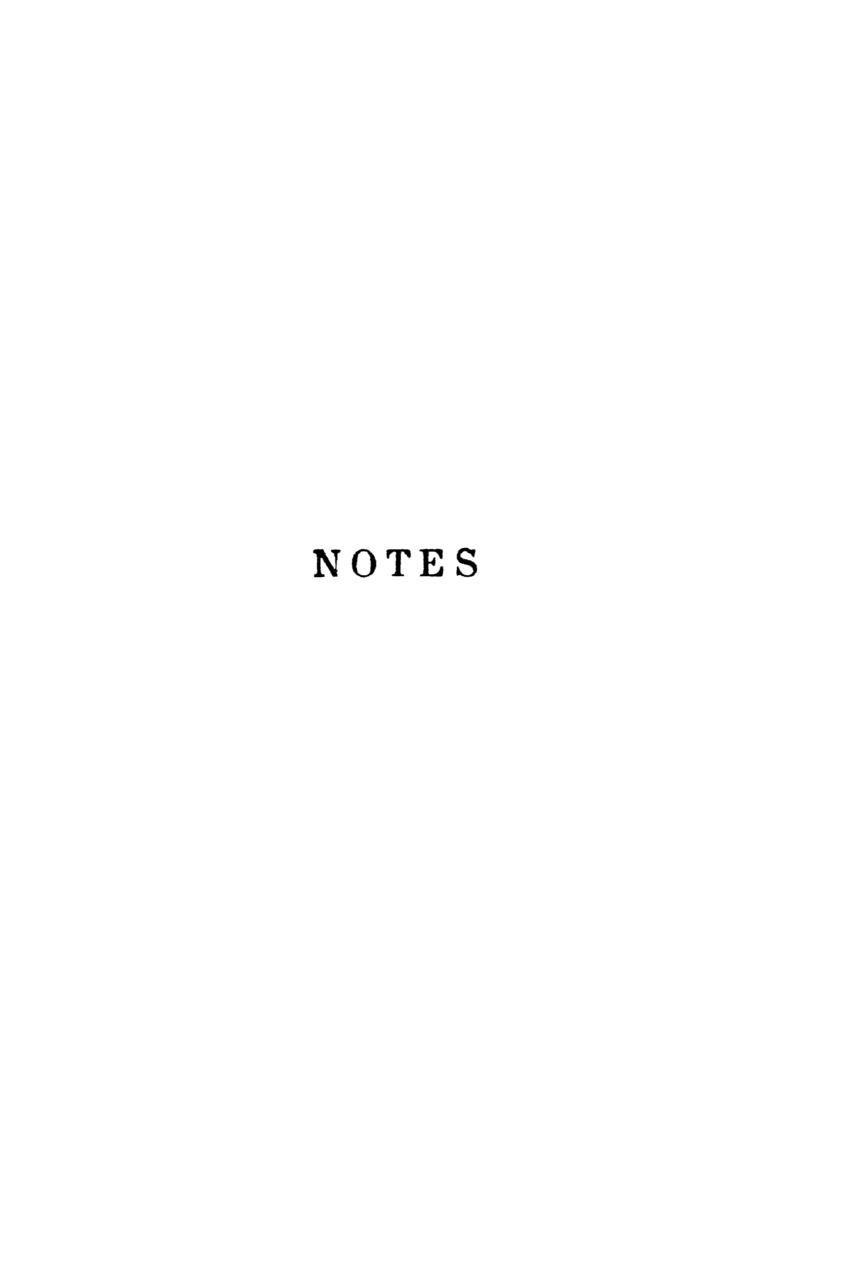
Il tombe

LA REINE, se jetant sur son corps.

Ruy Blas!

RUY BLAS, qui allait mourir, se réveille à son nom prononcé par la reine.

Merci!



NOTES

NOTES

1833

Il est arrivé à l'auteur de voir représenter en province *Angelo, tyran de Padoue*, par des acteurs qui prononçaient *Tisbe, Dafne*, fort satisfaisants, du reste, sous d'autres rapports. Il lui paraît donc utile d'indiquer ici, pour ceux qui pourraient l'ignorer, que, dans les noms espagnols et italiens, les *e* doivent se prononcer *é*. Quand on lit *Teve, Camporeal, Oñate*, il faut dire *Tévé, Camporéal, Ognaté*. Après cette observation, qui s'adresse particulièrement aux régisseurs des théâtres de province où l'on pourrait monter *Ruy Blas*, l'auteur croit à propos d'expliquer, pour le lecteur, deux ou trois mots spéciaux employés dans ce drame. Ainsi *almojarifazgo* est le mot arabe par lequel on désignait, dans l'ancienne monarchie espagnole, le tribut de cinq pour cent que payaient au roi toutes les marchandises qui allaient d'Espagne aux Indes ; ainsi l'impôt des *ports secs* signifie le droit de douane des villes frontières. Du reste, et cela va sans dire, il n'y a pas dans *Ruy Blas* un détail de vie privée ou publique, d'intérieur, d'ameublement, de blason, d'étiquette, de biographie, de chiffre, ou de topographie, qui ne soit scrupuleusement exact. Ainsi, quand le comte de Camporeal dit : *La maison de la reine, ordinaire et civile, coûte par an six cent soixante-quatre mille soixante-six ducats*, on peut consulter *Solo Madrid es corte*, on y trouvera cette somme pour le règne de Charles II, sans un maravédis de plus ou de moins. Quand don Salluste dit : *Sandoval porte*

d'or à la bande de sable, on n'a qu'à recourir au registre de la grandesse pour s'assurer que don Salluste ne change rien au blason de Sandoval. Quand le laquais du quatrième acte dit : *L'or est en souverains, bons quadruples pesant sept gros trente-six grains, ou bons doublons au marc*, on peut ouvrir le livre des monnaies publié sous Philippe IV, *en la imprenta real*. De même pour le reste L'auteur pourrait multiplier à l'infini ce genre d observations, mais on comprendra qu'il s'arrête ici. Toutes ses pièces pourraient être escortées d'un volume de notes dont il se dispense et dont il dispense le lecteur. Il l'a déja dit ailleurs, et il espère qu'on s'en souvient peut-être, *à defaut de talent, il a la conscience*. Et cette conscience, il veut la porter en tout, dans les petites choses comme dans les grandes, dans la citation d'un chiffre comme dans la peinture des cœurs et des âmes, dans le dessin d'un blason comme dans l'analyse des caractères et des passions. Seulement il croit devoir maintenir rigoureusement chaque chose dans sa proportion, et ne jamais souffrir que le petit détail sorte de sa place. Les petits détails d'histoire et de vie domestique doivent être scrupuleusement étudiés et reproduits par le poëte, mais uniquement comme des moyens d'accroître la réalité de l'ensemble, et de faire pénétrer jusque dans les coins les plus obscurs de l'œuvre cette vie générale et puissante au milieu de laquelle les personnages sont plus vrais et les catastrophes, par conséquent, plus poignantes. Tout doit être subordonné à ce but. L'homme sur le premier plan, le reste au fond.

Pour en finir avec les observations minutieuses, notons encore en passant que Ruy Blas, au théâtre, dit (III acte) : Monsieur de Priego, *comme sujet du roi*, etc., et que dans le livre il dit : *comme noble du roi*. Le livre donne l'expression juste. En Espagne, il y avait deux espèces de nobles, *les nobles du royaume*, c'est-à-dire tous les gentilshommes, et les *nobles du roi*, c'est-à-dire les grands d'Espagne. Or M. de Priego est grand d'Espagne, et, par conséquent, noble du roi. Mais l'expression aurait pu paraître obscure à quelques spectateurs peu lettrés ; et, comme au théâtre deux ou trois personnes qui ne comprennent pas se croient parfois le droit de troubler deux mille personnes qui comprennent, l'auteur a fait dire à Ruy Blas *sujet du roi* pour *noble du roi*, comme il avait déjà fait dire à Angelo Malipieri la *croix rouge* au lieu de la *croix de gueules*. Il en offre ici toutes ses excuses aux spectateurs intelligents.

Maintenant, qu'on lui permette d'accomplir un devoir qui est

pour lui un plaisir, c'est-à-dire d'adresser un remerciement public a cette troupe excellente qui vient de se révéler tout . coup par *Ruy Blas* au public parisien dans la belle salle Ventadour, et qui a tout à la fois l'éclat des troupes neuves et l'ensemble des troupes anciennes. Il n'est pas un personnage de cette pièce, si petit qu'il soit, qui ne soit remarquablement bien représenté, et plusieurs des rôles secondaires laissent entrevoir aux connaisseurs, par des ouvertures trop étroites à la vérité, des talents fort distingués. Grâce, en grande partie, à cette troupe si intelligente et si bien faite. de hautes destinées attendent, nous n'en doutons pas, ce magnifique théâtre, déjà aussi royal qu'aucun des théâtres royaux, et plus utile aux lettres qu'aucun des théâtres subventionnés.

Quant à nous, pour nous borner aux rôles principaux, félicitons M. Féréol de cette science d'excellent comédien avec laquelle il a reproduit la figure chevaleresque et gravement bouffonne de don Guritan. Au dix-septième siècle, il restait encore en Espagne quelques don-Quichottes malgré Cervantes. M. Féréol s'en est spirituellement souvenu.

M. Alexandre Mauzin a supérieurement compris et composé don Salluste. Don Salluste, c'est Satan, mais c'est Satan grand d'Espagne de première classe; c'est l'orgueil du démon sous la fierté du marquis; du bronze sous de l'or; un personnage poli, sérieux, contenu, sobrement railleur, froid, lettré, homme du monde, avec des éclairs infernaux. Il faut à l'acteur qui aborde ce rôle, et c'est ce que tous les connaisseurs ont trouvé dans M. Alexandre, une manière tranquille, sinistre et grande, avec deux explosions terribles, l'une au commencement, l'autre à la fin.

Le rôle de don César a naturellement eu beaucoup d'aventures dont les journaux et les tribunaux ont entretenu le public. En somme, le résultat a été le plus heureux du monde. Don César a fort cavalièrement pris au boulevard et fort légitimement donné a la comédie un bien qui lui appartenait, c'est-a-dire le talent vrai, fin, souple, charmant, irrésistiblement gai et singulièrement littéraire de M. Saint-Firmin.

La reine est un ange, et la reine est une femme. Le double aspect de cette chaste figure a été reproduit par mademoiselle Louise Baudouin avec une intelligence rare et exquise. Au cinquième acte, Marie de Neubourg repousse le laquais et s'attendrit sur le mourant; reine devant la faute, elle redevient femme devant l'expiation. Aucune de ces nuances n'a échappé à mademoiselle Baudouin, qui s'est

élevée très haut dans ce rôle. Elle a eu la pureté, la dignité et le pathétique.

Quant à M. Frédérick Lemaître, qu'en dire? Les acclamations enthousiastes de la foule le saisissent à son entrée en scène et le suivent jusqu'après le dénouement. Rêveur et profond au premier acte, mélancolique au deuxième, grand, passionné, et sublime au troisième, il s'élève au cinquième acte à l'un de ces prodigieux effets tragiques du haut desquels l'acteur rayonnant domine tous les souvenirs de son art. Pour les vieillards, c'est Lekain et Garrick mêlés dans un seul homme; pour nous, contemporains, c'est l'action de Kean combinée avec l'émotion de Talma. Et puis, partout, à travers les éclairs éblouissants de son jeu, M. Frédérick a des larmes, de ces vrais larmes qui font pleurer les autres, de ces larmes dont parle Horace : *Si vis me flere, dolendum est primum ipse tibi.* Dans *Ruy Blas*, M. Frédérick réalise pour nous l'idéal du grand acteur. Il est certain que toute sa vie de théâtre, le passé comme l'avenir, sera illuminée par cette création radieuse. Pour M. Frédérick, la soirée du 8 novembre 1838 n'a pas été une représentation, mais une transfiguration.

ÉDITION DÉFINITIVE

1880

NOTE I.

LE MANUSCRIT ORIGINAL

La première page du manuscrit de *Ruy Blas* indique ces deux variantes du titre :

LA REINE S'ENNUIE

LA VENGEANCE DE DON SALLUSTE

Le premier acte a été commencé le 8 juillet 1838, terminé le 14 juillet.

Le second acte, commencé le 16 juillet, terminé le 22.

Le troisième acte, commencé le 23 juillet, terminé le 31.

Le quatrième acte, commencé le 2 août, terminé le 7.

Le cinquième acte, commencé le 8 août, achevé le 11 août, 7 heures du soir.

Voici, d'après le manuscrit. les variantes du texte :

ACTE I.

SCÈNE II.

DON CÉSAR.

. . . .

La fontaine du Pampre a de l'eau, j'en vais boire,
En m'étonnant qu'on ait cette malice noire

De nous faire verser de l'eau par un Bacchus.

. . . .

Plutôt qu'être à ce prix un riche et haut seigneur,
J'aimerais mieux, monsieur, porter le plâtre et l'auge
A ce maçon, plus noir qu'un pourceau dans sa bauge,
Qui sculpte, pour charmer le loisir des valets,
Un Saturne de pierre au portail du palais!

SCÈNE III.

RUY BLAS.

Non, mon sort est ici. Je dois y demeurer.
Va, frère! — A son démon nul ne peut se soustraire.

DON CÉSAR.

Alors viens me trouver quand tu voudras d'un frère.
Adieu.

ACTE II.

SCÈNE I.

CASILDA, à la reine

. . . . Eh bien, pour vous désennuyer,
Je vais faire monter le nouvel écuyer.

DOÑA MARIA.

Qui donc?

CASILDA.

Le roi vous donne un nouveau gentilhomme.

DOÑA MARIA.

Je ne sais même pas le nom dont il se nomme.
Tu dis que je gouverne, et, chez moi, tu vois bien,
On fait des écuyers sans me parler de rien.

CASILDA, à part.

Bah! faisons-le monter. C'est peut-être un jeune homme
Car vraiment cette cour vénérable m'assomme.
Je crois que la vieillesse arrive par les yeux,
Et qu'on vieillit plus vite à voir toujours des vieux.

Elle va, au fond, parler à un page, qui sort.

Il n'est pas encor là. Tant pis! pour qu'on le voie
Quand il arrivera j'ai dit qu'on nous l'envoie.

ACTE III.

SCÈNE II.

LA REINE.

O César! un esprit sublime est dans ta tête.
Laisse-moi l'approcher. Un baiser sur ton front.

Elle baise Ruy Blas au front.

Adieu!

Elle sort

RUY BLAS, seul.

Devant mes yeux un noir bandeau se rompt.
De ma vie, ô mon Dieu, cette heure est la première.
Tout un monde éclatant, regorgeant de lumière,
S'entr'ouvre, et, comme un jour qu'on verrait tout à coup,
M'inonde de rayons jaillissant de partout!
. . . .
Astre sacré! du jour où pour moi tu brillas,
Tu m'as fait loyal, noble et pur!

Don Salluste est entré depuis quelques instants.

DON SALLUSTE, lui posant brusquement la main sur l'épaule.

Hé bien, Ruy Blas?

SCÈNE III.

DON SALLUSTE.

Être ainsi, c'est se fort compromettre à mon gré.
C'est faire à tout propos un bruit démesuré

Qui sent son factotum et son petit génie.
En deux mots, ce n'est pas de bonne compagnie.
. . . .
Vertu, foi, probité, ...
Laissez tous ces grands mots qui sont hors de service.
Car vous tétiez encor votre auguste nourrice
Que nous autres déjà.....

ACTE IV.

SCÈNE II.

DON CÉSAR, tombant par la cheminée.

Tant pis! c'est moi!
Je viens très humblement, par une porte étrange,
Saluer celui, celle ou ceux que je dérange.

SCÈNE III.

DON CÉSAR, au laquais.

Il faut bien réjouir les hommes du bon Dieu!

SCÈNE IV.

DON CÉSAR (parlant de la duègne).

Grosse verrue en vie!

ACTE V.

SCÈNE II.

RUY BLAS, à don Salluste.

Marquis, jusqu'à ce jour, Satan te protégea,
Mais, s'il veut t'arracher de mes mains, qu'il se montre!
Oh! de nos deux démons c'est la grande rencontre!
Avant d'exécuter le jugement de Dieu,
Voyons, lève ton front que je le voie un peu.
L'amant que tu donnais à cette reine, traître,

C'est bien mieux qu'un laquais, c'est le bourreau, mon maître.

. . . .

— C'est dit, monsieur! allez là-dedans prier Dieu!

DON SALLUSTE.

Quoi! sérieusement! oser!..

RUY BLAS, avec un sourire effrayant.

Non. C'est un jeu.

. . . .

LA REINE, à genoux.

Grâce!

RUY BLAS, levant l'épée

Non!

DON SALLUSTE.

Un instant!.. Ruy Blas!

RUY BLAS.

Il faut finir!

DON SALLUSTE, se jetant sur lui.

Traître! — Au secours! on veut m'égorger!...

RUY BLAS, le poussant dans le cabinet

Te punir!

NOTE II.

LES REPRÉSENTATIONS.

Ruy Blas **a été représenté pour la première fois le 8 novembre 1838, pour l'ouverture du théâtre de la Renaissance (salle Ventadour).**

Repris au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 11 août 1841. Au théâtre de l'Odéon, le 19 février 1872. Au Théâtre-Français, le 4 avril 1879.

Ci-joint le tableau des distributions successives de *Ruy Blas*

PERSONNAGES.	1838 RENAISSANCE Directeur M. ANTÉNOR JOLY. — *ACTEURS.*	1841 PORTE-ST-MARTIN Directeur MM. COGNIARD — *ACTEURS.*	1872 ODÉON Directeur M. DE CHILLY — *ACTEURS.*	1879 THÉATRE-FRANÇAIS Administrateur général M. ÉMILE PERRIN. — *ACTEURS.*
RUY BLAS.	MM. Frédérick-Lemaître.	MM Frédérick-Lemaître	MM Lafontaine.	MM. Mounet-Sully.
DON SALLUSTE DE BAZAN	Alexandre Mauzin.	Jemma.	Geffroy.	F. Febvre.
DON CÉSAR DE BAZAN	Saint-Firmin.	Raucourt.	Mélingue.	Coquelin.
DON GURITAN.	Féréol.	Nestor.	Tallien.	Martel.
LE COMTE DE CAMPOREAL. . .	Montdidier.	Perrin.	Roger.	Dupont-Vernon.
LE MARQUIS DE SANTA-CRUZ . .	Hiellard.	Héret.	Noël Martin.	Richard.
LE MARQUIS DEL BASTO	Fresne.	Danglade.	Clerh.	Villain.
LE COMTE D'ALBE.	Gustave.	Alexandre	Laferté.	P Reney.
LE MARQUIS DE PRIEGO	Amable.	Allan.	Emmanuel.	Garraud.
DON MANUEL ARIAS	Hector	Ogez.	Richard.	Baillet.
MONTAZGO	Julien	Auguste.	Fréville.	Joliet.
DON ANTONIO UBILLA	Felgines.	Vautier.	Séligny.	Boucher.
COVADENGA.	Victor.	Marius.	Laute	Sylvain.
GUDIEL	Alfred.	Tassin.	Gibert.	Tronchet.
UN LAQUAIS.	Henry.	Dubois	Eugène Provost.	Coquelin cadet.
UN ALCADE.	Beaulieu.	Marchand	M. Richard.	Davrigny.
UN HUISSIER	Zelger.	Neraud.	Charles.	Masquillier.
UN ALGUAZIL	Adrien	Riffaut	Ernest	Roger.
DOÑA MARIA DE NEUBOURG, reine d'Espagne	Mmes L. Beaudouin.	Mmes Jourdain Rey.	Mmes Sarah-Bernhardt.	Mmes Sarah-Bernhardt.
LA DUCHESSE D'ALBUQUERQUE .	Moutin.	Dubois	Ramelli.	Jouassain.
CASILDA.	Mareuil.	Léonide.	É. Broisat.	Barretta
UNE DUÈGNE	Louis.	Théodore	Lambquin.	Thénard.
UN PAGE	Courtois.	Héloïse	Régina.	Frémaux.

TABLE

TABLE

Paris — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît